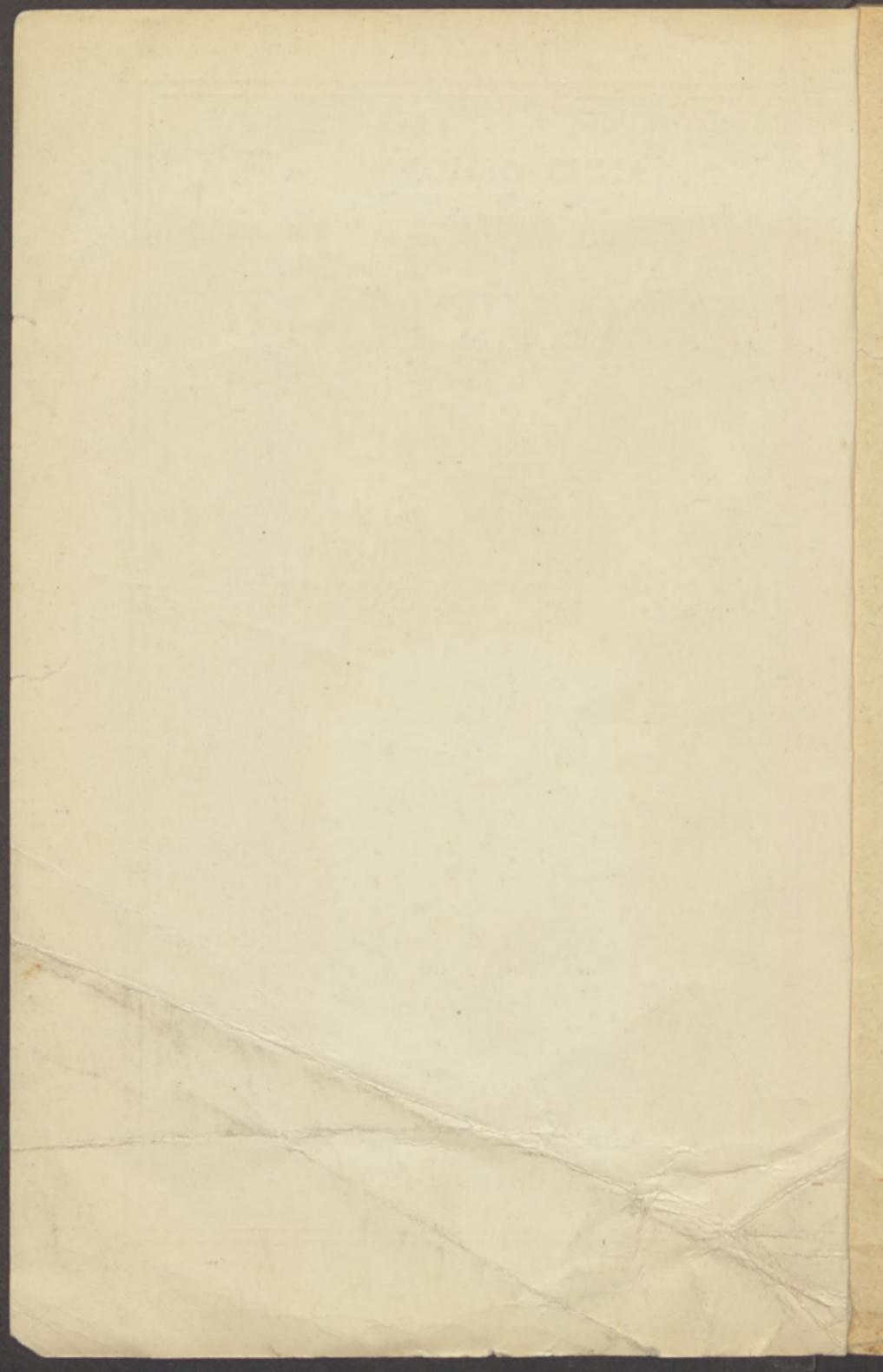


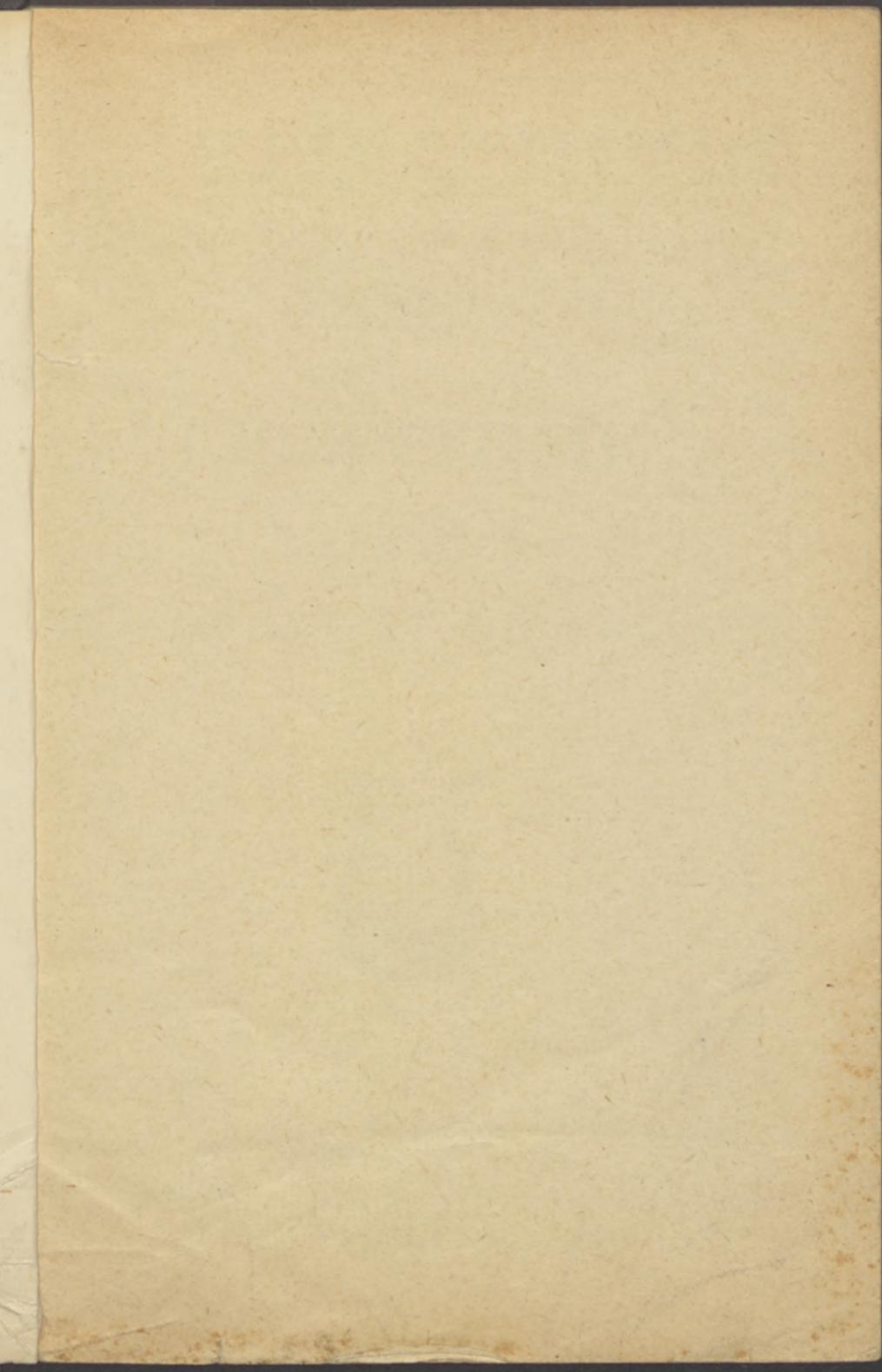
ANNE OSMONT

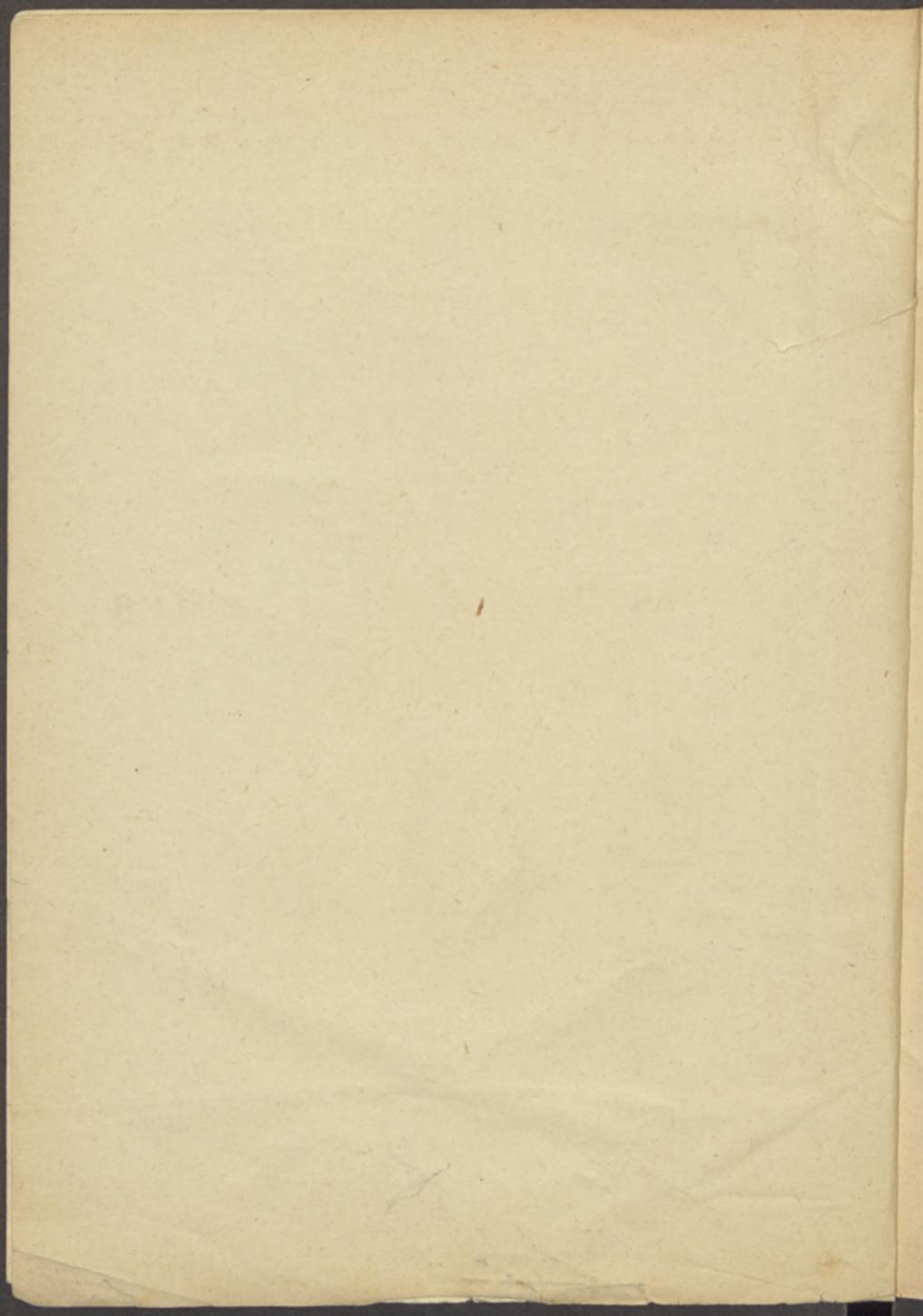
LE RYTHME
CRÉATEUR
DE
FORCES ET DE FORMES



Les Éditions des Champs-Élysées - Paris







965485

COLLECTION UNIVERSELLE

N° 4

ANNE OSMONT :

**LE RYTHME
CRÉATEUR
DE FORCES ET DE FORMES**



LES ÉDITIONS DES CHAMPS-ÉLYSÉES
78, Avenue des Champs-Élysées, Paris

Je tiens avant toute chose à remercier M. Matila Ghika dont les travaux sur le Nombre d'Or et le Rythme m'ont bien souvent été utiles. Il se place du point de vue abstrait du Rythme pur, tandis que je désire aiguiller mes recherches vers un nouveau mode curatif dont je traiterai plus tard. Mais tout ce qui rapproche l'Humanité du Rythme qui est d'impulsion divine, est et sera toujours un élément de santé, de paix et de beauté.

A. O.



1111254

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits concernant la couverture, la traduction et l'adaptation pour machines parlantes, la télévision et la téléaudition. Copyright 1942, by les Editions des Champs-Elysées, 78, Avenue des Champs-Elysées, Paris.

0235/11

LA FORME

Nous vivons un temps singulier où, après avoir déifiée la matière et avoir attesté par les plus grands serments « que l'on ne doit croire qu'à ce qui se voit, ce qui se pèse, ce que l'on compte », les savants les plus officiels en arrivent à dire exactement le contraire, considérant que la matière pondérable n'existe pas en elle-même, n'est qu'un état mobile et changeant, en fonction d'une série de rythmes et de forces dont la balance et le microscope sont hors d'état de rendre compte. A vingt-trois siècles de distance, nous retrouvons la tradition platonique, inspirée de Pythagore, qui la tenait de l'Egypte, qui l'avait possédée de lointain héritage.

« Tous les germes ainsi constitués ont reçu de l'Ordonnateur leurs figures par l'action des Idées et des Nombres », ce que traduit la formule récente de Henri Poincaré : « Rien n'existe, sinon l'Esprit et les manifestations de l'Esprit. »

Tant est grande la force de la Vérité qui, durant des siècles, avait dû se réfugier dans les groupements initiatiques ou dans l'âme de ces mystiques extrêmement rares qui puissent directement aux mondes supérieurs les connaissances acquises lentement et péniblement par la science humaine.

Les conséquences de ce retour à l'influence de l'Esprit sur la matière sont beaucoup plus grandes et plus importantes que l'on a voulu le croire. Car, si la forme naturelle est divine — au moins d'origine divine — il n'est pas de forme indifférente. La laideur systématique dans l'Art devient un péché; je veux dire la rupture volontaire du Rythme préétabli, au profit d'un intérêt, quel qu'il soit. On en peut dire autant de la Musique où la dissonance arythmique et inharmonisée produit sur les nerfs un effet suffisant à nous indiquer jusqu'à quel point elle est malfaisante.

Il y a plus. Ces formes symboliques dont les Anciens ont fait le but de leurs études et l'origine de leur Art, prennent, de ce fait, une puissante raison d'être, et nous sommes forcés de reconnaître que les symboles millénaires n'ont pas été choisis seulement par des motifs d'art ou d'agrément : ils sont surtout l'expression d'une Idée — au sens platonicien du mot — d'une

forme quasi divine, qui se réalise en moindre beauté quand elle s'applique aux êtres qui la matérialisent. Le devoir de l'artiste initié est de rechercher cette *Idée* dans toute forme, car elle seule existe comme type de beauté parfaite. C'est pourquoi ces figures, imprégnées du Rythme initial, ont une valeur d'action incalculable. C'est pourquoi aussi certaines formes géométriques sont de véritables et efficaces talismans.

Chaque jour, la radiesthésie acquiert davantage force de loi. Un de ses plus nobles tenants, M. Charles Brouard, entendant affirmer que le swastika est bénéfique ou nuisible suivant son orientation, en prit le rayonnement au pendule et constata que ces assertions, considérées cependant comme empiriques — étaient fondées. Il essaya son pendule sur diverses autres figures et notamment sur l'hexagramme ou Sceau de Salomon et la vibration de cet emblème se manifesta si puissante que non seulement elle impressionnait heureusement le pendule, mais encore elle détruisait les effets nocifs du swastika dans sa forme inversée. Cent fois réitérée, l'expérience a toujours donné des résultats identiques.

Entre toutes ces formes, la plus connue, celle que les platoniciens après les pythagoriciens tenaient pour le gage du bonheur absolu qui naît de notre identification avec le Rythme éternel, la plus connue est le pentagramme. Elle dit l'harmonie, la santé, l'euphorie et sa force est si grande qu'Antiochus, à la veille d'un combat décisif contre les Galates, vit en songe Alexandre lui présenter cette étoile et lui ordonner de la placer sur ses enseignes. Antiochus fut victorieux. Si ce fut par le talisman ou par la confiance qu'il suscitait, il ne m'appartient pas de le dire; mais je crois fermement et pas seulement en théorie que les formes talismaniques agissent en réalité et que c'est une grave erreur de ne les utiliser point en toute connaissance de cause.

Les formes géométriques nous apparaissent très nombreuses lorsque nous ne les connaissons pas, mais elles se réduisent à fort peu de types. De même, en ce qui concerne les solides ou polyèdres, la tradition n'en admet que cinq, tous les autres dérivant de ces cinq : le *tétraèdre*, qui est un prisme; l'*octaèdre*, composé de huit triangles équilatéraux; le *cube*, formé de six carrés; l'*icosaèdre*, formé de vingt triangles équilatéraux et le *dodécaèdre*, formé de douze pentagones. Chacune de ces formes correspond à un élément : le tétraèdre au feu, le cube à la terre, l'*octaèdre* à l'air, l'*icosaèdre* à l'eau et le *dodécaèdre* à l'éther. « C'est pourquoi, dit Platon, le Dieu s'en servit pour l'arrangement final du grand Tout. »

J'omets volontairement la sphère parce que la sphère, comme

le cercle, est chose divine, et cela est tellement vrai que toutes choses tendent à se donner cette forme; mais elles en sont empêchées par la diversité des milieux qu'elles traversent et des pressions qu'elles doivent subir. On a observé, par exemple, que le chlorure de calcium et les carbonates alcalins cristallisent par des sphères qui, en grossissant, pour s'accommoder au milieu, deviennent des rhomboïdes.

Loin que cet exemple soit isolé, il en va de même pour un très grand nombre de choses et nous pouvons lire dans un ouvrage ultra-scientifique, dans les *Horizons du Physicisme* de M. A. Mary, qui n'est pas un poète mais qui rejoint par la science les conceptions des philosophes : « Quand j'examine un rocher de la forêt de Fontainebleau, je vois qu'il est formé d'une énorme concrétion arrondie à formes concentriques. Chacune de ces zones est faite de boules, grosses comme de petites pommes, dont la section montre aussi des zones concentriques. Chacune de ces boules est une agglomération de concrétions siliceuses à zones concentriques que le microscope permet d'apercevoir. Quand, sous des amplifications croissantes, j'examine un *volvoce*, je vois qu'il est formé d'une masse sarcodaire arrondie, constituée par d'innombrables cellules dont chacune offre la structure périodique déjà décrite et renferme à son tour des millions de granulations micellaires, aussi structurées identiquement. »

Ensuite, M. A. Mary se défend de tirer de là les conséquences qui s'imposent; toute chose est créée comme un monde; tout est formé de sphères qui recherchent leur état de perfection, mais qui sont contraintes par la dureté inflexible de la matière environnante de s'organiser en d'autres figures géométriques, d'autant plus géométriques qu'on leur aura donné la possibilité de se former à leur gré et à leur loisir.

Les cristaux en sont une preuve. Dès qu'une solution chimique a été laissée libre de se constituer selon les lois qui lui sont propres et qu'on ne lui refuse pas le temps, élément essentiel de toutes les transformations, les cristaux des corps dissous se disposeront suivant leur rythme naturel, ce qui donne lieu à des formes merveilleusement multiples et belles, mais qui, toutes, se ramènent à un petit nombre de figures entre lesquelles l'hexagramme, l'étoile à six pointes du flocon de neige est la plus fréquente. C'est la diversité de ces figures, c'est la modification provenant de l'irrégularité des conditions extérieures qui fait dire à Pierre Curie : « Un corps tend toujours à prendre la forme qui présente une énergie superficielle minimum, compatible avec la force qui l'oriente. »

Pour parvenir à ce résultat, il compose son cristal d'autant

de réseaux entrecroisés et semblables qu'il possède d'atomes par molécule. Nous arrivons à cette constatation magnifique que la dissymétrie elle-même a ses lois et son rythme. Rythme difficile à percevoir, lois complexes mais existantes et qui tiennent à l'imperfection du milieu dans lequel nous vivons, du milieu que nous avons créé. Car, si nous sommes conséquents avec nous-mêmes, nous devons admettre que le premier manquement au Rythme, la faute initiale d'Adam, en séparant notre monde du plan divin, fut la cause première de toutes les dissymétries. Mais ces dissymétries assurent notre évolution, car notre mouvement vient d'elles et, si tout était régulier, si tout reprenait subitement l'ordre édénique, il ne se passerait plus rien. Si, dans le moment où se produirait cette éventualité invraisemblable, nous n'avions pas atteint l'Absolu dans la règle, nous devrions y renoncer à jamais.

Ce qui mérite d'attacher notre attention, c'est que les formes vivent, c'est que la matière réputée inerte lutte et lutte ardemment pour récupérer ce Rythme qui est une partie importante de son évolution. Dans son curieux ouvrage : *Les Pierres vivent et meurent*, M. Schwaebelé nous montre quel est le travail intérieur d'un métal dont l'action humaine a désaxé le rythme :

« Un morceau de laiton qui a été écroué puis chauffé est le théâtre de changements intestins tout à fait remarquables. La violence que l'on a exercée sur le fil métallique pour le faire passer à travers l'écrou a écrasé les particules cristallines : cristaux brisés, noyés dans une masse granuleuse, tel est l'état du fil à ce moment. Le chauffage change tout cela.

« Les cristaux se séparent, se complètent, se reconstituent ; ils forment des corps géométriques durs, baignant dans une masse amorphe relativement plastique et molle. Leur nombre croît successivement ; l'équilibre ne sera atteint que lorsque la masse entière sera devenue cristalline. On se représente quel déplacement prodigieux par rapport à leur dimension les molécules ont dû s'imposer pour se transporter à travers la masse résistante, et venir se ranger à des places déterminées dans les édifices cristallins. »

Ici, l'expérimentateur peut suivre le travail de cristallisation parce que la chaleur hâte le labeur des molécules. Mais, dans la pratique naturelle, cette même action demande un laps de temps beaucoup plus long. De même, le temps est l'agent le plus sûr des transmutations naturelles. Contrairement à la donnée qui faisait des corps simples des corps immuables, tout change, tout évolue, tout s'écoule, comme disait Héraclite. Le plomb argentifère n'est plus du plomb, n'est pas encore de l'argent. « C'est de l'argent qui n'est pas mûr, » disent les

mineurs, gens d'observation directe et qui ne s'embarrassent pas des classifications scolaires. L'amusant est que la science se range à présent à leur avis.

Il n'y a, il ne saurait y voir rien de fortuit dans la création des formes naturelles ni dans leur aspect. Les nombres dont le rythme est construit répondent à des réalités profondes. Si, dans les êtres animés, la perception du rythme nous est beaucoup plus difficile, c'est que nous ne pouvons pénétrer comme nous le voudrions, comme nous le devrions peut-être, la donnée du Rythme initial et les causes externes qui le modifient. Il ne suffit pas de constater sans en demander plus ces phénomènes qui exigeraient l'attention de toute une vie. Si nous étudions réellement, ils nous révéleront pourtant tout un ordre de choses qui bouleverserait nos idées — et qui nous demeure inconnu.

Les anciens adeptes agissaient de manière opposée. Avant que les Ecritures sacrées se fussent surchargées d'images, schématisées pourtant, mais encore trop proche de la Nature extérieure, les premiers hiéroglyphes, exclusivement géométriques, correspondaient aux lois constitutives des formes déterminées par les attractions planétaires. Cette science s'est perdue, comme beaucoup d'autres sciences, et nous retrouvons bien péniblement ce qui était d'ordre courant pour ces ancêtres quasi divins de la pensée. Toutefois, nous avons acquis cette sagesse de revenir — avec quels prudents détours! — à la vieille loi des similitudes, à cette idée tant décriée que, si telle plante ou telle pierre a une forme parente de celle qu'affecte un organe, c'est que, procédant à des degrés divers de la même Idée primitive, elle exerce sur cet organe une action caractéristique, utilisable en médecine.

Cette théorie dont les savants modernes ont tant fait de gorges chaudes n'était pourtant pas dépourvue de preuves. Elle eût été illusoire si la forme n'était pour l'être qu'un accident passager, mais des phénomènes ont montré que les cendres du végétal, si elles peuvent se cristalliser dans des conditions propices, après solution préalable, reprennent la forme naturelle ou en reproduisent l'image. C'est l'expérience de la *Palingénésie*, telle que la fit d'abord fortuitement puis dans d'excellentes conditions de laboratoire, M. du Chesne, ce que Gaffarel nous conte ainsi :

« Comme M. du Chesne, sieur de la Violette, s'amusait avec M. de Luynes dit de Formentières, conseiller au Parlement de Paris, à voir la curiosité de plusieurs expériences, ayant tiré le sel de certaines orties brûlées et mis la lessive au serein, en hiver; le matin, il la trouva gelée, mais avec cette merveille que les espèces des orties étaient si naïvement et si parfaitement

représentées sur la glace que les vivantes ne l'étaient pas mieux. Cet homme, étant comme ravi, appela ledit sieur Conseiller pour être témoin de ce secret, dont l'excellence le fit conclure en ces termes :

« Secret dont on comprend que, bien que le corps meure,

« Les formes font partout aux cendres leur demeure. »

« A présent, ce secret n'est plus si rare car M. de Claves, un des excellents chymistes de ce temps, le fait voir tous les jours. »

Gaffarel, qui savait beaucoup de choses et que sa qualité d'astrologue du cardinal de Richelieu mettait à l'abri des aventures fâcheuses suscitées par les juges à ceux qui parlent trop, ajoute avec beaucoup de lucidité :

« D'ici, on peut tirer cette conséquence que les ombres des Trépassés qu'on voit souvent paraître aux cimetières, sont naturelles, étant la forme des corps enterrés en ces lieux, ou leur figure extérieure, non pas l'âme, ni des fantômes bâties par les démons, comme plusieurs ont cru... Etant très certain qu'aux armées ou plusieurs meurent, pour être à grand nombre, on voit assez souvent, principalement après une bataille, de semblables ombres qui ne sont (comme nous l'avons dit) que les figures des corps, excitées ou élevées, partie par une chaleur interne ou du corps de la terre, ou bien par quelque force externe comme celle du soleil, ou de la foule de ceux qui sont encore en vie, ou par le bruit et chaleur du canon qui échauffe l'air. »

Cette forme cachée, qui dure encore après la mort n'est autre que le double, cette force intérieure et personnelle qui différencie les corps matériels selon les nécessités de leur vie, qui fait que, dans la même nourriture, l'enfant et la mère qui le porte prennent chacun ce qui lui revient et en tissent leurs organes selon leurs besoins, extrayant de la même digestion les molécules des os, de la chair et du sang. C'est par cette « forme » intérieure qu'un pois n'est pas un haricot et que, chimiquement semblables, l'huile de fleur d'oranger et le pétrole présentent des différences assez notables pour que l'on ne puisse s'y tromper.

Cette « forme » même est soumise à des rythmes infaillibles et le même rythme dirige les formations cosmiques par les mêmes lois qui assemblent les atomes dans les corps.

Mendéléeff a rangé sur une spirale les corps simples ou réputés tels, suivant la progression de leurs poids atomiques, les séparant par des divisions proportionnelles à l'écart de ces poids. En considérant les divers rayons que l'on peut tirer du centre de la spirale jusqu'à sa volute supérieure, on s'aperçoit que ces lignes passent par des corps ayant les mêmes propriétés, constituant une même famille chimique, leurs poids atomiques étant

fonction les uns des autres. Au moment où Mendéléeff découvrait cet ordre magnifique, plusieurs cases étaient vides. Les découvertes modernes les ont remplies.

Une même loi régit les astres de notre système solaire, la découverte des sept planètes qui gouvernent notre ciel astrologique remonte à une antiquité que nous ne saurions préciser, car les plus anciens documents connus en parlent dans les mêmes termes. On savait déjà que toutes les formations et constellations se font par zones sphériques plus ou moins distantes les unes des autres. C'est par leur distance calculable à l'avance que les plus récemment connues des planètes, notamment Uranus et Neptune ont été découvertes par le calcul avant de se préciser au télescope. La distance de ces orbes est toujours croissante, mais leur croissance est faite sur un rythme très compliqué, en raison de l'excentricité, fonction elle-même de cette croissance.

Voilà qui se rapproche étrangement des formations concentriques décrites par M. A. Mary.

Nous avons dit que le cercle et la sphère qui le matérialise dans ses dimensions, sont l'image de la Divinité sans commencement ni fin, de cet « Acte pur » comme saint Thomas d'Aquin définit Dieu, de cet Acte dont les actions ni leurs conséquences ne sont entravées ni diminuées par nulle force extérieure, puisque tout n'existe qu'en Lui et par Lui.

La figure la plus proche du cercle qui puisse s'adapter à la vie matérielle est la spirale; aussi la trouvons-nous partout où il était nécessaire de symboliser la force de propulsion. Ceci rejoint la donnée kabbalistique de Dieu se repliant sur lui-même pour faire une place au monde qu'il voulait créer afin de rendre sa gloire et sa splendeur extérieure à Lui-même. Cette même donnée se pare de la forme grecque lors de la naissance d'Athéna, pensée pure et sublime, jaillie toute armée du cerveau de Zeus qui, s'étant replié sur lui-même, mit au jour l'être vierge et subtil en qui se manifestait sa raison harmonieuse.

Sur cette spirale, nous trouvons, comme sur les axes tendus d'une toile d'araignée, soit les astres dans l'aither le plus lointain, soit les corps de même famille dans les tables de Mendéléeff. C'est sur ce repliement, sur cet élan intérieur en vue d'une projection, que les rythmes primitifs doivent prendre leur essor, un essor qui ne cessera qu'avec la cessation du monde, quand tout retrouvera la paix au sein du Rythme créateur.

Le symbolisme de la spirale n'est nullement arbitraire. Nous la voyons dans tous les temps et dans tous les pays, chaque fois qu'il est nécessaire de libérer la force par une nouvelle pro-

pulsion. Les signes du Zodiaque, si anciens qu'on n'en a pas encore découvert l'origine, portent eux-mêmes la trace de cette conception. Les signes du Feu, ceux qui sont représentatifs de la descente d'une force dans la matière, qui décrivent dans la création et la conservation du monde, nous montrent deux formes bien remarquables de la spirale.

D'une part, le Bélier fait voir sa double corne enroulée qui distingue le mâle du troupeau. Sa pointe dirigée en bas symbolise cette projection faite pour ensemencer la terre d'une vie nouvelle. Il est le Feu brutal, astral et matériel, celui qui doit pénétrer avec vigueur le sein de la matière inerte pour en dissocier les parties, pour y éveiller en un déchirement profond, les palpitations de l'être déchu, en puissance de devenir.

Le Lion, au contraire, dirige vers le ciel sa voûte qui en est le symbole. Le Bélier est à l'origine, le Lion représente l'arrivée des Forces dans le monde qui les attend. Il est le domicile du Soleil et, ici encore, le disque igné est l'image de Dieu vers qui tendent et doivent tendre toutes les énergies. Le signe du Lion est tellement l'image de la voûte azurée qu'on le voit souvent, sous la forme d'une écharpe plus ou moins incurvée mais dont les extrémités s'enroulent toujours en spirale, sous les pieds d'un être divin, que ce soit le Christ ou Jupiter. Si nous voulons absolument que, dans toute triade, il y ait un élément féminin, le Lion sera féminin et ce voile gonflé appartiendra à la « Vierge du Soleil », à ce Féminin éternel des Eaux supérieures qui n'a point connu de souillure et dont la Voie Lactée n'est encore qu'un emblème.

De cette union de spirales naît un signe de propulsion encore plus nette : la Flèche du Sagittaire. Ici, c'est le Feu naturel, élément de la vie physique et la figure du Centaure archer qui lance cette flèche, témoigne que son action est commune à tous les êtres vivants, à l'homme comme à l'animal réunis dans le Sagittaire.

La palmette, si fréquente dans la décoration grecque et dans les étoffes du Nord de l'Inde, est un aspect de la spirale. Ses rameaux incurvés suivant une immuable loi partent du Soleil émetteur d'âmes, et souvent des lignes de points ou de bulles montrent ces âmes en partance vers le fronton, asile du monde des Dieux.

Il en va de même pour certains swastikas presque toujours céltiques dont les bras ne se cassent pas brutalement mais s'arrondissent en volute. Ce n'est pas le Feu, c'est la Lumière qui jaillit de la rencontre des deux lignes entrelacées : c'est l'âme qui poursuit son destin, jusqu'à sa libération, vers son origine parfaite.

Les formes religieuses ne sont pas seules à nous montrer la spirale dans le sens que nous avons dit. Considérez la barque polynésienne, si bien faite pour le but qu'elle doit remplir, qui porte avec tant d'aisance l'être humain sur la mer et qui peut couvrir des distances que l'on n'imagine pas de prime abord. Toujours elle est ornée de dessins en spirale et la rame qui lui sert de moteur les porte également. Ceux qui les firent les premiers ajoutèrent à la volonté de l'homme les ressources de la forme magicienne, tous les éléments radiants du symbolisme, nécessaires pour vaincre l'eau perfide, ses colères et ses jeux.

Une série de spirales sur une ligne horizontale représentera, si elle est continue l'eau et, si elle est brisée, les nuages. Qu'elle soit en haut ou en bas, l'Eau a toujours été pour l'homme un sujet de vague inquiétude mêlée d'une infinie tendresse, d'un attrait vertigineux. Le moins cultivé sait que l'eau est la mère du mystère et la source de la vie. Il sait ou il devine que son vaste sein couve des êtres qu'il n'ose pas imaginer. De même la Lune mobile et changeante qui jamais n'apporte, en sa robe pâle, les certitudes du Soleil. Ne comprenant pas l'Eau, il l'estime trompeuse; avec les lignes tourmentées que sont les vagues et les ondes, il dessine des serpents, la bête rettifique « qui tue sans armes, marche sans pieds et prend sans mains ». Mais l'eau et le serpent sont les grands tentateurs; ils sont des pièges, mais ils gardent aussi cette grâce enroulée qui se noue et se dénoue, à l'instar d'une chevelure.

Dès qu'il a su, dès qu'il a eu des instructeurs pour l'aider à mieux comprendre, l'homme a fait de l'eau et du serpent l'image du monde astral, monde insinuant, insidieux, auquel on résiste avec peine parce qu'il trouve en nous des échos dont nous ne sommes pas les maîtres et dont nous ne devenons maîtres que lorsque, vainqueurs de notre nature, de nos imperfections, nous avons appris à le tenir en bride, à faire de lui un serviteur intelligent et docile et non le maître redoutable qu'il devient dès qu'on se laisse dominer.

Combien d'aspects il sait revêtir! Tantôt lové en spirale, il est une force prête à bondir, un piège prêt à se détendre; tantôt soulevé, presque droit, il est cet être soumis qui cherche et flatte la main de son maître comme fait le serpent dressé près de Pallas ou d'Esculape. Il représente ainsi le fluide astral, élément des maladies et de leur guérison, les unes et les autres provenant des accords bons ou mauvais du Rythme. Il est aussi l'astral supérieur où nous pouvons puiser les images de la Connaissance. Sous cette forme il est encore la royale uraeus dressée au front des Pharaons et qui lance des flammes contre les ennemis de leur personne ou de leur sépulture. Enfin, roulé

en cercle et la queue dans sa bouche, il est le signe de l'adepte qui a trouvé sa paix en soi, qui ne désire plus que cette paix pour clore dans son être, à quoi il donne autant que possible l'image de l'Absolu, le secret de cet Absolu dont il a goûté la splendeur.

Les décorateurs des vieux temples, en tous lieux comme à toute époque, ont été liés à leur œuvre par les lois du Symbolisme et, s'ils ont souvent réalisé la Beauté, ils ne lui ont jamais sacrifié la signification, aujourd'hui bien voilée, des formes. Le serpent, non plus que les autres signes, ne fut un « motif décoratif ». Son judicieux emploi en un aspect toujours le même pour la même fin témoigne du contraire. Les serpents aztèques sont franchement hideux et redoutables et si on les avait placés là « pour faire joli » on aurait commis une erreur. Mais ils sont les serpents de la pluie féconde et, avec le serpent emplumé du terrifiant Quetzacoatl, cette forme cosmique qui est tout ensemble la descente de l'Esprit et la sexualité gardienne de l'espèce.

Une forme est toujours attachée, et par des liens puissants, à l'objet qu'elle représente. Les *primitifs* ont parfaitement raison de ne pas se prêter à toutes les fantaisies photographiques. Défendant leur image contre une vaine curiosité, ils suivent les traditions millénaires de l'homme des cavernes qui, ayant mille fois représenté les animaux de son pays, *n'a jamais donné de visage à aucune statue ou figure humaine*, même celles dont le corps révèle un artiste véritable. Cette image, cet envoûtement par la forme existe aussi dans la vie talismanique. Moïse voulant débarrasser son peuple des serpents envoyés par Dieu et qui le punissaient de son manque de foi, dressa dans le camp le serpent d'airain et ceux qui le regardaient étaient guéris. Plus prosaïquement, Paracelse écarte les punaises par l'effigie d'une punaise accompagnée de certaines formules. Avant lui, un adepte avait débarrassé Constantinople de l'invasion des serpents par l'érection d'un trépied de bronze où des serpents étaient figurés — avec des consécrations rituelles. Et l'on ne vit plus de serpents sur les rives du Bosphore.

Du serpent ou de la nuée, le feu céleste prend son élan; il se manifeste à nous sous des formes diverses dont la plus connue est l'éclair. Cette force descendante sur la terre ou force passive donne lieu à toutes les croix en qui nous voyons le symbole de l'harmonie, puisque l'éclair, non sans violence, mais avec efficacité, fait tomber de la nue la menace orageuse. Ce sera la croix ou la hache ou toute arme en forme de croix et préparant au sacrifice, le sacrifice étant le seul moyen en notre pouvoir de rétablir l'ordre inférieur, en désarmant la justice que nos

fautes ont évoquée. Le sacrifice, comme l'éclair, vient rétablir l'ordre violé par le péché volontaire ou involontaire, je veux dire faute commise ou manquement à des obligations rituelles qui n'ont pas besoin d'être connues pour acquérir force de loi.

« Ne touchez pas à la hache », dit l'ancien proverbe. C'est que la hache plus que l'épée est l'élément de l'exécution. Elle est une arme noble puisque le chevalier romain aussi bien que le gentilhomme lorsqu'il se reconnaît coupable, n'accepte d'autre mort que la décollation. Ayant, lui chef ou fils de chef, péché en connaissance de cause, il paie la faute de sa tête, la hache ou l'épée faisant le geste. Cette donnée du châtiment accepté fait la noblesse de la hache et du faisceau qui, groupant ses baguettes sous la protection de la hache, représente l'unité d'un peuple sous la garde d'une loi sévère, indispensable à sa grandeur.

Plus haut encore, elle réalise la croix, emblème du vrai sacrifice et de la Victime sans tache, de l'Etre parfaitement pur descendu des sphères divines, aspirant au châtiment immérité afin de l'épargner aux trop réels coupables. La Croix est ainsi devenue le plus beau des symboles; il est juste qu'elle veille sur les vivants et sur les morts.

Tournant autour d'un axe immobile, la Croix nous fait voir l'un des symboles de l'action divine en ce monde : l'impulsion donnée à toute chose par l'Invariable Milieu. Ainsi montrée, elle est un des insignes de l'adepte, car nous ne savons que fort tard à quel point l'action et le phénomène, si frappants qu'ils soient, ont peu de valeur. L'essentiel est d'arriver, en pleine conscience, au point central qui n'agit plus par mouvement mais par radiation, qui sème la vie par son rythme infus, dans une apparente inaction, forme la plus haute de l'activité. Mieux vaut, pour le bonheur et l'évolution de ce monde, un seul adepte parvenu à ce point sublime où la Connaissance et l'Amour ne sont plus qu'une seule force que cent millions de chercheurs brassant des phénomènes, souvent avec maladresse, en vue de leur profit et de leur vanité. Dans le fond de sa Thébaïde, celui-là travaille plus efficacement que toutes les actions extérieures. Il agit d'autant mieux qu'il est plus ignoré et qu'il se plaint à l'être. De la même manière agit le symbole. Fût-il soustrait à tous les yeux, il agit par la puissance de son rythme par la seule vertu des Forces qu'il attire, par la valeur propre de ses signes et de ses contours. Ici encore, nous pouvons donner comme preuve ou du moins comme vraisemblance l'unanimité des peuples les plus divers à investir un même signe du même sens, du même pouvoir.

Depuis plus de deux siècles, la dévotion du Sacré-Cœur a fait de ce cœur surmonté d'une croix un palladium qui écarte tout malencontre des maisons où il est exposé. Un très vieux document d'Egypte nous montre de même un cœur surmonté d'une croix, encadré dans le signe céleste et au-dessous, on lit : « Maison bénie » ou plus exactement « Maison préservée ». Très certainement l'humble religieuse qui fut la promotrice de cette dévotion récente ignorait — comme tout le monde avant Bonaparte — les rites de l'Ancienne Egypte. Il semble donc qu'à certaines époques de mêmes besoins se fassent sentir, auxquels il est répondu par les mêmes procédés. Sans doute un sentiment de protection existe, en dehors de toute piété personnelle, dans le symbole du cœur sommé de la Croix, qui est le symbole de la Terre, de la Terre qui ne peut être sauvée que par l'amour divin, le seul assez pur, assez puissant pour accepter le martyre en vue de notre salut.

Dans le cercle s'inscrit parfaitement une figure que Platon n'a pas comptée parmi celles qu'il nomme sacrées : c'est l'hexagramme, l'étoile que forment les cristaux de neige, le Sceau de Salomon, le Bouclier de David. Il est formé de deux triangles entrelacés tête-bêche. Le triangle ascendant est la marque du feu terrestre qui tend à retrouver sa voie vers le Paradis originel. Le triangle descendant est la réponse à cet appel : la Force bien-faisante acquiesçant à la prière. De là résulte un ordre parfait, une entente miraculeuse entre ce qui est en haut et ce qui est en bas. Aussi cette forme est-elle douée d'une puissance, d'un influx qui commande aux Forces invisibles. C'est elle qui réduit à l'obéissance le Djinn ou l'Effrit évadé de sa prison par l'imprudence du chercheur téméraire dans les Contes arabes. C'est elle qui contrebalance les effets des formes funestes. C'est elle qui dit l'harmonie sans lutte des formes complémentaires. C'est par sa vertu et celle des mots hébreux dont chaque lettre est un pantacle, que les rabbins créaient le Golem, ce géant de terre glaise vitalisé suivant certains rites qui se jette à travers le monde comme une force déchaînée dès qu'il s'éloigne de son maître. Pétri dans une heure favorable selon des formules impérieuses, on l'anime en posant sur son cœur l'étoile à six pointes portant en son centre la parole Emeth qui signifie vérité.

Alors, imbu de cette « Vérité de Parole » dont le Dr J.-C. Mar-drus nous a fait toucher la valeur dans *Toute-Puissance de l'Adepté*, le colosse de terre se met à marcher. Ce qui le fait vivre, ce n'est pas le savoir du rabbin qui accomplit l'œuvre magistrale : c'est la Parole elle-même, la Parole de Vérité qui ne se livre qu'aux adeptes. Seulement, le Golem se ressent toujours de son origine terrestre; il faut le surveiller beaucoup afin

qu'il ne devienne pas une brute malfaisante comme tout ce qui est terre et doit retourner à la terre. A tout moment, on peut mettre fin, par le moyen le plus rapide, à cette existence artificielle. Il suffit de détacher l'étoile et surtout d'en effacer la lettre HE qui est le signe de la vie. Aussitôt le mot inscrit dans l'étoile devient meth et c'est la mort. Le colosse s'écroule au sol et redevient un bloc de terre, car son âme, l'âme qu'il devait à la Parole écrite, s'est définitivement retirée de lui.

Le pentagramme sur lequel nous aurons toujours à revenir, car il est la forme de beaucoup de choses et spécialement des fleurs qui portent fruit, est l'image de l'homme, l'image de son bonheur actuel et futur, du bonheur qui ne peut exister qu'en se ralliant de bon gré au rythme de toutes choses qui est le chant de la Volonté divine. S'il se montre la pointe en haut, il est l'être humain schématisé, la tête levée, les bras étendus comme voulant étreindre le monde, les pieds solidement campés. Il dit la force intelligente, sûre d'elle-même parce qu'elle se sait et veut être conforme à la Loi qui la profège, comme le bon nageur s'abandonne au courant qui le porte où il veut aller. Mais deux pointes en haut et la tête vers le sol, il dit les appétits victorieux de la raison, la domination de la bête sur l'esprit qui aurait dû lui commander; il dit la déchéance d'autant plus irrémédiable qu'elle aura été plus volontaire. Il est la représentation du bouc démoniaque, en proie aux instincts les plus dégradants.

Si vous voulez comprendre le symbolisme de la pomme, si vous voulez savoir pourquoi le serpent l'offre à celle qu'il veut séduire, et pourquoi Pâris l'offrit à la plus belle et non à la plus sage, bornant sa volonté à la seule harmonie visible, coupez une mince rondelle dans l'épaisseur du fruit symbolique et regardez par transparence le pentagramme inscrit dans son cœur.

C'est naturellement la pointe en haut que les pythagoriciens le traçaient pour en faire leur signe de reconnaissance et presque leur symbole. Il devait être tracé d'une certaine manière, d'un seul trait, pour signifier que le Sage accomplit sans se reprendre ce qui lui est ordonné par sa dignité d'homme créé sur le Rythme divin. C'est aussi la pointe en haut que le représentent ceux qui, magistes ou esthètes, ont inscrit sur sa forme le corps et la tête de l'homme dont ils étudiaient la « divine proportion », divine en ce sens qu'elle s'apparente au Rythme créateur. Léonard de Vinci comme Cornélius Agrippa nous ont laissé de ces pantacles où ils ont étudié les rapports du visible avec l'invisible.

Le même souci tourmentait les Sages de l'antiquité et, quand ils parlent de beauté, il ne faut pas se les représenter comme des esprits exclusivement épris de la forme artistique mais la regardant de plus haut. Platon qui fut souvent leur porte-parole

et nous a révélé beaucoup de leurs traditions nous éclaire en ce point. Il écrit au *Philèbe* :

« Ce que j'entends par beauté de la forme n'est pas ce que le commun entend généralement par ce mot, comme, par exemple, celle des objets vivants et de leur représentation est quelque chose de rectiligne et de circulaire, et les surfaces et corps solides composés avec le rectiligne et le circulaire au moyen de compas, du cordeau et de l'équerre. Car ces formes ne sont pas, comme les autres, belles sous certaines conditions, mais elles sont toujours belles en soi. »

Et, s'il parle de la beauté véritablement humaine, il la considère toujours comme le reflet d'une beauté bien supérieure. Prenez le *Banquet* où il traite de l'Amour. Il fait raconter à Socrate comment il fut initié aux règles de la vraie beauté par Diotime de Mantinée. Le Sage raconte ce qui lui fut dit par cette adepte et termine ainsi le discours : « Peut-être, ô Socrate, suis-je parvenu à t'initier aux Mystères de l'Amour, mais atteindre les suprêmes degrés de l'époptie de cette initiation pour laquelle tout ce que je viens de te dire n'est que préparation, je ne sais, même en suivant un bon guide, si tu en es capable. Celui qu'on aura guidé dans les Mystères de l'Amour jusqu'au point où nous en sommes, jusqu'à la contemplation méthodique et exacte des beautés particulières, celui-là parvenu au suprême degré de son initiation, apercevrait soudain une beauté d'une merveilleuse nature; celle-là même, ô Socrate, qui était auparavant la fin que désiraient tous ses efforts, beauté incréeée, éternelle, impérissable... beauté n'est point belle par ici et laide par là, belle dans un temps et non dans un autre, belle pour les uns et non pour les autres. Beauté qui n'est pas tel verbe ou telle science, qui ne réside pas en autre chose qu'en elle-même, éternellement identique à elle-même. Lors donc que de beautés particulières on s'est élevé jusqu'aux beautés parfaites et que l'on commence à les contempler, alors, on a presque atteint l'époptie dans les Mystères de l'Amour. »

On voit que la Beauté ainsi comprise n'a plus rien qui soit corporel car malheureusement, le propre de la beauté exclusivement corporelle est d'être soumise à l'influence du temps et de toutes destructions. Ici, la Beauté est réduite à son Rythme intérieur comme — et cette comparaison doit être reprise parce qu'elle est juste — les médications homéopathiques sont réduites à leur seule radiation, dénuée de toute substance matérielle.

Telle est la Forme en elle-même; telle elle doit être considérée par l'adepte quand il veut comprendre par quel mystère les formes talismaniques irradient des forces concrètes dont il est impossible de douter quand on les a une fois mises en œuvre.

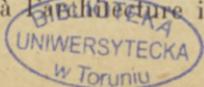
C'est pourquoi les antiques arts sacrés n'ont jamais vu la forme extérieure que comme l'image d'une forme plus haute ou comme l'expression d'un rythme intérieur. Ramsès II le grand bâtisseur écrit au fronton de l'un de ses temples : « Ce temple est comme le ciel en toutes ses proportions. » Il ne s'agit point de ressemblances extérieures, car l'Egypte n'a jamais usé de la coupole, l'estimant peut-être trop fragile, mais d'un aspect qui n'a pas besoin de ressemblance matérielle pour reconstituer un rythme véritable qui ne se peut exprimer que par le Nombre.

Des vues plus profanes pouvaient se faire jour dans une architecture ainsi comprise. Puisque le corps humain pouvait réduire son rythme en un autre rythme, on pouvait l'exprimer par des géométries autres que le pentagramme. C'est ce que M. Paul Valéry exprime ainsi dans *Eupalinos ou l'Architecte* : « Où le passant ne voit qu'une élégante chapelle, j'ai mis le souvenir d'un clair jour de ma vie. O douce métamorphose! Ce temple délicat, nul ne le sait, est l'image mathématique d'une fille de Corinthe que j'ai heureusement aimée. Il en reproduit fidèlement les proportions particulières. »

C'est parce que l'architecture pouvait se prêter à des combinaisons de ce genre, à cause du passage possible d'une mutation en une autre, en vertu d'un rythme semblable, qu'elle fut longtemps un art sacré et que certaines initiations — aujourd'hui bien écartées de leur origine — ont pris le nom de maçonniques. Les maçons qui construisaient les églises ogivales étaient, initialement et en toute réalité, les descendants de cet Hiram qui construisit le Temple de Salomon ainsi qu'un nouvel univers « selon le poids, le nombre et la mesure ». Ils savaient — et quelques-uns savent encore, qui ne sont pas nécessairement des architectes — qu'il est des secrets transmis par les Nombres et que les Rythmes nous conservent. Ils savent que les labyrinthes inscrits au dallage de si nombreuses vieilles églises indiquent le point sensible dans la construction et par quels moyens on a obvié à la crainte d'une destruction prématurée. A ceux qui devaient parvenir au grade de maître, la même question était posée à laquelle devaient répondre, plus de mille ans auparavant, les postulants aux Mystères d'Eleusis : Comment trouver un point dans le cercle qui se place également dans le carré et dans le triangle équilatéral? Connais-tu ce point? Tout est pour le mieux. Ne le connais-tu pas? Tout est inutile.

Dans les initiations d'Allemagne, les nouveaux arrivés dans une ville étrangère devaient « justifier » un signe lapidaire, le placer dans sa grille à l'intérieur du cercle. Ici, *justifier* prend le sens typographique d'être mis correctement à sa place.

Les études préparatoires à l'~~Architecte~~ instruisaient l'impé-



trant dans la théorie des rythmes cosmiques aussi bien que dans celle des rythmes matériels, car les maîtres estimaient, avec l'architecte parisien Jean Vignot que l'art n'existe pas sans la science. Comme nous sommes loin des gâcheurs de plâtre qui nous ont élevé tant de maisons en forme de casernes, si conternantes pour l'Esprit!

L'architecte devait encore savoir que l'invention n'est pas seule à faire l'artiste, car l'invention peut confiner à la folie surtout quand elle se croit tenue à innover coûte que coûte. Il savait, au contraire, qu'il est des règles inéluctables hors desquelles tout est désordre. Et le désordre est nécessairement l'ennemi de l'art vrai. *Cosmos* ne veut pas dire seulement univers, il ne signifie même univers que parce qu'il dit en même temps ordre et beauté. De même, le mot latin *Mundus* exprime le monde parce qu'il exprime aussi la pureté rythmique. Si l'Art veut se rapprocher de la Nature, il le peut à travers le Rythme de la même manière dont Eupalinos immortalisait sa jeune amie en construisant une chapelle. L'Art ne peut aspirer à édifier de nouveau des demeures éternelles que s'il retrouve auparavant l'antique tradition des Nombres.

Pour arriver à ce but, il devra se préoccuper du Nombre considéré comme l'expression des lois splendides et charmantes dans leur immuabilité selon lesquelles ont été faites toutes les choses qui existaient. Il devra penser que le Nombre est avant tout un caractère général, faute de quoi il n'est qu'un chiffre, et le chiffre est au Nombre ce que la lettre est à l'Esprit : une momie sèche et sans âme. Il devra de même savoir que son devoir le plus urgent est de rendre l'Ordre sensible.

C'est le Nombre, le Rythme, représentés par la Lumière sur laquelle nous reviendrons, qui ont démêlé le Chaos. Le Chaos, c'est l'inutilité manifeste des choses multiples qui tient au dualisme phénoménal universel. *L'harmonie* est le fruit de ce chaos par l'intervention de forces intelligentes dont la pensée de l'homme peut poursuivre et rejoindre la puissance. Quand il œuvre de telle sorte conformément aux lois primitives, il est certain, sinon d'aboutir au chef-d'œuvre qui comporte l'influx du génie, du moins à une œuvre durable et digne des nobles époques. Cela suffit, en ce moment, pour surpasser de beaucoup la production de bien des artistes connus.

Pour le véritable artiste comme pour l'homme d'action, pour le créateur quel qu'il soit, la réussite ne peut tenir qu'à l'élimination de tout ce qui est inutile au plan choisi, une fois bien examinées toutes les possibilités qui peuvent naître de ce plan.

Traitant de Léonard de Vinci avec une intelligence souveraine, M. Paul Valéry dit encore : « Le secret — celui de Léonard

comme celui de Bonaparte — comme celui que possède toute haute intelligence — est peut-être dans les relations qu'ils trouvèrent — qu'ils furent forcés de trouver — *entre des choses dont nous échappe la loi de continuité*. Il est certain qu'au moment décisif, ils n'ont plus eu qu'à effectuer des actes définis, l'affaire imprévue, celle que le monde regarde, n'était qu'une chose simple comme de comparer deux longueurs. »

Cette « simplicité » demande infiniment de connaissances, d'intuition et de maîtrise de soi pour ne pas devancer les heures, quand on se sent poussé par l'appétit de domination naturel à celui qui se sait un maître. Mais celui qui s'est adonné à la contemplation de la Beauté — non pas de la beauté terrestre, mais de la Beauté éternelle — celui qui s'est accoutumé volontairement à subir une règle austère, celui-là seul est capable de faire, au moment opportun, exactement ce qu'il a décidé, parce que les rythmes lui sont connus et qu'il sait, à ne pouvoir douter, que rien ne peut avancer ni reculer l'aboutissement de son ambition légitime. Il sait aussi que cette heure sonnera et qu'il n'est pas de puissance au monde qui puisse alors l'empêcher de cueillir les fruits attendus. Quelle que soit sa sphère d'action — et souvent elle échappe aux regards de la foule — il sera le maître du monde; il fera véritablement ce qu'il a voulu faire, ce qu'il lui était imposé de faire dans un but plus élevé que tous les intérêts humains.

En lui se réalise le pentagramme des adeptes. Maître de lui, il sait où prendre les Forces qui le soutiendront dans la lutte, qui le porteront, parce que c'est leur route, où il a décidé d'aller. C'est ce qu'exprime la sorte de rébus inscrit en or sur les livres d'occulte qui ont appartenu à Philippe II, le moins connu et le plus sottement décrié des rois d'Espagne : $\star = \infty$, ce qui signifie : l'esprit humain, s'il communie consciemment avec son rythme, peut égaler l'infini.

LA LUMIÈRE

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était obscure et vide, et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux. Et Dieu dit : « Que la lumière soit. Et la lumière fut. »

Ce commencement de la création assigne à la lumière sa véritable place dans l'économie de ce monde, la seconde après celle du Verbe manifesté par les mots : « Et Dieu dit ». Dès le début, nous voyons les mondes en puissance d'êtres formant comme un amas confus où tout n'est encore que trouble et ténèbres. Le Seigneur veut la Création, mais il veut qu'elle s'accomplice suivant l'ordre arrêté par lui avant la naissance du temps. Une matière subtile, obscure à son regard mais déjà vibrante de rythmes mal accordés attend que son heure vienne, sous la palpitation des ailes de l'Esprit. Pour subtile que soit cette substance primitive, l'Esprit ne peut s'unir à elle, si différente de lui par son essence. Il lui faut une excitation, une sorte de classement qui la fasse assez harmonieuse pour pouvoir accueillir une âme.

La voix de Dieu se fait entendre et, sur son commandement, la Lumière se montre pour accorder les rythmes, pour que ce qui n'était que trouble et pesanteur se trouve en état d'enfanter des êtres de plus en plus parfaits tels que le Créateur a résolu l'apparition. C'est ce que le rabbin Abarbanel exprime en ces termes : La Lumière est la gloire de Dieu. Elle est la première cause produite par Dieu. Elle est le principe des voies et de ses créatures. C'est ce que nos Maîtres appellent la Shékinah. Mais on ne doit pas supposer que nos Maîtres ont nommé Shékinah, l'engagement d'être le libérateur qui sauvera les créatures, ou l'essence de Dieu, comme le croit Nahmias, mais la Shékinah est la cause première émanant de Dieu. Le nom de cette première cause est comme le nom de son maître. Cette lumière fut retirée, cachée pour servir à ceux qui observeraient les commandements divins. Le Saint, béni soit-il, jugea qu'il ne convenait pas qu'elle servit aux impies; c'est pourquoi il l'a réservée aux Justes. » Il dit ailleurs : « La lumière divine est le principe de toutes choses spirituelles et intelligibles, communiquant son influence à la terre et au ciel. »

Ce qui démontre que cette Lumière est le principe dont notre Lumière n'est que le reflet, c'est qu'elle existe personnellement, qu'elle prend dès le commencement du monde, en tant que Shékinah, l'engagement d'être le libérateur qui sauvera les créatures, si elles deviennent pécheresses. Ainsi montre-t-elle qu'elle est la véritable vie « Et la Vie est cette Lumière qui éclaire tout homme venant de ce monde ». Aussi est-elle accessible à la prière des hommes. Elle est le témoin de leur pénitence et du repentir de leurs fautes. Elle est le premier intermédiaire féminin : la Mère, la Sœur, l'Epouse, cette *Toute-Puissance suppliante* premier élément de la Bénédiction.

Pour que cette Bénédiction descende sur les êtres, il faut que leur vie, leur conduite, leur pensée même, restent en parfait accord avec le Rythme primitif. C'est le péché, c'est le manquement à la Loi qui crée des obstacles entre les grâces divines et celui qui aspire à les recevoir. Le péché désorganise les rythmes et, de ce fait, il attire sur le pécheur tous les désastres qui proviennent des dérythmies. Aussi toutes les religions, toutes les initiations sont-elles d'accord pour considérer le péché comme l'origine de la mort, de la douleur, de la maladie, de toutes les catastrophes personnelles ou collectives. Le pécheur est « dans l'ombre de la mort » et sa conversion est un retour à la Lumière; l'histoire du peuple d'Israël tout entière est l'illustration de cette donnée. Il « fait le mal devant l'Eternel », il s'adonne au culte des idoles : la main de Dieu se retire de lui; il devient la proie de ses ennemis jusqu'au jour où, par une sincère pénitence, il rentre en grâce auprès de son Dieu.

Dans cette Lumière directement émanée de Lui, le Créateur taille les formes de tout ce qui doit être, formes qui, cela va de soi, ne sont nullement matérielles. Les Anges eux-mêmes, dit la Kabbale, ne sont pas en état de connaître complètement ces premières émanations qui constituent les Séphiroth. Cette Lumière créatrice émane d'un seul point et se produit, incolore, inintelligible, ne prenant que beaucoup plus tard des apparences accessibles d'abord à la raison, puis au sentiment, enfin à nos sens. Une matérialisation — la plus subtile que nous puissions imaginer — de cette Lumière est l'Aither, le « lieu des mondes » suivant Aristote, le Lieu où les formes se dessinent, formes qui sont pareilles aux Idées de Platon, Archétypes inscrits dans la Quintessence.

Quelques esprits plus agréables que profonds ont pris à tâche de ridiculiser tout ce qui se trouve dans les Livres sacrés et dans leurs commentaires. Ce sont, disent-ils, œuvres de mystiques et, devant leurs yeux, les mystiques sont gens dépourvus de saine

raison, qui ne discutent pas les opinions des autres. En bref, ils sont atteints d'une sincéne folie.

Un jour vient cependant où la Vérité la moins comprise apparaît en son rayonnement, parce qu'il est dans la nature de la Vérité de faire son apparition le jour qu'on s'y attend le moins. Rien n'était, paraît-il, si drôle que cette Lumière créatrice, cause subtile d'une matière mesurable. Or, depuis que les peseurs de matière ont fini par se rendre compte de ce fait quotidienement plus évident qu'il n'y a pas de matière au sens où on l'entendait jadis, que les énergies se groupent en des formes tellement subtiles qu'elles échappent au contrôle, il faut admettre que cette énergie, plus subtile encore que les formes émanées d'elle, dût être, à un moment donné, dans une sorte de déséquilibre où dut intervenir une force plastique, afin que, sous cette impulsion, tout devînt accessible à tous.

Dès 1875, le Père Leray, eudiste, montrait par des raisonnements indiscutables qu'il a dû exister un temps où les apports de l'espace et du temps ont commencé de s'établir. L'ion, qui constitue une masse immuable, a été projeté par une volonté, par une impulsion première, déterminante de toutes les autres, jusqu'aux bornes de l'Infini. Là, des chocs, des compressions, ont déterminé des groupements, créé des rythmes qui ont été seulement l'écho du Rythme initial. Et ce Rythme initial est provenu du « Fiat » divin qui nous a donné la Lumière.

Nous voici, cinquante ans d'avance, dans le même sillage où le docteur Lakhowsky a fait de belles découvertes. Tant il est vrai, quand une idée est en marche, qu'elle ne saurait s'arrêter avant d'avoir mis au jour ses conséquences absolues.

Les religions anciennes s'expriment de même : toutes ont fait de la Lumière une manifestation divine. Toutes ont vu que l'être humain, comme le définit la Kabbale, est un miroir assez terne où l'Infini vient se refléter. Elle ont, par vives images, exprimé que cette Lumière est, dans l'être humain, le principe de toute vie spirituelle. Parlant du petit ventricule du cœur, la philosophie des hindous explique :

« Dans ce séjour de Brahma est un petit lotus, une demeure dans laquelle est une cavité occupée par l'éther. C'est l'être suprême qui est désigné ainsi. Une personne pas plus grosse que le pouce habite au milieu de lui-même : la personne pas plus grosse que le pouce est claire comme une flamme sans fumée. C'est le maître du passé, du présent et de l'avenir. »

Les enseignements d'Hermès Trismégiste expriment, dans le *Pimandre* la pensée de l'Egypte dans les termes suivants, touchant l'origine de toutes les choses :

« Toutes choses devinrent lumière (il parle de son initiation,

mais l'initiation est notre retour dans la clarté première) et, dans mon admiration, je fus embrasé d'amour. Les ténèbres terribles et odieuses s'abimaient et il me semblait qu'elles se métamorphosaient en un principe humide; agitées, elles vomissaient une fumée comme du feu, et de leur sein s'élevait un son plaintif et ineffable; je crus entendre la Voix de la Lumière. La terre et l'eau étaient confuses; la terre n'apparaissait pas; elle était couverte par le principe humide; le Verbe planait au-dessus de cette Nature et l'agitait.

« Pimandre me dit : « Comprends-tu cette vision? La Lumière, c'est Moi, ton Dieu-pensée, plus ancien que la Nature humide qui brillait au sein des ténèbres, et le Verbe éclatant de la pensée est Fils de Dieu.

« — Que s'ensuit-il? dis-je.

« — Connais que ce qui se voit et en toi est le Verbe du Seigneur, mais la pensée est Dieu le Père. Ils ne sont pas séparés, car leur union est la vie. »

S'ensuit une définition des diverses sortes de lumière, que la couleur différencie. Suivant l'école platonicienne — et les autres — le jaune appartient au Père, qui est la Vie; le bleu à la Mère, qui est la Sagesse; le rouge au Fils, qui est l'Amour.

Ceci nous conduit à parler de la couleur comme manifestation de la Pensée divine ou des Forces Naturelles, selon que l'on interprète le Symbolisme, partant toujours de ce principe que *ce qui est en bas est le reflet exact de ce qui est en haut*, que, de là seulement procèdent la vie de ce monde et les actions qui la soutiennent. Les Egyptiens disent qu'Isis a toutes les couleurs parce qu'elle reçoit la Lumière intégrale et, par sa bonté, la renvoie aux êtres dans le mode et la proportion où ils sont capables de la recevoir.

De même, le paon dont le plumage s'irise de toutes les couleurs du prisme, appartient à Junon qui, maternelle — au moins dans les initiations féminines de l'île de Samos — distribue à ses adeptes la couleur qui leur sied, c'est-à-dire la forme d'enseignement qui leur est la plus accessible et les pouvoirs qui en résultent. Au demeurant, le paon, emblème de la recherche développant notre personnalité est, par ce fait même, un oiseau sacré dans les pays aryens où ce devenir personnel est l'un des buts de l'adepte. Dans les autres pays, surtout en pays d'Islam, le paon est considéré comme un animal diabolique parce que l'homme n'ayant nul besoin de s'affirmer, doit seulement se fondre en Dieu, sans en demander davantage « car Allah est le plus savant ».

Les Egyptiens qui sont restés nos maîtres en beaucoup de choses, tenaient en si grande considération les indications de la

couleur que, jamais, ils ne la voulaient altérée par les dégradés et les ombres. Si le visage d'Osiris est noir en telle occasion et vert en telle autre, c'est que la couleur correspond à une forme de l'activité divine. Pendant des millénaires, ils n'ont admis aucun changement dans les figures hiérarchiques et ce ne fut certainement pas faute de sensibilité. Les objets d'usage courant sont délicieux de grâce et de fantaisie; mais, dès qu'on touche à l'art sacré, la recherche de l'art pour l'art s'efface devant le Symbolisme. L'éclatante apostasie d'Aménophis IV apporta les premières modifications et, malgré la beauté des œuvres produites, on ne peut s'empêcher d'y voir le crépuscule de l'Egypte.

De ce lointain héritage, de plus lointain probablement, nous vient le symbolisme des couleurs qui gardèrent leur sens jusqu'à la Renaissance, je veux dire tant qu'il y eut un art hiératique dans le monde occidental. Il ne demeure plus, comme témoins de cette science, que les ornements sacerdotaux catholiques et les émaux du blason, où se survit tout un passé. Cette étude des couleurs est d'autant plus importante que les civilisations les plus diverses montrent une étrange unanimité dans leur interprétation.

Le blanc, privation de couleur par excès de lumière, est couleur sacrée. Nous ne devons pas oublier que *sacré* signifie *séparé*, isolé des autres. Le prêtre est séparé par le rite comme la mort par son état. Tous deux s'en vont vers la Lumière : le prêtre volontairement, le mort le plus souvent malgré soi. Le Druide est vêtu de blanc comme le Flamme, comme l'Initié d'Egypte. Parfois même, les tissus d'origine animale ne sont pas regardés comme assez purs : le lin est la seule matière dont puisse être tissé le vêtement sacerdotal. Aaron ne peut entrer dans le sanctuaire que vêtu de lin blanc et Pythagore refuse tous les ornements de couleur pour s'attacher à la pure fraîcheur du lin. Par une conséquence logique, les morts sont vêtus de blanc. Ils sont sortis de la condition humaine et cheminent vers le séjour des Dieux. Les Vestales, qui ont renoncé aux joies de la vie sociale pour se vouer au culte du Feu, force pure et purifiante, sont également toutes blanches. La nouvelle épousée conduite de la maison de son père — où ses dieux l'ont répudiée — vers la maison de son époux où elle va se faire adopter par des dieux nouveaux, défendue seulement contre les forces douteuses par le groupe des paranympthes, n'est que blancheur et limpideur. Le Japon, fidèle gardien des traditions de sa race, veut également que la jeune épouse soit vêtue de blanc comme une morte. Bien plus, pour souligner qu'elle sort de la vie d'enfance pour pénétrer dans un monde nouveau, on dispose son lit du Nord

au Sud, comme on fait pour le lit des morts, afin que les mystérieux fluides de la Terre lui soient d'un maternel secours.

Le jaune est la couleur du Soleil, la couleur intellectuelle par excellence. En Perse, il symbolise le mariage du Feu et de l'Eau, par quoi le Verbe vient au monde. Le Verbe est la Lumière de l'Or. Mithra, verbe de Vérité, habite la Montagne d'Or. L'auréole des saints, leur nimbe de Lumière est d'or parce que les saints ont quitté notre condition terrestre, sont nés à la Vie spirituelle. Si le jaune se teinte d'orangé, la recherche spirituelle n'est pas complètement désintéressée. Il s'y mêle quelque passion venant du foie, car tout ce qui vient du foie est fauve comme la bile, comme le soufre et contient un principe de violence et de mal.

Le rouge est le Feu et l'Amour, et toutes les choses violentes. Nous ne devons pas oublier que le Royaume du Ciel souffre violence et qu'il n'a nullement été promis aux apathiques, espérant tout sans nul effort de la grande bonté de Dieu. Il vaut mieux être froid que tiède, car la haine est plus près de l'Amour que l'indifférence. Le plus sage est d'aimer et de donner dans l'effusion de son âme qui ne se donnera jamais assez, si elle veut retrouver dans le Divin sa Patrie perdue. Le rouge est la couleur du sacrifice; il est le Feu sacré et le Sang répandu. Nous ne pouvons pas ignorer que le sang appartient à Dieu et que, versé pour une cause injuste, il emprunte une voix aux rythmes que le meurtre a brisés, pour demander vengeance à Dieu.

Le roi, qui doit être la voix de la Justice dans le monde, le roi continuateur des rites et des traditions, qu'il ne faut pas confondre avec le tyran, même bon et utile et bien intentionné mais dont la venue subversive introduit la loi du bon plaisir où ne devrait exister que la survivance des lois naturelles et divines dans leur évolution, le roi est vêtu de pourpre, qui est un rouge vineux et violacé, modifié en son ardeur par la douce couleur du bleu.

De pourpre aussi étaient vêtus les hiérophantes d'Eleusis, rois sans royaume matériel mais à qui appartenait la plus haute pensée du monde grec. Chez les Etrusques, le roi-dieu portait également la pourpre et c'est dans les pays régis par la seule richesse, comme chez les Phéniciens, que la pourpre et l'or rutilèrent sur le vêtement des particuliers. Ce n'était plus la distinction d'une fonction sacrée et sacramentelle; c'était la parure coûteuse qui montrait à tous les regards que son porteur est homme habile, apte à gagner beaucoup d'argent.

Le bleu est la couleur féminine. Il est l'apaisement, la sérénité cherchée sinon trouvée. C'est pourquoi le bleu sombre est souvent la couleur du deuil. Il n'est pas nécessaire de porter un deuil désespéré; ceux qui sont morts dans la paix des rites

funéraires sont seulement partis en avant, et la séparation n'est pas définitive.

Jupiter a élu le bleu pour sa couleur, en même temps que la pourpre. Il en est diverses raisons. D'abord, il est le ciel supérieur, libre de nuages. Bleu et blanc, il dit l'ordre apporté par sa volonté dans le désordre du chaos. Mélangé de vert et de noir, le bleu est l'insigne du premier grade initiatique osirien. Cette combinaison de couleurs s'interprète comme divers enseignements : d'une part, selon les degrés initiatiques et les phases de l'année divine, Osiris est tour à tour bleu, vert ou noir, selon qu'il est le ciel, la terre verdoyante ou le monde souterrain que l'adepte doit traverser s'il veut renaitre à la lumière. De plus, le mélange de bleu et de noir est synonyme du chaos ; le vert qui s'y combine est l'indice des vies nouvelles engendrées par la lumière (il n'est de plantes vertes qu'au soleil) et qui jaillissent du Chaos sous l'impulsion primordiale du Divin.

Ainsi se manifeste le sens profond des choses. Le bleu céleste se refuse à ceux qui le veulent aborder sans due préparation. C'est ainsi que, dans l'expédition des Argonautes, les hardis navigateurs se trouvent en danger devant les roches bleues, les Cyanées, îles flottantes qui leur dénièrent tout passage. Orphée — l'adepte et le poète — fait comprendre que cette opposition provient d'un rythme céleste et qu'ils ne doivent pas essayer de la violenter. Ils lâchent une colombe pour se rendre Héra favorable, faisant céder le pas à la pureté parfaite par les forces humaines. Aussitôt, sous un vent propice, ils passent le détroit, puis ils sacrifient à Poseidon. Alors le dieu, pris de bienveillance pour ceux qui se sont fiés à lui, fixe les roches de manière qu'elles n'occasionnent plus de désastres.

Le bleu est la voûte céleste, les Eaux Supérieures dont la Vierge est l'image. Lao-Tseu, qui fut l'initiateur de la Chine, dit : « Le Tao (la Voie, l'initiation, la parole retrouvée) est le principe du ciel et de la terre. Les deux modes d'être du Tao sont : sa nature insaisissable et sa nature corporelle phénoménale. On les nomme bleues et incompréhensibles : bleues et encore bleues, et incompréhensibles au dernier degré. » Ce qu'il ne dit pas, ce que l'adepte devait apprendre par lui-même, c'est que le bleu, étant la couleur du ciel, contient les deux genres, les deux polarités, Yu et Yang, réunis en une seule force. Orphée exprime la même vérité dans le vers célèbre :

Zeus est l'époux divin et la Vierge parfaite.

Lao-Tseu dit encore : « Tous les êtres corporels sont les produits de la Nature insaisissable émanée du Tao ; c'est pourquoi il est dit : Le bleu et encore bleu est la porte de toutes les natures insaisissables et subtiles. »

C'est parce que de ce bleu jaillissent, comme l'eau d'une source tous les rayonnements supérieurs, toutes les vies qui ne sont pas matérielles ou qui ne le sont plus, que le saphir est la pierre des pierres, la pierre de la sagesse, ainsi que son nom l'indique. Le grand prêtre d'Amon portait sur sa poitrine un saphir, insigne de sa dignité, dans les grandes cérémonies. Il portait, dans la célébration des Mystères, une robe bleue constellée d'étoiles, attachée par une ceinture d'or.

Le vert est la couleur de la vie : il est bon ou mauvais selon qu'on le regarde comme le fomentateur des énergies exclusivement corporelles ou comme le présent divin de la durée accordée pour notre salut. Il est la régénération, en tant que couleur princière de toutes les renaissances. De ce fait, il est la couleur de Mercure qui se plaît aux adolescences comme à toutes les transitions. C'est pourquoi Ganeça, qui est, comme Mercure, le dieu des commerçants et des intellectuels, harnache de vert son corps d'éléphant. Krischna porte aussi le vert, car il est le régénérateur, une incarnation de Vichnou, pour rétablir l'ordre un instant troublé dans le monde.

Comme le blanc, *le noir* est la privation de couleur, mais il est également la privation de la Lumière. Aussi est-il l'emblème du mal, de la tristesse, qui est un péché, au dire de saint François, du deuil, de toute compression, en un mot du morne Saturne regardé non comme maître des Sciences, mais comme obstacle à toute floraison.

Cette classification des couleurs pourrait passer pour abstraite si la science matérielle ne venait apporter son opinion, basée sur la démonstration pratique, à l'appui d'une thèse qui n'a rien de fortuit ou d'*a priori*. Nous disions que le vert est la manifestation de la vie ? Un phénomène bien connu le souligne d'étrange sorte. On a remarqué, après chaque guerre, comme si le monde voulait se rattacher à la vie après les pires catastrophes, que la mode — rarement guidée par des initiés — exige des ornements verts de toutes sortes. Au temps de Napoléon, ce fut le rude vert Empire, après la dernière guerre, ce fut le vert jade, après 1870, un vert frais, un vert « jeune feuille » attestant le désir et la joie de revivre.

Depuis longtemps déjà, on connaissait la valeur sédative du bleu, la valeur roborative du rouge. On se servait, on se sert encore de vêtements rouges pour retenir à la vie des pulmonaires arrivés aux dernières périodes. C'est ainsi que Rachel mourut dans une pourpre illusoire qui pouvait rappeler ses triomphes d'antan. Depuis, on s'est servi du rouge pour exciter l'apparition des pustules dans la rougeole et autres maladies semblables. On fait prendre des bains de lumière rouge au dépris-

més nerveux. De même, on procure l'apaisement des agités par des bains de lumière bleue. Tout cela se faisait de manière assez empirique. On s'était fié même à des traditions populaires, de même que, dans les colonies, on a constaté le bien fondé de l'emploi du bleu pour chasser les mauvais insectes. Lorsque les murs et les plinthes sont peints d'un bleu assez soutenu, les vermines les plus tenaces vont se faire nourrir ailleurs.

Récemment, on a voulu vérifier scientifiquement, à l'aide de recherches précises, ce qu'il y avait de vrai dans cette théorie des couleurs et on s'est trouvé, non sans surprise, exactement aux mêmes données que la science initiatique. Le médecin américain Babbit a étudié les gammes de couleurs et leurs correspondances de la même manière dont Charles Henry avait étudié son *Cercle chromatique*, pour le repérage infaillible des tons complémentaires.

Babbitt remarque d'abord que les remèdes d'une certaine couleur agissent de manière ou d'autre sur le même organe, soit que l'organe soit, lui aussi, de même couleur, soit que cette couleur évoque l'astre régent de la maladie. Il va de soi que le Dr Babbitt ne parle pas d'astrologie mais l'ouvrage tout entier en est la démonstration la plus probante. Il n'est de meilleure démonstration que celle qui jaillit des faits.

Prenons pour exemple les rouges qui, relevant de Mars, sont des agents d'excitation.

Il suffit de faire passer la lumière dans l'alcool teint en rouge pour qu'elle devienne un actif stimulant du sang, surtout artériel. La rouille est un tonique du sang dont elle ravive les globules rouges; elle modifie la chlorophylle des plantes; c'est en les arrosant de rouille que l'on fait les hortensias bleus, et le bleu est supérieur au vert en action et en spiritualité.

Le bromium, qui est rouge, agit comme caustique et diurétique, de même que le cade rouge qui est un genévrier, arbuste cher à Mars. Les roses rouges sont stimulantes, de même que les œillets rouges. Les peintres anciens faisaient de ces deux fleurs l'emblème de l'amour, la plus violente des passions. Le musc, qui est rouge-brun, est stimulant et anti-spasmodique.

Lorsque le jaune se teinte de rouge et devient orangé, l'excitation se borne souvent à une seule forme, soit diurétique, soit emménagogue, que les produits employés soient végétaux ou minéraux. L'orangé franc est surtout un excitant cérébral. Le safran n'est pas seulement emménagogue — s'il en était ainsi, il ne serait pas consacré à Apollon et ne teindrait pas certains vêtements sacerdotaux — il est aussi un excitant de la pensée, qu'il oriente vers la joie.

Un cas bizarre se produit en ce qui concerne l'opium. Ingéré

à haute dose, surtout si l'on laisse créer l'asservissante accoutumance, il abrutit et endort, créant les troubles les plus graves. Mais, si on le prend à doses faibles, à des distances prolongées, non seulement il excite les facultés intellectuelles, mais il tonifie l'organisme.

D'autres substances jaunes — d'un jaune franc — agissent comme émétiques et purgatifs. Le jaune, en tant que couleur et sans choix d'une substance particulière, agit sur les nerfs gastriques. Le seul fait de tenir une topaze facilite la digestion, surtout celle des corps gras. Il faut tenir compte, ici, de l'influence chimique et astrale de la topaze, pierre de Mars-Scorpion.

La plupart des huiles, qui sont jaunes, sont laxatives, même celles qui n'ont pas une réputation spéciale à cet égard. Tous les fruits le sont aussi, quand ils sont cueillis avant leur maturité et sont encore d'un jaune verdâtre. La coloquinte, d'un jaune vert, est remarquable à cet effet, ainsi que nombre de sulfures qui tiennent du soufre une coloration jaunâtre. Un fait très particulier se produit dans le lycopode qui, jaune, agit sur la bile jaune et dont la cellule vue au microscope est d'aspect identique à celle de la bile.

Sans application d'aucun corps, la lumière jaune active les éliminations intestinales et aussi celles des poumons qui se débarrassent plus vite des mucosités encombrantes. Elle soutient aussi, et très puissamment, les cicatrisations dans les maladies lésionnelles.

Les orangés tournant franchement vers le rouge sont des excitants des centres nerveux; nous trouvons ici toute la série des poivres rouges, des paprikas et des condiments exaltants. Nous y rencontrons force apéritifs comme la quassia, la gentiane, le quinquina, de même que la myrrhe et le gingembre, aussi sensuels mais plus sombres. Enfin, pour arriver au terme absolu de la gamme, la strychnine, excitant musculaire jusqu'à la tétanisation.

Après tous ces produits quelque peu volcaniques, les bleus, les violets et les verts nous apparaissent comme une oasis de calme fraîcheur. La lumière bleue apaise et délie comme une musique berceuse. Elle guérit ou soulage les rhumatismes, les névralgies, écarte la méningite, apaise les troubles sanguins, les hémorragies et les hémorroïdes.

Ne parlait-on pas d'un médecin anglais qui, partant des travaux de Babbitt, guérit l'insomnie par des applications lumineuses? Il fait aliter le malade, le place dans une douce clarté, plutôt rose, pour lui donner des vibrations gaies puis, par graduations insensibles, le mène du rose au mauve, enfin à un bleu de plus en plus foncé. Quand la couleur bleue est tout à

fait nette, le malade est plongé dans un calme sommeil, d'autant plus reposant qu'il n'est dû à aucune drogue pouvant incommoder l'estomac ou les autres organes.

Sur les inflammations cérébrales agit l'aconit d'un bleu glacé au reflet violet; la digitale pourpre est le calmant du cœur que ses longues corolles en forme de doigt semblent magnétiser. Contre les convulsions, les tics, la chorée, toutes les maladies nerveuses par excès d'activité, l'indigo est une panacée.

Si le violet va vers le pourpre, le médicament devient astrigent, tandis que les vrais bleus sont fébrifuges, souvent par des éliminations provoquées, telles la violette et la bourrache qui, par des sudations abondantes, ont guéri tant d'affections pulmonaires. Il arrive que, pour certains minéraux, la teinte bleue ne soit pas extérieurement apparente, mais on la décèle par d'autres moyens. Prenons le sulfate de quinine, fébrifuge par excellence. Lorsqu'on dirige un rayon de soleil sur une cuve contenant du sulfate de quinine en dissolution, celui-ci émet une douce lumière bleutée dans toutes les directions. Cette lumière diffère spectralement de la lumière incidente et ne dépend que de la substance employée, si bien qu'on ne peut la confondre avec la lumière normalement diffusée par toutes les autres substances. M. Courtines, qui rend compte de cette expérience, la nomme fluorescence et ne lui donne le nom de phosphorescence que si elle persiste.

Voici donc revenir, sous une forme aussi moderne et scientifique que les officiels le peuvent désirer, l'antique théorie des signatures. La douce couleur de Jupiter et de la Lune produit encore les effets organisateurs et apaisants qu'elle comportait au temps des vieux maîtres par qui nous vint la tradition.

Il y a plus : les paroles des Livres saints se trouvent vérifiées par d'autres expériences non moins scientifiques, je veux dire pouvant se reproduire à volonté dans des circonstances données. Nous avons vu, dans le texte biblique, la Lumière appelée en premier pour organiser le chaos. Or, dans la très classique *Physique* de Guilmot, nous suivons les effets produits par la Lumière quand elle se propage au travers de certains cristaux. Si le cristal est à un seul axe, il se forme une croix de toute l'étendue du champ et, l'entourant comme si elle était posée sur eux, des anneaux parfaitement circulaires des diverses couleurs du prisme. Si le cristal a deux axes, les anneaux ne sont plus circulaires mais marquent une ondulation, comme s'ils tendaient à former un anneau pour chacun des axes.

Il s'agit ici de cristaux plans; mais, si la lame est incurvée, si elle revêt cette forme de la sphère qui est celle de tous les mondes depuis l'atome jusqu'au système solaire, il se produit

quatre cercles formant une croix, les mêmes que l'on voit se préciser, au moment de l'ovulation, chez tous les êtres organisés. Ces cercles sont parfaits, s'ils sont contenus dans un autre cercle; mais, s'ils sont libres, ils prennent, aux angles formés par l'intersection de la Croix, des formes de flammes pareilles à celles de la Pentecôte.

Ceci nous paraît singulier, mais il y a davantage. Les croix ainsi dessinées, nous les découvrons dans des monuments réputés primitifs émanant de peuples qu'on est convenu d'appeler sauvages. Une très vieille croix celtique, antérieure au Christianisme qui se voit à Dunnamagan, en Irlande, porte le cercle avec les quatres cercles de l'ovulation primordiale. La tradition primitive atteste, on le sait, que l'Irlande était divisée en quatre royaumes autour d'une montagne centrale et sacrée. Et ceci se rapporte aux quatre fleuves de l'Eden, car les fleuves sont à la fois le féminin et la foule, quand ils suivent la voie que Dieu leur a tracée. Pour la Croix visitée de flammes, elle existe plus loin encore, à Palenqué. Ses pointes sont entourées de spirales de propulsion et des points indiquent les âmes ou les soleils qui s'en échappent. Vraiment, ces « sauvages » avaient de bizarres rencontres et il ne faut pas abuser des mots de « hasard, coïncidence ou intuition ».

Dans le livre de M. Courtines qui s'appelle audacieusement *La Lumière principe du monde*, nous voyons encore bien des affirmations qui ne sont nullement gratuites, qui ne se réclament pas des anciennes théories initiatiques mais des travaux tout modernes de M. Jean Perrin. Pour lui, comme pour Charles Henry, aucune vibration, une fois émise, ne peut se perdre. La Lumière, vibration la plus rapide qu'il nous soit donné de contrôler, se propage donc en tous les sens et crée des vibrations plus ou moins heureuses partout où elle passe. M. Courtines ne dit pas que cela dépend de sa couleur, mais c'est sa pensée. C'est la Lumière qui, dans le principe, rapproche ou sépare les ions et les électrons. L'électricité à l'état neutre est la matière en elle-même, la matière inerte, privée d'électrons. Mais, que la Lumière intervienne, les annexions et les divisions se produisent, car la puissance de la Lumière est infinie.

« Une lumière, dit M. Courtines (définie par la fréquence de ses vibrations) est capable d'arracher des électrons aux surfaces métalliques, pourvu que sa fréquence soit assez élevée. Il y a alors équivalence entre l'énergie lumineuse définie par le quantum et l'énergie absorbée par l'électron sous la forme 1° du travail d'arrachement, et 2° de l'énergie cinétique. »

La Lumière que nous avons vue s'irradier du sulfate de quinine provient d'une exaltation comme le mouvement peut pro-

venir de la Lumière. Il se produit un constant échange entre les forces, sous l'influence d'excitations dont la science de l'électricité ne nous livre pas tous les secrets. Dans cette émission de lumière bleue, faut-il voir une déperdition de matière? Il n'y a rien de moins certain. Une simple excitation suffit pour rendre lumineuses certaines cellules qui cesseront de l'être dès que le contact cessera. « Toute lumière (visible ou non), toute radiation d'une certaine fréquence est une onde électro-magnétique. L'onde électro-magnétique est définie par sa fréquence et sa direction, soit son quantum.

« La série des ondes, depuis les indésirables qui s'échappent des usines électriques et dont la longueur d'onde est grande comme la terre, jusqu'aux rayons *gamma* du radium qui loge 140 millions de sinuosités dans un millimètre, la série des lumières est ininterrompue. On en compte 65 octaves dont une seule impressionne notre rétine. »

Nous voilà donc baignant, sciemment ou à notre insu, dans un monde de forces que nous n'avons nulle raison de juger inintelligentes parce qu'elles se conduisent autrement que nous. La manière dont se comportent certains corps réputés inertes nous laisse quelque peu rêveurs au sujet de cette inertie. Le métal blessé se répare; la plante privée de lumière se tourne vers la faible lueur qui lui apporte de la vie. Le cristal groupe ses molécules, tendant vers un ordre de plus en plus parfait, vers un rythme qui aspire à devenir lumière. Tel est le cas du phosphore qui, livré à lui-même, en possession du temps hors duquel on ne fait rien de durable, devient cristallin, devient lumineux, devient aussi parfait qu'il le peut dans la série de ses réalisations.

Toute créature qui n'apporte point à la conduite de sa vie la folle vanité de l'homme suit la pente ascendante vers la beauté. On dirait qu'elle sait quel rayon de lumière, émané de la Lumière primitive, l'a visitée depuis l'origine du monde, en ce bas-fond de la matière où l'a plongée la première faute. C'est de cette date lointaine que nous devons compter la brisure du rythme, origine de tous nos maux. C'est la volonté d'Adam qui a séparé Malchut et tout ce qui en dépendait de l'arbre séphirothique, émanation de la Lumière. Cette rupture brusque du rythme a figé, dans un mouvement brutal et pesant, tout ce qui existait alors. C'est de la volonté follement égocentrique de celui qui pouvait choisir que naquirent toutes les peines dont notre lassitude est accablée. Et nos peines ne finiront que dans la Lumière reconquise.

C'est dans les heures où l'Humanité s'élève vers le Divin que le contact se rétablit momentanément entre Malchut, l'épouse correspondant pour nous à la Communion des Saints, et le Divin

Epoux. Alors, comme le peuple d'Israël aux jours où il était fidèle, celui qui vit dans la pureté du rythme est comblé de grâces et de joies. Ces joies ne sont pas celles à quoi les mondains aspirent, mais peu leur en chaut, dans la joie parfaite que leur apporte la paix.

Pour tous les autres, pour ceux qui ne cherchent pas à quitter leur ombre pour la vraie lumière, le péché qu'ils commettent fausse toute l'harmonie, éloigne l'époux de l'épouse et la paix leur est retirée parce qu'ils se sont complus dans les actes et les pensées les plus propres à l'éloigner. De cette rupture du Rythme ne viennent pas seulement les inquiétudes spirituelles et les troubles sociaux. C'est avec raison que toutes les initiations et la médecine qu'elles enseignaient ont vu dans la maladie la manifestation du mal et ont considéré le malade comme celui qui peine sous le poids du péché. C'est dans cette pensée que Jésus a dit à ceux qu'il guérit : « Allez, vos péchés vous sont remis. » Et la guérison vient ensuite, quand l'ordre intérieur a été renouvelé.

Si nous savions regarder autour de nous, si nous développions dans notre esprit le sens de l'analogie qui est une des bases de l'initiation, des leçons nous seraient données qui nous feraient comprendre le sens de notre vie dès l'instant où nous avons décidé de la conformer au plan divin, dès que nous faisons notre but de cette paix promise aux hommes de bonne volonté, qui est la santé physique et morale en même temps que la lumière de l'esprit.

Voyez le Charbon qui est le minéral le plus répandu dans la Nature et très probablement celui qui, sous l'empire de la Lumière, fait évoluer la cellule minérale jusqu'à la cellule vivante. Le carbone est d'abord un corps inerte et noir, déchet de produits végétaux et qui ne semble bon qu'aux usages vulgaires. Accordez-lui le temps, puisque la manifestation de ses tendances lui est refusée. De charbon brut, il tendra vers la plombagine qui est déjà une créature plus parfaite; mais si le temps est accordé à la plombagine, au graphite, il tend à son tour vers le diamant; et le diamant, c'est l'adepte. Comme le diamant, l'adepte doit supporter un façonnage qui taille assez brutalement dans sa substance pour en éliminer toute imperfection. Mais la perfection atteinte, avec quelle joie il accueille la Lumière! avec quelle docilité il la renvoie! avec quelle ardeur il la répand, nuancée de toutes les couleurs du prisme, faisant œuvre de maître enseignant afin de donner à chacun la part de Lumière qu'il peut recevoir, selon la couleur qu'il enregistre! Tel qu'il est devenu, il est la pierre la plus dure, la pierre que rien n'entame et à qui rien ne résiste, comme une

volonté sage dirigée vers le Divin, dont aucune force extérieure ne peut arrêter ni dévier l'essor. Et comme l'adepte parfait, parvenu au bout de sa carrière, abandonne ce monde sans y laisser de traces, le diamant brûlé ne laisse pas de cendres. Lumière, il retourne à la Lumière.

C'est qu'il a trouvé l'unité et que cette unité est celle justement dont nous a séparé la faute initiale. En s'attachant à l'Arbre de la Science du Bien et du Mal, l'homme a cherché la variété parce qu'il s'en est cru le maître, et la variété s'est montrée pleine de pièges décevants. Quand il accueillit les conseils de l'esprit du Mal, il ne comprenait pas que l'épreuve imposée était une pierre de touche et que la tentation avait partie liée avec le châtiment. Toutes les créatures à qui l'homme était en possession d'imposer selon sa parole la forme et la destinée, furent contraintes de le suivre. C'est lui qui les a détournées; ce sont celles maintenant qui le retardent, par cette variété dont il lui faut sortir. Aucun moyen n'est interdit à l'homme pour retourner vers la Lumière, entraînant les êtres liés à son sort.

Le Zohar dit : « Ce qui a été est encore, ce qui doit être a déjà été. » Cette parole est faite pour démontrer même aux incrédules que les portes n'ont jamais été fermées à la prière ni au repentir. C'est par l'Humanité comprenant enfin sa noblesse et les devoirs qui en découlent que le monde doit être sauvé. Peut-être toutes les ondes que nous recherchons par plaisir et par curiosité, peut-être cette mise en œuvre de tant de vibrations est-elle le moyen de détruire notre terre. Quels que soient les cataclysmes déchaînés pour évertuer la Matière, s'ils la ramènent vers l'Unité perdue, nous devrons les bénir comme une Résurrection. Par eux, l'homme tendrait vers son but divin et, renonçant aux velléités fallacieuses qu'il cueillit sur l'Arbre de la Science, il se tournerait vers l'Arbre de Vie, créateur de perfection et d'ordre.

Deux formes se présentent à nous pour parvenir à un but si désirable : la Science et la Mysticité.

Toutes deux vont vers la Lumière et l'une ne va pas sans l'autre. Avant que le futur adepte puisse se permettre de poser ses pas sur la voie qu'ont tracée les pas de ses devanciers, il est nécessaire que son âme se soit bien des fois élevée vers la Lumière très parfaite. Avant de chercher à comprendre, son cœur et sa raison se sont élevés vers les Forces spirituelles qui ont accueilli son élan avec des grâces maternelles. Sur la voie de ses maîtres, quelque progrès qu'il puisse faire, il n'oubliera jamais qu'une parcelle infime de ce monde dont le seul but est la Lumière habite, et dirige son être. Il se sent alors des devoirs envers tous les êtres; c'est pour eux qu'il doit faire son œuvre;

c'est pour eux qu'il accomplit les travaux qui conduisent à l'intelligence et à la sainteté. Il sait que le salut doit englober tous les êtres, que la Communion des Saints ne sera réalisée qu'à l'aboutissement de tous. L'intérêt de chacun est donc de travailler pour tous afin que l'Humanité toute entière goûte enfin le Salut de Dieu promis à toute chair.

S'il prie plus que les autres, l'adepte sait d'au moins ce qu'il doit demander et ne s'attache que bien rarement à son bien personnel, même dans le plus grand besoin. Les temps que nous vivons ne nous permettent point de demeurer pareils au lys des champs qui ne file ni moissonne. Certes, le vers est toujours vrai: « Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin? »; mais il ne faut pas trop laisser faire à la Providence. Le monde d'En-Haut peut-être mis en œuvre par celui d'ici-bas lorsque notre demande est juste. C'est ce que le *Zohar* exprime ainsi :

« La prière qui monte d'en bas allume les lampes d'En-Haut, de sorte que toutes les lumières brillent au ciel, et c'est ainsi que tous les mondes sont bénis. La fumée d'ici-bas délecte en montant les Figures sacrées d'En-Haut préposées au monde et c'est ce plaisir qui leur inspire des désirs pour les degrés qui sont au-dessus d'eux... Aussi les êtres sacrés d'En-Haut éprouvent-ils le désir de s'unir à des êtres sacrés au-dessus d'eux jusqu'à ce que le Roi s'unisse à la Matrona. Et c'est ainsi que, par le désir d'ici-bas les eaux d'ici-bas jaillissent pour recevoir les eaux d'En-Haut, car la semence d'En-Haut ne jaillit pas sans un désir préalable d'ici-bas. C'est alors que toutes les lampes se trouvent allumées et que toutes les bénédictions se répandent dans les mondes, dans ceux d'En-Haut et dans ceux d'ici-bas. »

On le voit, la Lumière qui a créé le monde s'allume encore pour le bénir, mettant pour seule condition que la Terre manifeste son désir par un appel, que nous mettions en accord la vibration de notre prière avec celle des biens que nous voulons obtenir. Les progrès très scientifiques et très matériels de la T.S.F. démontrent que, si nous voulons recevoir communication d'un certain poste, nous devons d'abord nous placer en synchronisme avec lui et que nos lampes correspondent aux siennes. Cela encore est une image qui peut nous diriger dans notre vie spirituelle. Si nous demandons quelque faveur, si nous voulons que notre âme lasse, notre cœur désabusé, notre corps même reçoivent une illumination, nous devons d'abord rétablir ce rythme faute duquel les portes resteraient fermées. La fréquentation des Sacrements — magie toute divine et que nous avons étudiée à part — devrait encore accorder toute la chrétienté au monde divin, par des vibrations merveilleusement appropriées.

Il ne m'appartient pas d'en dire davantage; mais il est certain

que les bénédictions sont appelées par les rites. Mais, pour s'en rendre digne, la recherche désintéressée, le dépouillement de soi, le renoncement à tout ce qui n'est pas la Lumière sont les moyens qui conviennent à nous rapprocher de ce Paradis qui est le rayonnement du Cœur Divin. Ainsi qu'au *Paradis* de Dante, ceux qui l'auront atteint recevront pleins de joie, la part qui leur revient, car chacun n'en peut recevoir ni même en imaginer d'autre et tous, dans l'harmonie parfaite chanteront la joie de la Lumière parmi les couleurs musicales et le chatoiement des sons trop subtils pour que des organes matériels soient aptes à les percevoir.

LE SON

Quelle que soit la subtilité de la Lumière, nous pouvons considérer le Son comme ayant existé avant elle, comme ayant manifesté le premier la volonté divine dans l'organisation rythmique du Chaos. Dès que cette volonté se précise, à l'aube du premier jour, il est écrit : « Et Dieu dit », parole qui se répète neuf fois au cours du premier chapitre très mystérieux de la *Genèse* et à laquelle répond, à l'aube du Christianisme, le premier mot de l'*Evangile de l'Esprit* : Au commencement était le Verbe... Par lui toutes choses ont été faites, et rien de ce qui a été fait, et rien n'a été fait sans lui. » Et comme tout se tient dans le plan divin où l'homme n'a pas encore apporté (parce qu'il ne l'a pas pu) le trouble malfaisant de sa fantaisie, l'*Evangile* selon saint Jean continue : « En lui était la vie, et la vie est la Lumière. »

Naturellement, on ne saurait dire que le son soit le Verbe, mais la Parole en elle-même ne pouvant être que le Rythme, il n'y a rien que de fort rationnel à dire que la Parole divine, même exprimée silencieusement dans le domaine de l'Esprit où les vibrations sont trop subtiles pour que nos sens les imaginent, que le Verbe est cette « Voix » dont les intonations ont donné à la Matière à la fois subtile et inerte la première sensation du Rythme, de la mesure selon quoi tout ce qui n'était que trouble et ténèbres est devenu d'abord lumière puis merveilleuse organisation.

Dans toutes les civilisations, dans toutes les initiations surtout, nous trouvons cette certitude que le Son a été la première vibration sensible émanée de Dieu dès le début des âges. Aussi est-ce le son qui est regardé comme le distributeur des forces et des formes, le principal agent de la Création. Il faudra donc, si l'on part de ce point de vue, que l'être humain apprenne à se servir du son s'il veut participer d'une manière quelconque, à l'œuvre divine. La première manifestation magique sera donc l'incantation. Le prêtre, quelle que soit la forme religieuse à laquelle il appartient, devra être le prêtre « juste de voix » de l'Egypte ou le chanteur de l'Inde, ou le héros solaire des mythologies, le grand Waïnamoïnen inventeur du *kantélé* comme

Hermès le fut de la lyre, dont le chant faisait venir vers lui les fauves ivres de joie, tandis que la Dame de la Mer, écrasant aux rochers les rondeurs de sa gorge, montait des abîmes sans fond pour se livrer au rythme éveillant par le monde une nouvelle vie. La page du *Kalevala* nous montre ce miracle de l'harmonie après nous avoir fait assister aux longues et patientes recherches du héros, car les mythes du Nord sont tout à la gloire de l'effort et ne montrent pas, comme ceux des pays ensoleillés, les dieux bienveillants inclinés vers l'homme pour lui faciliter sa tâche.

Pour ceux qui savent, le son existe en lui-même, force cachée, secrète, puissante, qui s'éveille et devient perceptible lorsque l'équilibre est rompu dans le corps qui la contenait.

Aux Indes, le son est considéré comme le principal agent de la création; il porte alors le nom de Nada : Brahma Nada. De ce Nada, tout le système musical est issu; sans lui, le chant est impossible et par conséquent la prière qui doit être un chant ou du moins une mélodie. C'est pourquoi le son est la racine de toute chose. Sans le son, il ne peut y avoir de rythme ni de mélodie. Le son est l'âme véritable du monde.

Dans les textes sacrés corrigés par R. S. Tragore pour son étude de la musique hindoue, on lit : « L'air vital (aither ou akhasa) ou force, est la chaleur ou la vibration émue par la chaleur engendrant Nada, le son. De Nada naît la çouti, de la çouti provient Svara ou le ton; du Svara se constitue le Raga ou mélodie et du Raga résulte Gita, le chant. Et à cause de cela, la cause de Gita est le son. La musique instrumentale découle de la Gita. »

L'éther sonifère est une forme de l'Akhasa : le Tattva; comme tel, il modèle les formes, les archétypes qui se trouvent dans l'Akhasa, que les vieux hermétistes nomment la Quintessence, le cinquième élément qui contient tous les autres. C'est donc le souffle primitif qui a modelé cet éther, qui a projeté en lui le son primordial selon quoi toutes choses ont été animées.

Partant d'une telle donnée, il n'y a rien d'étonnant à ce que ce soit toujours un dieu qui a inventé le chant, les instruments de musique et aussi les chants sacrés. Aussi, provenant d'une telle source, ne doivent-ils subir aucune modification. Leur forme est rituelle; leurs accords sont divins. Il n'appartient pas à l'humanité — moins encore à l'artiste profane — de chercher des embellissements sacrilèges à leur essence. Chez les Grecs, Terpandre ayant porté à 7 le nombre des cordes de la Lyre qui, primitivement, en avait 4 quand elle sortit des mains d'Hermès, fut mis à mort pour avoir attenté à l'intégrité des choses sacrées.

En Chine, l'invention des instruments de musique est attribuée à Fo-Hi, auteur également des trigrammes sur lesquels

est basée toute l'écriture chinoise et toute la symbolique qui en découle. Fo-Hi créa deux instruments à cordes : le Kin et le Ché, instruments d'essence cosmique dont la construction et la forme sont révélatrices de lois secrètes. Seul, l'initié a le droit de toucher le Kin dont les sons dissipent les ténèbres. De cet instrument, la partie supérieure est arrondie comme le ciel et le bas plat comme la terre. Fo-Hi, dit E. Bailly dans son étude du son, fixa à 8 pouces la dimension du dragon pour représenter les 8 aires du vent et donna 4 pouces au nid du Foungh-Hoang pour représenter les 4 saisons de l'année. Il le pourvut de 5 cordes pour représenter les 5 planètes et les 5 éléments. Enfin, il détermina sa longueur à 7 pieds 2 pouces pour représenter l'universalité des choses! »

L'oiseau Foungh-Hoang est assez semblable au phénix de l'Egypte. En effet, le très sage empereur Hoang-Ti sachant que la musique seule maîtresse des initiations, pouvait apporter aux populations le rythme de la sagesse et les pensées salutaires, donna ordre à son ministre Ling-Cim, de faire des études musicales. Celui-ci chercha des bambous purs et les fit résonner par le souffle. Le son égal à sa voix naturelle était le même que produisaient les eaux du fleuve en coulant et quand l'oiseau Foungh-Hoang vint se poser, il donna aussi la même note. Ce son, le *tu* générateur de tous les sons, est le *fa* moyen dont les Egyptiens et les Grecs avaient fait la note de Vénus (Aphrodite ou Hâthor) correspondant à l'E ouvert.

Partant de telles données, on comprend que la musique constituait à elle seule une véritable magie. Aussi les rythmes et les sons combinés avaient-ils une puissance que l'on retrouverait peut-être si l'on cessait de considérer la musique comme une forme assez vulgaire de la volupté, quand on n'en fait pas, par réaction, une sorte de casse-tête chinois. Selon les Chinois, pour épouser superficiellement la matière en ce qui les concerne, telle musique fait descendre les esprits célestes telle autre appelle les élémentaux; telle autre évoque les désincarnés. Ici, le rythme est absolument maître de la musique puisque la puissance incantatoire de la musique peut-être réalisée par des tambours, quand les autres instruments font défaut.

Chose singulière et qui démontre la généralité d'un même concept — soit qu'une initiation unique ait existé à un moment donné sur la terre et se soit transmise à tous les groupements sans que nulle modification profonde y fût apportée (ce que je pense) soit que la sagesse des Chinois ait fait école en Occident, — les idées de Pythagore sur le caractère cosmique de la musique sont exactement celles des Chinois. A. Guignes, dans son

ouvrage : *Sur quelques points concernant la religion et la philosophie des Egyptiens et des Chinois*, s'exprime ainsi :

« Les planètes et les éléments, dans le système de Pythagore et dans celui des Chinois, étaient représentés comme des voix ou des instruments qui s'accordent entre eux. Platon mettait avec les planètes des Sirènes, et d'autres des Muses. Dans cette harmonie universelle, chaque saison, et même chaque jour, avait son ton particulier. Diodore rapporte que, suivant les Egyptiens, l'aigu correspondait à l'été, le grave à l'hiver et le moyen au printemps. Les Chinois, qui entrent dans un bien plus grand détail à ce sujet, font répondre le *mi* à l'hiver, le *si* au printemps, le *la* à l'automne et le *ré* à l'été. Le *sol* est le centre de tout.

« Un autre rapport très singulier entre le système des Egyptiens (et Pythagore l'enseigna sans y rien changer) et le système des Chinois est que l'un et l'autre peuple admettait 12 termes en progression triple qui sont exactement les mêmes et ont les mêmes nombres. Les éléments sont comme les chanteurs ou les voix qui, suivant la saison, chantent sur chacun de ces 12 termes. Les voici, suivant les Chinois, sous le Principe dont ils dépendent et la saison à laquelle ils appartiennent :

MI	XII ^e	Lune	Solstice d'Hiver	Capricorne	1
SI	XI ^e	Lune	—	Verseau	3
LA	I ^e	Lune	—	Poissons	9
RE	II ^e	Lune	Equinoxe de Printemps	Bélier	27
SOL	III ^e	Lune	—	Taureau	81
UT	IV ^e	Lune	—	Gémeaux	243
FA	V ^e	Lune	Solstice d'Eté	Cancer	729
SI	VI ^e	Lune	—	Lion	2187
MI	VII ^e	Lune	—	Vierge	6561
LA	VIII ^e	Lune	Equinoxe d'Automne	Balance	19683
RE	IX ^e	Lune	—	Scorpion	59049
SOL	X ^e	Lune	—	Sagittaire	177147

Nous avons vu que, par ailleurs, chaque note répondait à un astre et correspondait à son influence. On comprend maintenant comment et pourquoi les Mages de Chaldée composaient l'hymne spécial de chaque roi, adressé au dieu qui lui était le plus favorable; en tenant le plus grand compte de l'horoscope du souverain. C'est un fait assez oublié par les actuels faiseurs de cantates,

Cette manière de comprendre la musique nous incite à penser que son mode d'exécution ne pouvait être indifférent et que « la

manière » entrat pour une grande part dans la réalisation de l'œuvre magique quand celle-ci s'appuyait sur l'onde musicale. L'Inde védique a, des premières, énoncé cette constatation. Sâman, pacification morale et humaine, cosmique et universelle, est, selon les Upanishad, le chant sacré en lui-même. Par lui se règlent les éléments qui s'élèvent dont le *manas* est le centre et dans la Nature dont le cœur est le soleil. On y arrive par les *thschandisah* qui contiennent toute une rythmique interne et externe. Ils sont le moyen d'expression de la « mesure » de tout être et qui le retient dans ses limites? C'est de leur ensemble que se compose le « plain-chant des Dieux » et de toutes les créatures.

De là vient l'importance de la formule, non suivant l'inspiration du chanteur, mais selon les modes antiques conformes, ce plain-chant grâce auquel on est sûr de toucher non les choses extérieures, mais les rythmes intérieurs de l'univers matériel ou céleste. Ainsi compris, le son est une vibration comparable à une sorte de magnétisme agissant sur la nature secrète des êtres beaucoup plus efficacement que sur les organes visibles. De là vient également la puissance de ces *mantras* que les Brahmanes se lèguent de génération en génération et dont eux seuls connaissent les paroles, les inflexions et le rythme. Ce sont de véritables chants incantatoires dont le caractère sacré ne peut échapper à personne entre ceux qui ont, même superficiellement étudié cette question.

Le mode d'expression n'est pas le même pour dire, réciter, chanter les diverses parties des Védas. Le *Rig Véda* doit être récité; le *Yajnour Véda* murmuré; le *Samavéda* chanté. Le *Gandarva-Véda*, livre du chanteur céleste, est un véritable traité du chant sacré et de la musique magique et plusieurs de ses chants peuvent conduire l'adepte jusqu'à certains états de l'extase. Pour exprimer leur puissance magique, la légende raconte que Ravana, le beau et puissant magicien qui sut enlever Sita à Rama mais ne put la séduire parce que le véritable amour est une magie infiniment plus puissante que toutes les autres, Ravana avait encouru par son audace la colère de Siva. Ce n'était pas une petite affaire. On sait que le Dieu à la gorge bleue sait faire respecter ses ordres et qu'un de ses regards pouvait réduire en cendres le téméraire magicien. Mais celui-ci se rappela opportunément le chant qui apaise la colère et, ayant évoqué ce rythme qui est le véritable chant des sphères, il fit entrer la paix dans le cœur du dieu irrité et obtint son pardon.

Je parlerai plus longuement des mantras quand nous nous entretiendrons de l'œuvre magique, mais je ne puis parler du son sans faire allusion à la syllabe sacrée AUM qui jouit d'une

si grande puissance dans tout l'Orient hindou et bouddhiste. Ainsi dite, elle évoque la Trimourti, mais simplifiée en OM elle est l'image de l'Etre unique et universel. Le *Maîtri Upanishad* s'exprime ainsi à cet égard : La forme sonore (de l'atman identifié au prâna et au soleil) est OM; sa forme sexuelle est le féminin, le masculin et le neutre; sa forme lumineuse est Agni (le feu), Vayou (l'air) et Aditya (le Soleil); sa forme dominatrice est Brahma, Roudra et Vishnou; sa forme munie de bouche est le feu gârhapatya, le feu du sud, et le feu âhanvatya; sa forme douée de science est le Rig, le Yajnour et le Sama Védas; sa forme douée de monde est Bhûn Bhuvah et svar; sa forme douée de temps est le passé, le présent et l'avenir; sa forme douée de chaleur est le prâna, Agni et le Soleil; sa forme douée de croissance est la nourriture, les eaux et la lune; sa forme douée d'intelligence est Buddhi, le manas et le sentiment du moi; sa forme douée de souffle est le prâna, l'apana et le vyana. En prononçant la syllabe OM, ces formes sont louées, honorées et attribuées à leur objet. Il est dit : « O Satyakama, la syllabe impérissable est Brahma suprême et inférieur. »

Dans l'un des chants incantatoires les plus justement honorés, la *Gayatri*, la partie essentielle consiste en la répétition septuple de la syllabe OM accolée au nom de chacun des mondes *sur les sept sons mystiques* répondant ainsi aux sept mondes. Elle se termine par cette prière : « Méditons sur l'adorable lumière du divin Savitri qu'il dirige nos intelligences. »

Et telle est la puissance du son accordé au rythme et à la sonorité verbale que cette demande intellectuelle obtient des grâces d'ordre plus matériel. Comme disent les hindous, elle atteint le germe dans l'œuf et ne s'arrête pas à la coquille. Seulement, construite sur des paroles hindoues, elle n'a de valeur que dans leur langue. (1)

Ceci nous fait comprendre quelle peut être la valeur des paroles incompréhensibles dans les grimoires. Même déformées par la communication verbale entre ignorants, elles ont leur puissance et il est imprudent d'y rien changer, car, dans les textes sacrés, il arrive qu'un changement de mot et même d'infexion arrive au but le plus opposé et rend hostile la force qu'on voulait se rendre favorable. Ici, l'intention ne sert pas à celui qui sort de la règle car le rythme, malgré sa souplesse apparente, est une inflexible loi.

(1) M. Jean Marquiès-Rivièvre a fait paraître d'excellentes études sur la *Magie tantrique* où il expose par des textes sacrés hindous la puissance magique du son.

Tout le monde sait que les notes correspondent magiquement aux planètes et c'est encore un des points sur lesquels les initiations les plus distantes sont unanimes. Nicomaque de Gérase dans son *Manuel d'Harmonia* donne les équivalences des notes, des planètes et des voyelles : Saturne, *si*, ô; Jupiter, *do*, u; Mars, *ré* o; le Soleil, *mi*, i; Vénus, *fa*, è; Mercure, *sol*, é; la Lune, *la*, a.

On voit dans cette disposition que les jours de la semaine, qui nous viennent des Chaldéens, reprennent cette succession de notes de quinte en quinte en descendant : on commence par le Sabbat (et par le premier bémol) *Si*, Samedi; *Mi*, Dimanche; *La*, Lundi; *Ré*, Mardi; *Sol*, Mercredi; *Do*, Jeudi; *Fa*, Vendredi.

Si nous prenons la gamme de *Si*, nous avons le *Mi* du Soleil non pas au centre, mais au milieu des planètes ce qui laisse voir que les lointains ancêtres des astrologues n'étaient pas aussi ignorants et empiriques que l'on veut bien penser.

Pour agir plus efficacement, on repérait non seulement les formules, mais les voyelles un certain nombre de fois spécifié dans le rituel. Les Psaumes ne sont nullement indifférents à cette étude et nous retrouvons les 7 sons et les 7 cieux dans le Psaume XXIX où la Voix du Seigneur est 7 fois mentionnée en décrivant ses œuvres.

Toujours partant du même principe, il n'était pas bon de donner à la Divinité n'importe quel nom, même si cette appellation vous était inspirée par l'effusion de votre cœur. Le NOM fait partie de l'être divin ainsi qu'il régit la personne humaine. Le véritable NOM divin, celui qui s'exprime par le Tétragramme se chantait sur les sept voyelles, mais ne pouvait être chanté que par le grand prêtre qui, seul, en connaissait les inflexions. Ecrit comme nous le voyons dans un triangle sur les vitraux des églises, il se prononce mal ou même pas du tout, car il n'est pas fait pour être dit, surtout par des profanes.

Les Gnostiques qui, dans les temps de la Primitive Eglise, possédaient une très valable initiation et de véridiques pouvoirs, attribuaient au Verbe une puissance incomparable. Les Initiés, les Parfaits, connaissaient le Grand NOM, le véritable Nom divin et lui attribuaient des pouvoirs spéciaux dans le domaine mystique. Celui qui savait prononcer ce Nom était dirigé par lui à travers les mondes, malgré l'opposition des *archons*, forces plus matérielles qui ressemblaient aux *adityas* hindous. Jésus connaissait ce nom, disaient-ils, et il s'en servait dans son apostolat; c'est pourquoi il fut enlevé directement de ce monde. Le fidèle n'arrivait pas à de tels résultats, mais il pouvait parvenir jusqu'à l'extase en prononçant le Nom et ajoutant cette prière : « Que les gardiens des 6 éons intérieurs et des 6 éons extérieurs,

avec les hiérarchies des 23 éons et les firmaments des 23 éons et tous les mondes où il y a des vestiges de leur paternité tout entière s'écartent de moi parce que j'ai prononcé le Grand Nom que nous a enseigné le Dieu de tous les mondes et de tous les éons, afin que j'arrive vers le monde du Dieu de vérité. » (Papyrus gnostique Bruce.)

Il va de soi que le Nom, pour agir de la sorte, devait être psalmodié sur des notes choisies et correspondant à des équivalences cosmiques. C'est sûrement ainsi que l'entendait saint Augustin quand il écrivait, en son traité *De la Musique* : « Ainsi les choses de la terre sont subordonnées aux choses du ciel et, par une succession harmonieuse, elles associent leurs mouvements réguliers à la musique de l'univers. »

Ce qui indique la nécessité de l'intervention du rythme et du son dans la création du monde sensible, c'est que le chaos est seulement la substance non encore organisée, en vrac, si j'ose dire, et que le son est chargé d'introduire dans cette inertie une vibration inattendue qui agit avec une certaine violence, à la manière d'un ferment, dissociant les corps amorphes pour leur infuser une vie nouvelle. Pour cette organisation, l'action de la lumière est encore trop douce; il faut une violence assez grande pour violer en quelque sorte cette matière endormie. C'est le son qui la pénètre, la fait vibrer, la modifie, lui impose un nouvel aspect. Ici, le son agit à la manière marsienne du feu; instituant en quelque manière celle qu'il va faire vivre, lui arrachant une plainte semblable au rugissement du lion blessé dont parle l'Écriture, sublime écho du sacrifice fait par le Créateur en renonçant à l'Absolu pour donner au relatif la possibilité de se rapprocher de lui un jour.

Sous l'influence du son d'abord (du son qui est le Verbe sous un autre aspect que la Lumière) la Matière non différenciée se sépare et se groupe en de nouveaux rapports distincts et harmonieux. C'est ce que Nicomaque de Gérase exprime ainsi : « Le Chaos primitif, manquant d'ordre et de forme, et de tout ce qui différencie souvent les catégories de la qualité et de la quantité... fut organisé et ordonné d'après le nombre. »

Je compris cette action un soir, écoutant une conférence que faisait à Morges le grand esthéticien Alexandre Denéréaz qui, musicien remarquable et aussi puissant par l'inspiration que versé dans tous les mystères scientifiques dont la musique relève, montrait à quel point elle est régie par le *Nombre d'Or* dont j'aurai occasion de vous parler sur le propos de l'œuvre d'art. Pour prouver que toutes les lois se tiennent et qu'il n'y a là aucune fantaisie, émise seulement par le désir de généraliser des théories intéressantes, le conférencier inscrivit au tableau

les Nombres qui représentent les distances des planètes formant notre système solaire. Puis, sur un monocorde, il fit pincer la corde à des distances exactement proportionnelles. Or, cette corde, par les sons qu'elle émit, établit une gamme si parfaite qu'il aurait fallu s'armer d'une insigne mauvaise foi pour amortir même un semblant de discussion. A la tierce seulement, se produisit un léger écart quant à la valeur numérique, mais, dans la réalité, le *mi* des physiciens n'est pas celui des musiciens qui, d'instinct ou volontairement, rétablissent le ton primitif.

Chose plus singulière encore, les points fixés sur une ligne droite par cet écart des notes et des astres, correspondent aux points remarquables d'un profil humain, suivant le canon de la beauté grecque. Et, remémorant aux plus indifférents cette certitude que l'homme est un microcosme, ces mêmes distances sont exactement celles où s'inscrivent sur un planisphère les caps les plus méridionaux de l'hémisphère austral. Il existe donc une corrélation étroite et exacte entre toutes les manifestations de l'harmonie universelle, et ceux qui en douteraient ne peuvent manquer de rester songeurs en présence de faits trop nombreux pour que l'on puisse invoquer les « coïncidences » si chères aux ignorants de mauvaise foi que sont généralement les matérialistes et les primaires.

Le Nombre, le Nombre conscient, divin, est maître du monde.

Ce Nombre conscient agit déjà comme une âme, puisqu'il donne à ce qui était exclusivement matériel une forme particulière, une diversité continue et sans cesse renouvelée qui est le rythme de la vie. C'est ce que nous pouvons créer de nouveau en nous-mêmes, lorsque, par suite du mal moral ou physique, le désordre s'y est produit, sous la forme du péché, soit sous la forme de la maladie. Platon exprime ainsi ce fait dans le *Timée* : Dans ce corps où afflue et d'où s'écoule le flux ininterrompu de la vie, les Dieux introduisirent les mouvements périodiques de l'âme. C'est-à-dire le rythme propre de la vie.

Platon s'explique davantage plus loin : « car l'harmonie dont les mouvements sont les mêmes que les révolutions régulières de notre monde n'apparaît point à l'homme qui a un commerce intelligent avec les Muses comme borné seulement à lui procurer un apaisement irraisonné, ainsi qu'il semble aujourd'hui. Au contraire, les Muses nous l'ont donnée comme une alliée de notre âme, lorsqu'elle entreprend de ramener à l'ordre et à l'unisson ses mouvements périodiques qui se sont déréglés en nous. Pareillement, le rythme qui corrige en nous une tendance à un défaut de mesure et de grâce visible en la plupart des hommes, nous a été donné par les mêmes Muses, en vue de la même fin. »

On voit ici comment se précise à l'esprit de celui qui étudie l'idée si souvent mise en valeur de la musique considérée comme agent thérapeutique et magique. Il suffit de se rappeler l'influence de la harpe de David sur les nerfs exaspérés de Saül pour voir à quel point, suivant l'expression de Sully-Prudhomme,

La musique enchanter, apaise et délie
Les maux d'ici-bas.

Elle peut naturellement produire l'effet opposé. Nous avons vu, en manœuvres, pour ne pas rappeler d'affreux souvenirs, les soldats arriver à l'étape fourbus, traînant la patte et présentant un aspect lamentable. Le chef avisé, qui tient à ce que ses hommes aient le plaisir de se montrer d'une manière plus fringante, fait un signe au chef de musique. Un *dir* entraînant, une *Madelon* gaillarde et pleine de gaieté se fait entendre et, tout aussitôt, les soldats se redressent, replacent leur sac d'un coup d'épaule et font une entrée sensationnelle dans la petite ville toute heureuse de leur faire accueil.

Il y aurait toute une étude à faire sur le pouvoir de la musique à ce point de vue, car on a constaté non seulement des effets réflexes qui peuvent être dus à la suggestion, mais des effets parfaitement matériels et scientifiques — dans le sens de contrôlables et susceptibles d'être reproduits à volonté en des circonstances identiques. Des musiques mineures, tristes, la *Marche funèbre* de Chopin, par exemple, ne se bornent pas à causer une dépression amenée par les associations d'idées. Les appareils de contrôle, qui ne sont pas sujets à suggestion, enregistrent une dépression physique, un abaissement sensible de la pression artérielle, une modification des rythmes cardiaque et pulmonaire. Au contraire, si l'on fait entendre au déprimé les accents roboratifs de la *Marseillaise*, la tension remonte, le battement du cœur s'accélère, une vivacité nouvelle s'empare du sujet.

Il est toutefois nécessaire de tenir compte de l'état d'âme du musicien, et la science actuelle, bien que profondément matérialiste semble s'être donné pour tâche de confirmer par des faits tangibles la réalité des antiques enseignements de l'initiation. En étudiant les faits de résonnance sur le micro, M. Pierre Kestler écrivait dans la *Liberté* du 3 janvier 1933 :

« Cette question technique supposée résolue, il reste un fait assez troublant. Certains pianistes, en dépit de l'excellence des appareils, ne provoquent que des reproductions brumeuses, sans netteté ni caractère, qu'ils utilisent ou non la pédale. C'est troublant parce que, l'instrument ne pouvant être soupçonné, étant toujours le même, il faut bien que ce soit l'artiste qui endosse la responsabilité. Et cela pose le problème de la radiogénie ins-

trumentale après celui de la radiogénie vocale. Mais tandis que, dans ce dernier cas, on s'expliquait des différences de rendement, par des différences d'organe, pour le piano, cette solution s'avère erronée, remettant en question, du même coup, l'affaire du chant.

« Si la radiogénie est le fait de la personne indépendamment de l'instrument, cela ouvre la porte à cette hypothèse de l'ascendant du fluide dont l'action ne serait pas uniquement psychique, puisque les appareils électriques l'éprouvent dans une certaine mesure. »

Voilà donc reparaître l'influence personnelle dans un domaine d'où elle semblait devoir être bannie. Le son le plus matériel sera modifié par un état de santé ou par un état d'âme. Si nous regardons — et nous ne pouvons faire autrement — la musique comme remède et comme magie, nous sommes forcés de revenir à l'âme pure et à la main pure des antiques initiés. Que serait, en effet, le psychisme, dont le fluide magnétique n'est qu'une manifestation, s'il ne devait nous diriger vers la pureté et vers la lumière, guérissant tout ensemble les corps et les esprits qu'il doit ramener au rythme initial dont le péché et la maladie, sa conséquence, les avaient écartés.

Le vieux médecin napolitain, Jean-Baptiste Porta avait constaté ces effets et proposait une expérience qui mériterait d'être tentée avec les actuels moyens de contrôle, même si elle le fut par lui — ce dont je n'ai pas trouvé trace. Il voulait que l'effet de la musique curative fût accru par les radiations de végétaux ou de minéraux dont l'utilité lui était connue. Il aurait souhaité que l'on fit des instruments de musique avec des bois médicamenteux, de telle sorte que le rythme musical se fît l'introducteur dans l'économie du malade, des effluves curatifs du bois. Le phénomène a de quoi tenter un chercheur.

Rabelais fait déjà réaliser cette expérience dans le royaume de la Quintessence.

Il faudrait tenir compte dans cette expérience du fait que le rythme s'impose à nous par une périodicité qui lui est essentielle. C'est en partie dans la réitération des vibrations identiques que réside sa puissance. Nous savons tous qu'une action, magnétique, magique ou autre, pratiquée chaque jour à la même heure, produit des effets beaucoup plus forts et plus nets que si elle est faite une fois pour toutes. « Tout phénomène périodique perceptible à nos sens se détache des phénomènes irréguliers pour agir seul sur nous et peu à peu notre respiration, nos pulsations, nos pensées et nos tristesses, tout danse sur le rythme effacé mais persistant que nous croyons ne pas entendre. » Ainsi parle M. P. Servien dans son *Essai sur les rythmes*

toniques du français. Il parle seulement de la musique et de la poésie, mais il arriverait exactement au même point avec des rythmes purs, je veux dire privés du pouvoir des mots et de la phrase musicale, tel qu'il est créé par les castagnettes et les instruments à percussion.

Lorsque le colonel de Rochas fit ses expériences relatées dans *Le Sentiment, la Musique et le Geste*, faisant interpréter à son sujet endormi de la musique espagnole, il vit ses mains chercher quelque chose. Il lui tendit des castagnettes et, bien qu'elle en usât pour la première fois, la jeune femme s'en servit pour soutenir le rythme de sa danse comme si, de sa vie, elle n'eût fait autre chose. C'est que le babil rythmé des castagnettes fait partie de cette musique; il faut avoir entendu Vicente Excudero s'accompagner, sans autre musique, avec cet instrument si voisin du sistre et des crotales isiaques, pour sentir à quel point le rythme seul peut agir sur l'arabesque mouvante et ordonnée du corps dansant.

Les tambours ont une action plus puissante encore, en ce sens qu'elle est généralement collective. Il existe en Flandre, notamment à Gand, une batterie de tambours qui date de la révolte des Gueux contre l'Espagne et qui incendie encore la sensibilité du peuple.

Plus fruste mais plus énergique est l'effet des tam-tams nègres ou polynésiens. Lorsque parut au cinéma le film de J.-A. Antoine, *Les Mangeurs d'Hommes*, la surprise fut grande d'éprouver une sensation si absorbante lorsque résonnaient les tambours. Cet acharnement du son, réitéré sur un rythme dont les nuances nous échappent tourmenté jusqu'à l'obsession.

Dans les tribus du centre-Afrique, les tam-tams sont confiés à des sorciers ou du moins à des hommes ayant subi une certaine initiation. Ils savent de quelle manière ils doivent frapper, et combien de fois, soit pour transmettre une nouvelle, soit pour créer chez les auditeurs une sorte d'hypnotisation collective. Le tam-tam bat, toujours sur le même rythme, sans arrêt, pendant des heures, des jours, parfois plus d'une semaine. Sur les nerfs moins émoussés que les nôtres, plus accessibles à la magie du son, cette continuité arrive à produire une exaltation bientôt suivie de lassitude qui ôte aux peuples tout contrôle personnel et les soumet aveuglément aux ordres transmis.

Ces battements réitérés servent mieux encore à l'action magique, soit qu'ils aident le sorcier à opérer son dédoublement, lui permettant aussi d'agir au loin avec plus de facilité, d'autant que les « pouvoirs » qu'il possède se transmettent toujours dans la même famille créant ainsi une sorte d'héritage psycho-physique dont bénéficiait l'opérateur. Le rythme ainsi créé peut, par lui-

même avoir une action certaine sur les éléments, action dont il nous est difficile de douter quand nous lisons, dans les récits des voyageurs dignes de foi, les prodiges obtenus par les shamans de Sibérie ou de Laponie, faiseurs de pluie, siffleurs de vent, guérisseurs de maladies, sans autre appareil que le tambour dont ils entrecoupent les battements par des coups de sifflet destinés à appeler le vent et à le faire changer d'aire suivant le but qu'on veut atteindre.

Pour les esprits forts de nos jours, vains d'une science livresque et certains que rien ne peut exister hors ce qu'ils savent, tout cela n'a pas le sens commun. « Et pourtant, elle tourne », comme disait Galilée, pourtant les malades guérissent, et la pluie tombe, et le vent souffle dans le sens qu'on a décidé. Il y a même des « mots » incantatoires qui parviennent aux mêmes effets. On se rappelle le récit du commandant Courmes, officier de marine qui, se trouvant à la mer par calme plat, au temps de la marine à voiles, inquiet de ne pouvoir joindre le port dans les délais convenus se souvint de la légende marine, des « siffleurs de vent ». Par jeu, sans y croire, il prononça les paroles, siffla la vague mélopée qui devait agir sur Eole. Aussitôt, une brise très forte arrondit les voiles et mena le navire au port, non seulement en temps voulu, mais avec une avance notable. Comme tous les hommes véritablement courageux, le commandant Courmes ne cacha point qu'il n'était pas alors autrement rassuré et que c'est seulement quand il fut à l'abri qu'il cessa de se demander ce qui arriverait si le vent, mis en goût par cet exercice inattendu, avait continué à forcir. Il ne connaissait nullement les mots qui pouvaient l'apaiser et ne recommença jamais un essai trop bien réussi.

Les sorciers peaux-rouges de l'Amérique du Nord agissent par des procédés analogues pour obtenir un temps favorable aux récoltes. Chose assez bizarre pour avoir de la pluie, ils emploient un chant murmuré qui ressemble singulièrement au léger sifflement continu que les mères et les nourrices utilisent pour faire « pleuvoir » les petits enfants. Il y a donc, à leurs yeux, un rapport entre toutes les formes que peut prendre un liquide pour s'épancher.

Tel est le chant magique dans sa simplicité la plus brutale, et nous sommes bien loin de la sublimité subtile des « mots de puissance » de l'initiation égyptienne. Là, tout avait été calculé de manière à ce que le maximum d'effet fût obtenu par les procédés en apparence les plus simples. C'est également ce que pensent toutes les religions qui, dans leurs rites, font place aux nécessités saisonnières.

« Ces rites, dit le comte de Larmandie, qui ne sont que la mise en action des symboles, ont un pouvoir naturel sur le monde astral qui contient en potentiel et en germe tout l'épanouissement du monde physique. Le mot symbole veut dire, avant tout, *résumé, quintessence*; donc, en l'accomplissant, nous atteignons la cause seconde dans l'orbite de notre volonté : nous déchaînons le dynamisme producteur du phénomène. Nos doigts sortent du plan physique et correspondent au clavier dont la Matière écoule les harmonies et qui lui reste perpétuellement caché. »

Ici, dans la pensée de M. de Larmandie, le geste même est une musique, mais il ne faut pas oublier que le son, première force qui a pénétré et dissocié la matière, est la vibration la plus aisée à mettre au service du Verbe, harmonie lui-même dans la modalité de la Parole. Le mythe d'Orphée et celui d'Amphion, qui domptaient les bêtes féroces et construisaient les villes à l'aide de la Lyre, n'est peut-être pas si complètement mythique qu'on veut dire. Le jour viendra peut-être où les hommes lassés de se servir de routes, les forces de la Nature pour s'entre-détruire demanderont à la Musique ses pouvoirs trop dédaignés de paix et de construction.

Déjà, dans son livre *Voic Figures*, paru à Londres en 1891, Mrs Watts Hughes rapporte une série de travaux qui nous donnerait à penser, si nous étions capables de porter sur le monde un regard qui ne fût pas en quête d'une utilité immédiate et si nous nous rappelions qu'*une seule chose est nécessaire* : connaître Dieu par ses œuvres et nous employer à son service.

Les travaux de Mrs Watts Hughes portent sur les travaux du son comme transformateur de la matière inerte. Ils sont faits par le moyen d'un appareil nommé *eidophone*, récipient de métal en forme de verre à pied sur lequel une membrane de caoutchouc est aussi tendue que possible. Un tube, également métallique, aboutit au pied qui est creux et fait vibrer ainsi tout l'ensemble de l'appareil dès qu'il reçoit une onde musicale. C'est dans ce tube qu'un chanteur émet une note *tenue* et parfaitement juste, car la plus légère dissonance modifie les opérations et fausse le résultat.

Si, sur la membrane de caoutchouc, on répand une couche mince et égale d'une poudre un peu lourde comme le sable de Bordeaux, et que l'on émette des sons dans l'*eidophone*, par le moyen du tube, on obtient des déplacements de la poudre, qui, une fois reposée, forme des dessins géométriques, toujours les mêmes pour la même note. Du *mi* d'en-bas au cours de deux octaves, on voit le sable former d'abord un point central qui

se change en une bande horizontale, puis une bande verticale, enfin en une croix de plus en plus parfaite pour finir en une croix entourée de cercles qui ressemble fort à la Rose-Croix, qui lui ressemble si fort qu'on est en droit de se demander si les anciens adeptes ne l'avaient pas basée sur cet emblème de l'harmonie qui unit l'effort et la joie, l'amour et la justice, par le moyen de la Musique.

Si l'on remplace le sable fin par une poudre plus légère comme celle du lycopode, on arrive au même résultat avec des formes intermédiaires aussi curieuses que variées. Le *fa* d'en bas est un serpent, le *la* de la seconde octave une étoile à 6 pointes voisines du flocon de neige. Mais toujours la Croix reparaît, forme harmonisante et ordonnatrice de tous les êtres.

Si les poudres sont remplacées par un liquide épais et plastique, on obtient des formes différentes, surtout des formes florales. Ces formes sont durables; si on les a obtenues par une solution de plâtre de Paris, elles sèchent comme un moulage et on peut les conserver.

Si la membrane vibrante est changée par un disque rigide couvert de poudre, celle-ci, sous l'influence du son, prend la forme de cercles aplatis, non concentriques mais réunis par l'un des bords, tels qu'on les voit sur certains coquillages. Si, sur cette plaque rigide, on répand une pâte fluide comme celle du plâtre, le son produit diverses arborescences et même des paysages. Si bien qu'on se demande si les agates chères à Hermès n'ont pas été modelées en arborescences et en camées par une voix subtile — peut-être celle du Dieu adolescent, inventeur de la lyre, maître des transitions et des paroles.

Nous avons dit que la musique agit sur le plan astral, de même que tous les rythmes. Cet effet est plus nettement perçu sur les sujets en dédoublement. Ceci fut démontré par des expériences intentées sur le fameux sujet Lina par MM. d'Arsonval et Charles Henry, en vue de déterminer la différence qui existe entre les actions thérapeutiques produites par les secousses électriques *rythmiques* et par des secousses *isochrones* données par les trembleurs dans les appareils à induction communément employés. A cet effet, Charles Henry avait disposé une sorte de boîte à musique appelée *polyphon*, sur laquelle était placé un microphone relié au pôle positif d'une pile, et à l'une des bornes du circuit primaire d'une petite bobine sans interrupteur du téléphone Bert-d'Arsonval, l'autre borne du même circuit était reliée au pôle négatif de la pile.

De la sorte, si l'on se plaçait dans un endroit assez éloigné de la pile pour ne pouvoir l'entendre, il suffit de placer des écouteurs téléphoniques au bout des fils du courant secondaire et

de les porter à ses oreilles pour entendre parfaitement. Si on retire les écouteurs et que l'on prenne les fils avec ses doigts, on n'entend plus rien, mais on éprouve des secousses en rapport avec l'intensité du son.

Lina, endormie et en partie dédoublée, mimait la musique dès que les fils entraient en contact avec une zone sensible et suspendait sa danse sitôt qu'une autre zone était touchée. Si on rapprochait la musique de manière à ce qu'elle pût l'entendre, ses gestes et ses attitudes étaient les mêmes qu'au contact du fil.

Comme il arrive souvent, après l'expérience qui avait été remarquable en ce sens que le rythme avait agi *musicalement* sans que les oreilles eussent été atteintes, il se produisit à l'improviste un phénomène que rien ne préparaît et qui n'en fut que plus surprenant. Pendant un repos, Lina se trouvant endormie, Paul Vidal accompagna sur le piano une *Habanera* que chantaient Emma Calvé et Pedro Gailhard. Le sujet sensitif se mit aussitôt à danser avec une grâce incomparable et M. de Rochas photographia quelques-unes de ses attitudes. Quand il développa ses plaques, sa surprise fut grande en voyant que la sensibilité extériorisée de Lina avait formé sur l'une des plaques une sorte de voile enroulé autour de son corps, comme si l'air ambiant s'était drapé autour d'elle. Sur une autre, les ondes s'étaient stratifiées en lignes brillantes, la plus basse partant du cervelet et suivant le mouvement onduleux des bras.

Par suite de la déperdition fluidique consécutive à ce travail, Lina fut lasse et malade pendant plusieurs jours.

Ce sont là des expériences de laboratoire qui peuvent ouvrir des horizons au chercheur, mais leur réalité trop sèche n'atteint que fort indirectement le public. Les écrivains dans leurs fictions ont utilisé la grande puissance du son. Dans *Diverses Créatures*, le grand écrivain Rudyard Kipling montre le son pratiquement utilisé devenant un instrument de règne et presque de torture aux mains d'une sage autorité. Pour mater une rébellion, les membres du Bureau Aérien de Contrôle qui ont la police entière du monde, arrivent avec 250 avions au-dessus d'une ville de l'Illinois, saisie par la fantaisie de faire revivre les anciennes époques de guerre et de haine. En pleine nuit, les projecteurs font pleuvoir sur la cité terrifiée des gerbes d'une lumière effroyablement pure, puis le son entre en jeu :

« Cette fois, aucune lumière ne jaillit, mais, au fond du ciel, descendit le son unique d'une note qui faisait vibrer les fibres mêmes du cerveau. On n'entend que dans le délire de telles sonorités qui, comme les marées, s'enflent, venues d'au delà des limites de l'espace... Les rayons du feu jaillirent... en même temps que, de la nuit, descendait la vibration sonore qui leur

donnait le rythme. Certaines notes dont on appréhendait le retour avec terreur vous pénétraient jusqu'à la moelle, mais, après trois minutes, la pensée, l'émotion, se changeaient en une agonie indescriptible.

« ... Puis la note et la lumière cessèrent ensemble et nous entendîmes une seule vibration dévastatrice qui fit trembler tout l'horizon, comme sous le doigt mouillé vibre une plaque de cristal. »

On le voit, notre époque ne peut toucher à une découverte, ne peut emprunter à la création une de ses forces sans lui demander de servir ses appétits de lucre et de meurtre. Ici, Kipling nous montre des hommes décidés à maintenir l'ordre, fût-ce par des moyens un peu sataniques, puisqu'ils détournent le rythme sacré au profit de leurs buts utilitaires. Mais il y a pire. Claude Farrère qui a touché à toutes les sciences avec la précision et la curiosité d'un découvreur de continents, nous montre, dans *Les Condamnés à mort*, un inventeur qui a forcé le son à dissocier la matière jusqu'à la faire disparaître.

Cet homme se trouve aux prises avec des fauteurs de désordre et dans une lutte suprême, il faut que les uns ou les autres soient terrassés d'une manière définitive. Ce qu'il y a de plus terrifiant dans l'invention du romancier, c'est que le savant ne se présente pas avec des moyens formidables, pas même avec des sirènes capables, comme celles de Kipling, « de dépaver les rues ». Il possède une simple petite boîte à musique. Mais, pareille au prêtre « juste de voix » cette musique est justement celle à quoi la matière n'est pas en état de résister. Jusqu'au moment où il n'a plus été possible d'obvier aux forces mauvaises par des moyens ordinaires, le savant n'a pas voulu user de sa redoutable science. Mais le dernier jour est venu. Il faut que le monde entier sombre dans la folie et l'abjection ou que quelques hommes disparaissent.

On ne saurait hésiter plus longtemps. Une étrange voix se fait entendre et ceux qui avaient menacé l'ordre s'effacent de ce monde comme s'ils rentraient dans le néant. L'air les boit comme des nuées. Ils étaient et ils ne sont plus. Et l'on se souvient jusqu'à l'obsession de ce passage des Livres saints où Elie s'adresse directement à Dieu et où il lui est répondu (*Rois, Liv. III, ch. XIX, v. 11 et 12*) :

« Sortez et tenez-vous sur la montagne devant le Seigneur. En même temps le Seigneur passa et il y eut un souffle grand et fort assez pour subvertir les montagnes et briser les rochers devant Lui; mais le Seigneur n'était pas dans ce souffle. Après le vent, il y eut un tremblement de terre; et Dieu n'était pas dans ce tremblement.

« Après le tremblement, il y eut le feu, et le Seigneur n'était pas dans ce feu. Après le feu, on entendit un léger souffle d'air. »

Et le Seigneur était dans ce vent doux et léger.

Dieu veuille que nous ne voyions jamais la souveraine puissance du Son, la force du Rythme fait pour créer, servir la haine destructrice. Cependant, cela est possible et les trompettes de Jéricho pourraient bien retrouver leur souffle, le jour où nous aurons assez faussé tous les rythmes où nous aurons émis assez de musique sacrilège pour que les Forces conscientes décident de rétablir le silence, faute de l'ordre.

Et cependant le monde a besoin d'harmonie. Il a besoin de sentir en lui une réponse aux battements de son cœur, à l'inexprimable sentiment, à la sensation subtile, à tout ce qui dépasse les mots et ne peut s'exprimer que par le son et le rythme. Si nous « savions le don de Dieu », nous demanderions à la Musique de rétablir dans la vie cet ordre que nos chimères troubulent sans cesse, parce que l'homme s'est fait le centre de la Création sans voir qu'il a perdu par sa faute cette place à quoi il aspire, qu'il possédait dans le *Jardin*, entre l'Arbre de Vie et l'Arbre de la Science.

Si nous comprenions notre pouvoir véritable, nous nous souviendrions des magies antiques, nous nous rappellerions surtout les rites initiatiques ou religieux qui nous rapportent du fond des âges l'odeur de la forêt mystique où fleurissent les grands symboles, où tout ce qui se fait entendre est incantation et enchantement. Il ne serait pas impossible de retrouver la voie perdue et l'Initiation conserve assez d'enseignements sûrs pour que la Musique, la Poésie, le Verbe en un mot puissent ressusciter la Lumière, « la véritable Lumière » qui éclaire tout homme venant en ce monde ». Il faudrait seulement que les poètes se souvinssent de ce qu'est le Rythme, de la valeur musicale de chaque syllabe; il faudrait que les musiciens consentissent à ne pas chercher uniquement la sensation rare ou grossière, mais toujours privée de spiritualité. Il faudrait que le poète, le musicien et l'initié ne fissent qu'une seule et même personne — personne morale si tous ces dons ne se trouvent réunis en un seul être. Alors se ferait à volonté, dans les limites de la volonté initiatique, ce que Wagner a réussi par son seul génie dans l'*Enchantement du Vendredi-Saint de Persifal* ou l'*Incantation du Feu dans la Walkyrie*. Ne sommes-nous pas en droit de l'espérer?

Car, si notre folie, notre oubli du son pur et du rythme sacré nous ont conduits jusqu'à ce blasphème de vouloir employer les Forces créatrices à détruire sur notre ordre, cette même Science qui éloigne de Dieu ceux qui se croient tout permis, en rapproche les vrais savants qui cherchent avec la lucide humilité

des travailleurs. A ceux-là, des voix parlent jusque dans le tumulte de la vie actuelle. J'emprunte à un article du Dr Vergnes dans *le Voile d'isis* cette fin d'article qui autorise toutes les espérances :

« L'an dernier, le général Ferrié, un des rois de la T.S.E., tenta une expérience curieuse. Voulant traduire les rayons lumineux en ondes sonores, il disposa sur l'oculaire d'un équatorial, cet immense télescope des observatoires, quelques parcelles de potassium dont les facultés de dissociation à la lumière sont connues. Pour mieux percevoir les sons, il avait relié à un haut-parleur le circuit formé par le potassium en travail. Puis il exposa l'objectif à la lumière des étoiles.

« *Soudain le haut-parleur se mit à chanter* : une mélodie grêle, au rythme onduleux apporta l'écho de l'harmonie des sphères. Que disait-elle ? L'espérance ou la mélancolie de l'au-delà ? Le secret des naissances heureuses ou des deuils sanglotants ? Mystère de la transformation universelle, plainte ou allégresse de l'Univers en perpétuel Devenir, c'était l'hymne du Grand Tout qui n'a jamais eu de commencement et qui n'aura jamais de fin que, dans la sérénité de la claire nuit de Printemps, chantaient, chantaient les étoiles ! »

Selon la parole du Psalme, les étoiles « narrent la gloire de Dieu » et, tant que nous n'aurons pu faire taire cet immortel cantique, nous pourrons espérer qu'il y aura pour ce triste monde des lendemains plus heureux que notre morne époque. Pour les faire se lever, il suffira de quelque Sage armé de la Parole vraie. Parce que la Vérité sera en lui et près de lui, il attirera ceux qui cherchent dans un esprit de vérité et, sans même avoir à vaporiser les tenants du mal et de la laideur, il comblera d'une pure joie tous les coeurs avides d'entendre. Et ce sera l'aube d'un nouveau jour de calme et joyeuse lumière.

LE PARFUM

Le parfum est l'âme végétale. Le minéral et l'animal ont aussi leur parfum, puisque tous les corps émettent des vibrations et des radiations, mais c'est la plante, la fleur surtout qui manifeste l'arôme de sa douce vie. Dès le commencement des civilisations, l'homme a offert le sang des victimes animales aux divinités terribles et le parfum de la plante aux divinités amies, soit qu'il voulût les remercier ou entrer dans leurs bonnes grâces.

Pour les Anciens qui n'y entendaient pas malice et pensaient que toutes les amours sont Amour, le parfum représentait aussi une des formes et non la moins vive de l'attraction amoureuse, et, sans y chercher de distinctions trop subtiles, ils captaient l'attention affective du Dieu. Ils savaient que le parfum, comme l'épanouissement de la couleur, se produit chez les êtres animés dans la période des amours; et cela devrait encore nous éclairer sur le rôle que le parfum peut et doit jouer dans toutes les formes de la vie visible et invisible. C'est au moment de sa fécondation que la fleur s'embaume de parfums comme le lit royal le décrit au *Cantique des Cantiques*. L'animal aussi, tout en revêtant ses couleurs les plus belles, émet une odeur *sui generis* parfois trop forte pour nous plaire, mais qui, attirant avec force le mâle vers la femelle, accomplit la fonction qui lui est assignée. Ceci est tellement exact que certaines femelles manquant de cet élément que l'on nomme aujourd'hui *sex-appeal*, les éleveurs suppléent au parfum naturel par des lavages externes et même internes composés — au moins pour les vaches dites *robinières* — de sainfoin, de serpolet, de sauge et de foin aromatique. Je pense que cette dernière plante est la flouve que le poète nomme :

L'herbe qui donne au foin son amoureuse odeur.

Nous remarquerons à quel point les parfums diffèrent et comment ils agissent sur nos sens suivant leur contexture et la qualité des ondes émises, car tout se présente sous cet aspect et c'est pourquoi les organismes, diversement accordés, réagissent diversement aux parfums qui leur sont offerts.

Dès les temps antiques, il fut reconnu que les Dieux avaient de même leurs préférences pour des parfums mieux adaptés à leur nature et à leurs dispositions. Orphée en même temps qu'il

dédie ses *Hymnes* à l'une ou à l'autre des Divinités, indique le parfum qu'il convient de brûler en le récitant. Le Dieu d'Israël tient tellement au parfum qui doit être brûlé devant lui qu'il en indique lui-même la composition à son serviteur Moïse, au Chapitre XXX de l'*Exode*. Il y aura un baume et un parfum d'encensoir qui seront affectés exclusivement au service du sanctuaire. Voici la composition du baume : 500 sicles de myrrhe (le sicle pèse environ 14 grammes), 250 de cinnamone ou huile de girofle, 250 de canne aromatique et 500 sicles de canelle; le tout mêlé, selon l'art du parfumeur, à un hin (6 litres 474) d'huile d'olive très pure. Quant au parfum à brûler, sa composition est la suivante : des aromates, de la myrrhe, du galbanum, de l'encens et une gomme odorante qu'il nomme de l'onyx et qui est peut-être le benjoin. Tous ces parfums seront mis en poids égal et mélangés suivant l'art du parfumeur, et il n'en sera pas composé de semblable pour des usages profanes : « L'homme, quel qu'il soit, qui en fera de semblable, pour avoir le plaisir d'en sentir l'odeur péira au milieu de mon peuple. »

Le fait de détourner, pour sa délectation personnelle, un parfum rituel était assimilé au sacrilège et puni des mêmes peines.

Dans les pays où la Divinité se manifestait sous diverses formes, la diversité des parfums s'adaptait à la diversité des actions demandées et souvent accomplies par la divinité sollicitée. Les prêtres et les mages savaient-ils qu'il existe des radiations très différentes qui, pour donner leur parfait rendement, doivent s'accorder aux radiations des plans supérieurs? Cela est plus que probable. En tout état de cause, ils savaient qu'il existe des correspondances de tout ordre entre ces plans et que le parfum en est une, et des plus importantes. Aussi, dans les onctions rituelles, voyons-nous se mêler aux huiles qui s'imprègnent si complètement du magnétisme humain — à plus forte raison des ondes supérieures — des parfums qui en multiplient l'efficace. Sans cesse, des parfums brûlent sur les autels et dans les encensoirs. Ces encensoirs, avec le feu pur qui les emplit, sont tellement sacrés qu'ils ne peuvent ni être remplacés par d'autres, ni être touchés par des mains profanes. Coré, Dathan et Abiron, quoique de race Aaronide, furent ensevelis par la terre et descendirent tout vivants dans l'abîme, pour avoir présenté un feu non consacré devant l'autel du Seigneur.

En Egypte, c'est avec des parfums choisis que le pontife, représentant le Pharaon fils d'Amon, fait chaque matin la toilette du Dieu et lui restitue son pouvoir momentanément voilé par l'influence de la nuit. Amon a, lui aussi, des parfums qui lui appartiennent et dont il garde jalousement la recette. Les Dieux grecs, les Déesses surtout, font une large profusion d'am-

broisie dans leurs recherches de beauté. Après une des innombrables discussions qui ont troublé son ménage, à la fois fraternel et conjugal, Héra éprouve le besoin de conquérir son volage époux; aussi fait-elle disparaître de son visage, au moyen de lotions ambroisiennes, toutes traces de fatigue et se pare-t-elle de parfums dont s'enivre le palais d'airain, au-dessus des agitations et des passions humaines.

Parce qu'ils savent à quel point, suivant l'expression de Flaubert « l'esprit des Dieux se plaît dans les bonnes odeurs », les pharaons et les rois n'en trouvent jamais qui soient assez purs et assez suaves. Quand la reine Hatasou, fille elle-même de la Divinité, a conquis le trône, c'est pour plaire aux dieux fraternels qu'elle frête toute une flotte qui s'en ira le long des côtes d'Asie à la conquête des aromates. Après deux ans et plus, les navires reviennent, si chargés d'essences précieuses que l'atmosphère de toute l'Egypte en est ensorcelée. La reine pétrit de ses mains quasi divines les plus purs de ces produits et en compose un parfum si doux et si fort que l'enchantement s'en disperse jusqu'en Arabie. Elle fait fabriquer un boisseau d'or afin que nulle matière impure ne touche, même dans le court instant où il sera mesuré, cet onguent unique au monde. Elle en garde pour sa toilette et, au contact de cette rosée divine, les membres de Sa Majesté resplendissent comme de l'or et son visage brille à l'égal des étoiles, dans la grande salle des fêtes, en face de la terre entière. » On a fait plus; le chef de l'expédition a eu cette délicatesse d'apporter de l'encens vivant, sept arbustes thurifères qui seront plantés dans le limon sacré du Nil, autour du temple funéraire de Hatasou, « afin que son âme ne cesse point de voguer sur les parfums ».

Expression singulière qui, après bien des siècles, retrouve son écho dans les vers de Baudelaire :

« Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
Le mien, ô mon amour, nage sur ton parfum. »

A l'exemple des divinités, les femmes — les hommes aussi, bien que cela passât, en ce qui les concerne, pour un raffinement plutôt équivoque — s'ognirent des parfums les plus délicats. Les offrandes d'aromates étaient agréées comme une marque d'adoration et de respect, et aussi d'un sentiment plus tendre. Non seulement, on en faisait des mélanges selon son attrait personnel, ainsi que nous faisons encore, mais on utilisait plusieurs parfums pour la même personne, oignant de chacun une partie du corps. C'est ce qu'Antiphane décrit ainsi : « Elle se baigne dans un bassin doré les pieds et les mains avec du parfum d'Egypte (probablement le métopion fait avec de

l'huile d'amandes amères); pour les joues et les seins, elle en prend de Phénicie (la myrrhe, dont les propriétés astringentes conservaient la fermeté des tissus); pour les bras elle se sert de la menthe crépue; pour les sourcils et les yeux, de la marjolaine; pour les genoux et le cou, du serpolet. »

Les beautés de la Bible ne se privaient nullement de cet adjuant à leurs charmes; littéralement, on les en empoisonnait. Esther, avant d'être présentée à Assuérus, fut baignée, pendant six mois d'huile de palme et, pendant six mois, de cinnamone. Salomon, comme Hatasou, fait venir de Syrie et d'Arabie les parfums destinés au Temple, et la reine de Saba, la délicieuse Balkis, s'avance vers lui dans un nuage de parfums.

Comme l'amour et la divinité, la mort, qui est une nouvelle naissance sur un plan plus élevé, s'est toujours entourée de parfums. Ils étaient spécialement choisis pour cet usage. Pline affirme qu'avant le siège de Troie les parfums artificiels n'étaient pas connus et que l'on se contentait de brûler, soit dans les temples, soit sur le bûcher funéraire, les bois résineux qui avaient un parfum naturel, comme le cèdre, le ciste et certains genévrier, aussi le lentisque dans les pays où il abonde. Cependant, en lisant Homère, nous voyons que bien des parfums étaient connus, notamment l'essence de roses ou plutôt leur huile obtenue par expression, qui appartenait à Vénus, de même que le pollen de safran appartenait à Apollon.

Les Egyptiens, maîtres en ce point comme en beaucoup d'autres, employaient les parfums les plus exquis dans les embaumements. Il va de soi que les dépenses engagées n'étaient pas les mêmes pour le pharaon et pour le simple mortel. L'essentiel était d'assurer l'incorruptibilité de la momie et les parfums étaient reconnus très aptes à chasser les parasites et tous les agents de putréfaction. Les momies embaumées avec le plus de faste étaient pratiquement imputrescibles; c'est pourquoi le Moyen-Age, qui considéra le parfum comme un excellent agent thérapeutique, les achetait fort cher afin de les pilier et de les mêler aux ingrédients de la pharmacopée. La conservation du corps avait pour but de retenir le *ka* sur la terre, et le *ka*, lié à la forme, nous quitte dès que cette forme se désagrège; les prêtres tenaient donc beaucoup au maintien de cette forme, mais ils s'attachaient davantage encore au symbolisme de cette conservation. Comme on le voit à la *Quatrième porte de la Toute-Puissance de l'Adepte* du Dr J.-C. Mardrus et des *Portes du Temple* de Henri Durville, une partie, et non la moindre de l'initiation consistait à mettre en fuite, au besoin par la force, les habitants de l'ombre et de la corruption, assimilés aux larves du bas astral.

Le parfum utilisé pour de tels rites n'était pas chose indifférente. Toujours les résines remplacent les organes corruptibles, placés à macérer dans les vases canopes; mais la valeur de ces résines varie grandement depuis le *sakté*, qui est la myrrhe la plus pure, et les parfums de deuxième et de troisième ordre bien assez bons pour les pauvres diables, du moment que leur *ka* n'abandonnera point leur corps et leur permettra de veiller encore au bonheur de ceux qui ont survécu.

Nous ne devons pas cependant considérer les parfums comme liés seulement au rite religieux. Dès le début des civilisations, les humains, instruits peut-être par l'exemple des animaux, avaient reconnu les puissants rapports avec l'attrait sexuel. A certaines époques de la vie, les animaux femelles émanent, nous l'avons dit, une senteur particulière qui attire le mâle. On peut lire dans Rabelais comment Panurge profita de cette connaissance pour se venger d'une « haute dame ».

L'odeur naturelle des êtres humains, sans arriver à des effets aussi redoutables, n'est cependant pas indifférente en ce qui touche cette particulière attraction. Il est des êtres dont l'odeur — bien qu'elle soit à peine perceptible — crée entre nous et eux une barrière infranchissable; d'autres, au contraire, dont le parfum n'est ni meilleur ni pire, mais qui s'accordent avec nos propres émissions et peut-être faut-il, comme dit Apollonius de Thyane, dans la *Tentation de saint Antoine* de Flaubert « chercher dans les parfums les raisons de l'amour ».

On raconte que, le jour du mariage de Henri IV, jour funeste de la Saint-Barthélemy, on célébrait aussi les noces de la princesse Marie de Clèves avec le prince de Condé. Elle était encore une enfant et, dans l'emportement de son âge, avait dansé de toutes ses forces. La reine Catherine, la voyant en sueur, lui conseilla d'entrer dans une garde-robe pour changer de linge, car elle risquait de se refroidir brusquement. La jeune femme s'empressa de suivre ce conseil utile et s'étant rhabillée, rentra dans la salle du bal, laissant sur le dossier d'un meuble la chemise de toile fine tout imprégnée des effluves de ce joli corps de 15 ans. Le duc d'Anjou, qui fut depuis Henri III, échauffé aussi par la danse, pénétra dans cette pièce et, voyant un linge blanc, ne prit point garde à ce qu'il était et s'en essuya le visage. Instantanément, il conçut pour la princesse de Condé une passion violente à laquelle Marie de Clèves ne répondit jamais. On a même attribué à cette affection malheureuse la fâcheuse tendance qu'eurent depuis les amours du roi.

Tout à l'autre bout du monde, tout à l'autre bout de l'échelle sociale, on attribue à l'affreuse odeur de bouc que répandait Raspoutine, odeur qui révélait les indomptables énergies de sa

nature sexuelle, le succès de ce mage noir. De l'un à l'autre de ces cas, il est mille nuances; mais on peut affirmer que l'émission particulière de chaque corps est une des causes les plus efficientes de l'attrait amoureux. Dans le *Traité des Amours*, de Pierre Godefroy, carcassonnais, traduit par Ch. Régismanset, on lit d'étranges histoires sur le propos de cette émanation personnelle et de ses effets sur chacun. Le médecin du xvii^e siècle affirme que le sens génésique et celui de l'odorat sont en relation évidente, à ce point que le goût des parfums s'éveille chez un être vierge dans le même moment où la puberté l'incline vers les troubles sensuels. Il cite, comme nous l'avons fait, le cas des animaux agités par l'amour et il affirme que, chez les insectes, c'est cette même odeur qui dirige les mâles vers la femelle même cachée et tenue recluse, conclusion à laquelle arriva, il y a quelques années, le grand entomologiste Fabre, sans pouvoir définir de quelle manière se guident ces extraordinaires amoureux.

Pour ce bon médecin, presque tout vient du parfum. Il insiste surtout sur la corrélation entre l'odorat et les organes de la procréation et il en conclut que les amoureux, non seulement des plaisirs physiques, mais encore de toute chose harmonieuse et belle, sont les plus sensibles au parfum. « Dans le cas de la jeune fille, dit-il, l'amour fit naître le goût des parfums. Il y a ainsi perpétuellement, du dehors au dedans et du dedans au dehors, un échange d'influences, de projections, de sujet à objet, qui complique étrangement le problème de l'être. Et, qui sait? l'être n'est peut-être que dans cette relation continue, de même que le discours n'existe que par la question et la réponse, et l'Univers n'est qu'une vaste dialectique. »

C'est sans doute aller un peu loin, encore que nous ne soyons pas en état de dire où commencent et où se terminent nos relations avec les êtres les plus lointains de notre univers. Si on donne au parfum une telle importance, on admet — à juste raison, je pense — que les offrandes de parfums sont les plus agréables aux dieux comme étant les plus subtiles, les plus représentatives de nos propres vibrations, les plus adéquates, en un mot, à l'expression de nos pensées. Ainsi Médée offrait-elle aux dieux de la mer toutes les odeurs d'huile et de résine afin qu'ils devinssent bons et bienveillants à l'entreprise de Jason, et sans doute puisait-elle aussi dans les parfums les dons de divination et de clairvoyance qui l'aiderent si puissamment.

C'est également par des effluves que les diverses prophétesse et pythies obtenaient la voyance qui les fit célèbres. Jamblique, Porphyre et Proclus insistent à plusieurs reprises sur l'efficacité des parfums à cet égard, et Plutarque, qui fut grand-prêtre d'Apollon et initié d'Isis, décrit le cérémonial auquel se livrait

la pythie de Delphes quand elle devait rendre ces oracles aux-
quels se soumettaient les rois et les peuples de l'Antiquité. Elle
jeûnait toute une journée, se baignait dans la source Castalie et
faisait des fumigations de laurier avec de la farine d'orge. Elle
revêtait ensuite son costume rituel et pénétrait dans la grotte où
se trouvait véritablement l'oracle. Dans cette grotte, s'élevaient
du sol certaines vapeurs qui troublaient les nerfs jusqu'au délire;
mais son délire à elle était lucide. Afin d'être complètement
pénétrée par ces effluves, elle chevauchait le trépied de manière
à ce que tout son corps, et surtout son être intime, en fussent
environnés. De plus, elle mâchait des feuilles de laurier qui,
excitant les centres nerveux, ajoutaient à l'action des vapeurs
souterraines.

Il est étrange de rapprocher de ces effets l'action d'un flacon (bouché) d'essence de laurier entre les mains de certains sujets, au cours des expériences des docteurs Bourru et Burot. Dès que la patiente tenait ce flacon, son exaltation s'effaçait, elle entrait dans une sorte de délire mystique et voyait des formes célestes.

Si les parfums attirent les dieux, il va de soi qu'ils écartent le démon, car celui-ci ne se plaît que parmi les choses sales et corrompues. On se souvient que l'odeur du poisson péché par Tobie et placé par l'Archange Raphaël sur les charbons ardents, mit en fuite les sept démons dont sa fiancée était possédée.

Pour les œuvres magiques, il faut tenir compte des jours et des heures qui sont favorables à l'action souhaitée. Il est d'abord des lois générales : Saturne se plaît à l'odeur des racines, surtout celles dont le parfum est violent. La racine de jusquiam est le type de ce qui lui plaît. Jupiter aime tous les fruits odoriférants, spécialement la noix muscade et le girofle. Mars préfère les bois résineux comme le santal, le cyprès, le cèdre et l'aloès. Le Soleil veut l'odeur des gommes et des résines : l'encens, le mastic, le benjoin, le storax, le ladanon et aussi les parfums animaux comme l'ambre et le musc, dont il partage le goût avec Vénus. Celle-ci aime toutes les fleurs, et préfère la rose, la violette, le safran et la tubéreuse. Mercure choisit les écorces légères et les ménues graines : la canelle, la casse, le macis, le zeste de citron, les baies de laurier, de genièvre, etc. Enfin la douce Lune aime l'odeur des feuilles comme celles du myrte et du laurier. Il y a de même des parfums pour chacun des signes zodiacaux.

« Il faut savoir, ajoute Cornelius Agrippa, outre cela que, suivant les opinions des magiciens, en toute bonne œuvre comme sont la bienveillance et l'amour, le parfum doit être bon, de bonne odeur et précieux, et, dans une mauvaise opération, comme sont la haine, la colère, le malheur et semblables, le parfum doit être impur, de mauvaise odeur et de vil prix. »

Il montre par ailleurs quels doivent être les parfums complexes pour se faire bienvenir des esprits planétaires. Ici, le sang et les viscères des animaux interviennent toujours, ce qui est un signe de mauvaise et basse magie. Pour le Soleil, on fera des pastilles avec du safran, de l'ambre, du musc, du bois d'aloès, du bois de baume, des fruits de laurier, du girofle, de la myrrhe et de l'encens, le tout pilé avec le cerveau d'un aigle ou le sang d'un coq blanc pour lier la matière. Pour la Lune, on prendra la tête d'une grenouille, les yeux d'un taureau, de la graine de pavot blanc, de l'encens et du camphre, liés avec le sang d'une oie ou, mieux, avec le sang d'une femme ayant ses ordinaires.

Nous n'insisterons pas sur cette cuisine assez dégoûtante et il me sera permis de dire qu'elle ne peut avoir pour effet — obligeant l'opérateur à vaincre un dégoût légitime — que de concrétiser sa volonté par la vertu de cet effort.

La jusquiame de Saturne, jointe à diverses autres plantes toutes choisies parmi celles qui amènent des troubles hallucinatoires et parmi lesquelles prédominent les solanées vireuses, servait à fabriquer l'onguent du Sabbat. Les sorcières s'en enduisaient partout où l'épiderme plus tendre permet une plus prompte assimilation; d'autres se bornaient à le respirer quand elles voulaient se rendre aux fêtes de Satan. Ici, un problème se pose. L'onguent se contentait-il de les enivrer et de leur faire voir en songe les rites abominables qu'elles se vantaient d'avoir partagés et qu'elles décrivaient avec autant de minutie que d'orgueil même si le bûcher en était la suite? Doit-on penser que cette friction amenait un véritable dédoublement de la personnalité et que, laissant leurs corps où elles se trouvaient, libérant leur être subconscient, elles s'y rendaient en réalité? L'unanimité de leurs descriptions dans les détails les plus circonstanciés porterait à adopter cette seconde possibilité.

De semblables dédoublements, des hallucinations charmantes ou terribles se produisaient aussi dans les temples antiques. Nous avons le récit d'Aspasie courant les pèlerinages en quête de sa santé perdue.

C'est d'abord le temple d'Hygie où, après avoir contemplé une vasque remplie d'eau qui dût la plonger dans un léger hypnotisme, s'endort et voit en songe la déesse sous l'aspect d'une figure à cinq côtés, ce qui est signe de bonheur et d'harmonie, suivant la parole pythagoricienne. Elle se rend aussi dans les temples d'Egypte où, matin et soir, et même aux heures nocturnes, les prêtres font brûler des gommes odorantes. Le matin, c'est l'encens; la journée, c'est la myrrhe, et durant la nuit, c'est le kiphi qui répand sa délicieuse odeur. Or le kiphi

est un parfum des plus complexes où entraient, en proportions qui ne nous sont pas connues, seize substances : du miel, des raisins, du vin, du souchet, de la résine, de la myrrhe, une sorte d'ébène appelée aspalathe, du séseli, du lenticque, de l'asphalte, de la jusquiamme, de la patience, du grand et du petit genièvre, du cardamome et du calame, qui est une sorte d'iris. La présence de la jusquiamme suffit à nous indiquer à quel point les fumées de ce parfum pouvaient être hallucinatoires.

D'ailleurs les prêtres de toutes les religions connaissaient parfaitement les parfums et leur dosage et leur mode d'emploi pour obtenir l'effet voulu. Proclus ne dit-il pas :

« Les instituteurs du sacerdoce ancien, réunissant ensemble divers parfums ou odeurs, en composaient un, participant à la fois des qualités inhérentes à chacun et, en outre, possédant une vertu qui résultait de cette union même. »

Des esprits simplistes, et d'autres qui ne voient dans les rités que des prescriptions d'hygiène, ont imaginé que les parfums brûlés devant les autels servaient surtout à combattre les odeurs d'abattoir et de rôtisserie provenant des animaux égorgés et brûlés. Mais il y avait bien autre chose, car les parfums brûlaient aussi dans les temples où l'on n'offrait que des victimes non sanglantes. L'évaporation des parfums était, pour eux comme pour nous, l'image des prières qui montent de nos coeurs vers la Divinité et, comme il n'est point d'appel qui ne reçoive une réponse, ils assuraient que les prières avaient été entendues et exaucées. C'est ainsi que le sacrifice d'Abel fut bien accueilli parce que sa fumée s'éleva toute droite vers le ciel, tandis que le vent rejettait vers la terre les présents dédaignés de Caïn.

Il s'établit donc toute une divination par la contemplation des fumées odorantes et les aspects qu'elles prenaient. Cette lédanomancie eut des moments de grande faveur pendant l'Antiquité et la Renaissance. Il est regrettable que la pratique n'en revienne pas, car c'est un mode gracieux de demi-hypnotisation qui conviendrait de préférence à un sujet marqué de Vénus.

Parmi les secrets naturels et magiques ayant trait aux parfums, il en est plusieurs qui soulignent le goût de certains animaux pour tel ou tel parfum qui leur sied davantage. Les souris et les rats, qui appartiennent à Mercure, aiment tellement l'odeur de l'anis qui, en sa qualité de petite semence, relève du même Dieu, qu'il suffit de placer près de leur trou des brins de paille imbibés d'huile d'anis pour qu'ils en soient grisés au point de se laisser prendre avec la main. Des poissons se laissaient attirer par l'odeur de l'absinthe jusqu'à perdre le sentiment de leur conservation. Il est des fauves que les parfums grisent et endorment au point que des magiciens, ou soi-disant tels, se donnè-

rent aux empereurs romains comme capables de braver les fureurs des animaux dans le cirque. Plusieurs y réussirent, notamment Mariécus et Sérapion; mais, si le premier profita de sa victoire, Caracalla fit mourir par le glaive Sérapion, car il avait parié qu'il mourrait — et le divin empereur ne pouvait pas s'être trompé.

L'influence des odeurs sur l'homme et les animaux avait fait songer Montaigne, à qui peu d'idées subtiles étaient restées étrangères. Il écrit dans ses *Essais*: « Les médecins pourraient tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font; car j'ai souvent aperçu qu'elles me changent et agissent sur mes esprits suivant qu'elles sont, qui me fait approuver ce qu'on dit de l'invention des essences et des parfums aux églises, si ancienne et si espandue en toute nation et religion, regarder à cela de nous réjouyr, esveiller et purifier l'esprit, pour nous rendre plus propres à la contemplation. »

Il cite par ailleurs un texte d'Hippocrate attestant que, pendant la peste d'Athènes, guérie au moyen des parfums qu'il avait fait brûler à tous les coins de rue et rabattre par de hauts murs, aucun parfumeur n'avait été atteint. On peut rapprocher ce fait singulier d'un fait plus singulier encore. De même que pour les parfumeurs, artisans chers à Vénus, une immunité semble exister pour les travailleurs du cuivre, métal de la même planète. Au cours du terrible choléra de 1832, on nota avec surprise que pas un de ceux qui s'adonnent à quelque profession utilisant le cuivre ne fut sérieusement atteint.

Ceci nous amène à parler des parfums au point de vue strictement médical et ici, entre plusieurs sources, j'ai surtout pillé le Dr Vergnes qui a profondément étudié la question.

On sait que certains parfums influent plus ou moins heureusement sur notre corps. Certains chanteurs deviennent aphones en respirant des fleurs qui n'agissent pas sur d'autres. C'est ainsi que la célèbre cantatrice Marie Sasse, devant chanter aux Tuilleries, reçut de Napoléon III un bouquet de violettes qu'elle eut le tort de respirer; sa voix disparut immédiatement et il lui fut impossible de se faire entendre dans cette soirée dont elle était l'étoile. Le parfum des roses est connu pour développer le rhume des foins. La femme d'un homme politique très connu savait l'action qu'elles produisaient sur son mari. Aussi, quand il devait se rendre à une réunion houleuse où il courait quelque danger, l'épouse achetait des roses comme par inadvertance. L'orateur ne manquait jamais d'aller les regarder de près et, tout aussitôt, était pris d'éternuements incoercibles. Le risque était écarté — jusqu'à la prochaine fois.

Ces réactions inattendues sur l'organisme sont la cause du

goût que nous avons pour un parfum en particulier, tandis que d'autres nous éloignent. Il est des odeurs qui sont parfums dans certains pays et puanteurs en d'autres. L'assa-fétida qui, comme son nom l'indique, nous est une odeur nauséabonde, est utilisée en cuisine par les Orientaux, et les Esquimaux se délectent à l'affreux relent de l'huile de phoque. Les Hindous adorent la valériane que nous connaissons — sans joie — comme antispasmodique et pour les effets qu'elle exerce sur les chats.

D'autres parfums sont tellement puissants qu'ils produisent au moins la céphalée et parfois des troubles plus graves. L'ombre de tous les lauriers, mais surtout des lauriers-roses, passe pour aussi mortelle que celle des manceuilliers. Le parfum violent de la tubéreuse a la réputation de tuer les femmes en couches. On se rappelle que Mlle de la Vallière, ayant mis au monde un fils de Louis XIV et voulant cacher à la reine la cause du mal qui la retenait à la chambre, fit remplir son appartement de tubéreuses lorsque la reine vint lui faire visite, afin que l'idée du risque mortel écartât le soupçon de la faute réelle.

L'ambre gris est, dit-on, puissamment aphrodisiaque. Chez les Mexicains d'autrefois, on le fumait conjointement avec le tabac et c'était ainsi que Montézuma l'utilisait. Sous le règne de Louis XV, on mit de l'ambre un peu partout et le fameux maréchal de Richelieu avait inventé un certain chocolat à l'ambre qui passait pour un réconfortant extraordinaire. On a su depuis que le maréchal y ajoutait de la cantharide — ce qui peut diminuer les mérites du parfum.

Sous le règne du Bien-Aimé, les parfums faisaient fanatisme comme aux époques les plus raffinées de l'Antiquité. La mode était qu'on en changeât chaque jour et l'on vaporisait surtout le bas des amples jupes de manière à marcher dans un sillage de parfums.

A la cour de Byzance, imitant en cela celle des rois de Perse, on imbiba quatre colombes de parfums différents et on les lâchait dans les salles à manger. Les aiguères parfumées circulaient après chaque plat — précaution nécessaire pour des gens qui mangeaient avec leurs doigts. Aux entrées de rois et aux grandes fêtes, des fontaines de parfums jaillissaient sur les places. A Paris, il y eut, pour le mariage de Charles VI des fontaines d'eau de roses et, pour l'entrée de Charles VIII à Marseille, des sources d'eau de fleur d'oranger qui coulerent pendant six heures.

L'eau de fleurs d'oranger se répandant au dehors, il n'y avait pour en être incommodés que les imprudents assez sots pour demeurer longtemps auprès. Mais les parfums jetés sans mesure dans les endroits où l'on mange peuvent avoir des conséquences

assez pénibles. Et ceci nous conduit à envisager les parfums sous leur aspect strictement médical. Grâce aux récents travaux d'Eppinger et Hess, de Guillaume et surtout de Laignel-Lavastine, touchant le grand sympathique et le pneumo-gastrique, les actions et réactions des odeurs nous deviennent plus compréhensibles. On a pu distinguer les émissions olfactives en vibrations de haute et basse fréquence. Dans la première série, nous placerons les parfums frais et pénétrants, parfums d'essence et de résine; dans la seconde, les parfums lourds, les parfums d'huiles. Le type de la première série sera l'œillet ou la lavande; le type de la seconde, la tubéreuse, le lis ou la fleur d'oranger.

Dans la majorité des cas, les vibrations à haute fréquence agissent sur le grand sympathique et, de ce fait, produisent une impression revigorante, tandis que les parfums à basse fréquence, agissant sur le pneumo-gastrique, produisent un effet contraire, déprimant et parfois nauséaux, même pour les odeurs agréables. Ils arrêtent tout net la digestion commencée et peuvent avoir une action tout aussi pénible sur les voies respiratoires, développant l'asthme et le coryza. Or le coryza qui n'est pas une maladie grave se répercute étrangement sur toute notre économie. Le docteur Combes dans son *Influence des parfums et des odeurs sur les névropathes*, constate que l'anosmie consécutive au coryza ou l'épaississement accidentel de la muqueuse nasale produisent la constipation et que les odeurs vives, au besoin les sels ammoniacaux, rétablissent les fonctions digestives momentanément suspendues.

Sans en arriver à des phénomènes aussi remarquables, prenez-en un qui se rencontre fréquemment. Vous dînez au restaurant, mangeant de bon appétit un aliment qui vous plaît. Une dame entre et vient s'asseoir à la table voisine. Si le parfum qu'elle porte s'inscrit parmi les vibrations de haute fréquence, œillet par exemple, vous continuez votre repas en dispositions excellentes; mais si ce parfum est de basse fréquence — lis, tubéreuse, pétunia — vous trouverez le parfum délicieux, mais vous aurez bientôt le cœur au bord des dents.

Si le sujet est nerveux, les phénomènes peuvent assumer un caractère d'une curieuse violence. Voltaire ne pouvait respirer l'odeur de l'anis sans en éprouver les effets carminatifs, comme s'il l'avait ingéré. Croton, prédecesseur de Galien, plaçait le parfum de l'ambre parmi les remèdes les plus utiles, surtout comme antispasmodique et pouvant soulager même l'épilepsie. Hippocrate voulait que les parfums fussent employés non seulement pour les respirer comme nous en avons l'habitude, mais encore en fumigations dans les endroits les plus imprévus. Pour guérir la stérilité, il faisait subir à la femme, par le moyen d'un enton-

noir qui les dirigeait vers l'utérus, les fumigations de cannelle, de myrrhe, de cassie et de diverses plantes, tandis que l'on brûlait sous ses narines de la plume, de la laine ou du castoreum. Dans les cas d'hystérie, il agissait de même, mais en remplaçant les fumigations inférieures par des onctions d'huile parfumée. Certainement, le Père de la médecine pensait établir par là un équilibre entre les voies respiratoires et les organes génitaux qui, on le sait, sont en constante relation.

Pour les anciens encore, le parfum des violettes blanches est un excellent digestif. Les roses, surtout les roses rouges, unies à des parfums de résine, garantissaient contre la peste — c'est-à-dire contre toutes les grandes épidémies. On en faisait des coussinets qu'on portait sous ses vêtements. Sous la Renaissance, on avait emprunté des Chinois l'usage des pommes d'odeur, c'est-à-dire de globes formés avec des parfums composés dont l'odeur purifiait l'air. Voici l'une des innombrables recettes pour confectionner ces pommes : Prenez styrax, une part; clou de girofle, demi-part; camphre à discrétion, spicanard, bonne quantité de noix muscade aussi. De tout cela on fera une pâte avec de l'eau de roses en laquelle on détrempera gomme adragante et gomme arabique. De cette pâte on fera des pommes pour tenir à la main et flaire.

On purifiait les chambres des malades avec de la noix muscade, du clou de girofle, de la cannelle, du styrax, le tout pétri en eau de roses. Cette senteur est, dit le livre, très douce et cordiale.

Il n'est pas étonnant que la rose ait tant de puissance. On se rappelle que la première essence de roses fut découverte presque miraculeusement par une femme amoureuse. La princesse Nour-Mahal, dame du shah Jehan, voulant donner à son seigneur une fête incomparable, fit effeuiller des monceaux de roses sur les canaux qui sillonnaient les jardins. Ce fut un enchantement qui enivra les oiseaux et jusqu'aux étoiles, et les serviteurs, au matin, n'eurent pas le courage de balayer ces canaux que jonchaient encore les pétales jaunissants. Le pesant soleil de midi les détruisit; ils coulèrent au fond, tandis que, par plaques, l'huile parfumée s'élevait à la surface. Le lendemain matin, après le froid de la nuit, elle s'était coagulée et on pouvait la recueillir. C'était l'âme ardente et languissante des roses qui, par la collaboration du Soleil et de la Lune revenait pour charmer la belle Nour-Mahal.

Ces mêmes roses qui réjouissaient les repas et enchantait le cœur, reconfortaient aussi la pensée, la dégageaient des ombres qu'y apporte la maladie et notamment « la pituite crasse ». Prenez, dit un vieux recettaire, des roses sèches, du santal citrin, du

bois de sassafras, de chacun deux drachmes; des fleurs de sureau, de muguet, de bétoine, de stoechar et de girofle, de chacun une drachme. Pilez toutes ces drogues et les enfermez en un linge mollet plié en double que vous appliquerez sur le front. Il n'y a pas si longtemps, on employait au même usage l'eau sédative, procédé Raspail, qui vous arrachait la peau et répandait une odeur acré et insupportable sans produire plus d'effet.

On faisait aussi, toujours avec des roses rouges et plusieurs autres parfums végétaux, des « écussons » ou coussins plats que l'on posait sur l'estomac pour lui donner de la vigueur. Et, pour les graves maladies du cerveau : épilepsie, léthargie ou apoplexie, on faisait de même des « cucuphes » ou doublures de bonnet où il entrait des clous de girofle, de la cannelle, du jonc odorant, de la sauge, du staechar, du styrax, du benjoin et des baies de laurier, le tout pilé, mêlé, placé sur du coton dans la doublure d'un bonnet ouaté qui devait s'échauffer au contact de la tête et faire, avec la radiation du fiévreux, un échange de vibrations qui amenait l'apaisement.

Pour guérir le rhume de cerveau et rendre la joie aux neurasthéniques, on donnait à respirer du styrax et du benjoin, du girofle et de la cannelle, des feuilles de laurier, de sauge, de romarin et de marjolaine, que ce fut en poudre de sachets ou brûlé en cassolette.

Au lieu de donner aux femmes qui ont des règles pénibles des drogues qui leur détruisent l'estomac, on leur faisait respirer — et dans les cas graves on utilisait en fumigations locales — racine d'iris, couleuvré ou sureau; sauge, sabine, marjolaine, matricaire et armoise; baies de genièvre et de laurier. Il faut remarquer que la seconde partie de ces ingrédients — de la sauge à l'armoise — sont de réels emménagogues. On pourrait donc voir dans ces traitements une figuration de la médecine homéopathique, laquelle emploie les médicaments après leur avoir fait subir tant de triturations et de dilutions qu'il ne reste plus de chacun que sa vibration épurée, agissant sur nos vibrations personnelles sans risquer de nuire aux organes.

La dose des parfums est à déterminer avec beaucoup de soins, car l'excès peut devenir dangereux. Soucieux de préciser ce point dont il avait pressenti l'importance, le docteur Combes en parla devant des amis et l'un d'eux fit une expérience très curieuse avec le *Jicky* de Guerlain, dont il employa environ 30 grammes en inhalations :

« Il éprouva d'abord des picotements, un léger engourdissement cérébral, une légère diminution du sens de l'ouïe, puis, sans transition, un développement extraordinaire de sa sensibilité. Il entra dans un monde de rêve assimilable à celui qui nous entoure

dans l'ivresse du haschich. L'abat-jour de la lampe devenait pour lui une vaste coupole dorée et, autour de lui, toutes choses se transformaient en se magnifiant. Il se sentit enfin perdre connaissance. Il me semblait, dit-il, être le centre d'ondes qui s'élargissaient à l'infini. »

Comme il arrive toujours après une exaltation extrême, la dépression se faisait sentir. Dans le cadre merveilleux du songe, il revivait les épisodes les plus tristes de sa vie et finissait par s'endormir en pleurant comme un enfant malade.

Nous voici de nouveau dans l'exaltation du parfum qui amène à la voyance, à la divination, à l'extase même les sujets très sensibles.

L'odeur naturelle de chaque être étant modifiée par son état général, l'étude de ce parfum peut devenir un moyen de diagnostic. Tout le monde sait que la peau d'un diabétique répand, surtout après un léger frottement, l'odeur fade des pommes reinette. L'alcoolique a une odeur aldéhydrique et ceux qui suivent un traitement à l'huile de foie de morue sentent la sardine à l'huile; les goutteux ont facilement l'odeur du petit lait et la peau des constipés révèle, par sa puanteur, leur embarras intestinal.

Ceci paraîtrait naturel, les exsudations de la peau se formant des sécrétions normales; mais les sentiments ont également leur odeur et, ici, nous sommes obligés d'admettre qu'il se produit un rythme ou une dérythmie consécutifs à l'état mental. La joie sent bon et reconstitue l'arôme frais de la jeunesse. La colère émet une odeur acre dans la série du raifort. Quand à la peur, elle infecte les émissions, et les déjections expulsées alors sont atroces.

Un fait encore nous amène à assimiler le parfum à l'électricité nerveuse, à voir en lui un moyen de ramener dans le corps le rythme de la force et de la santé : c'est que les variations de température ont sur le parfum les mêmes effets que sur les nerfs. L'électricité orageuse développe les odeurs d'une manière aiguë, comme elle exacerbe la nervosité, surtout en ce qui concerne le sens génésique. Un morceau de camphre électrisé émet son odeur si violemment qu'elle cesse de nous être perceptible et retrouve son rythme normal dès que l'électrisation cesse. De même, certains bois, naturellement inodores, tel l'ébène, prennent une odeur particulière quand on les électrise par un frottement prolongé.

Un savant parfumeur anglais, M. Piesse, a étudié les parfums non seulement au point de vue utilitaire qui concerne sa profession, mais il a voulu comprendre pourquoi des parfums « vont » ensemble tandis que d'autres, tout aussi délicats, se

nuisent mutuellement. Par suite de ces recherches, il a été amené à grouper les odeurs en deux gammes qu'il écrit l'une en clé de fa, l'autre en clé de sol, comme pour former une mélodie avec son accompagnement. La gamme en clé de sol comprend presque toutes les odeurs d'essences, celles qui agissent sur le grand sympathique. La gamme en clé de fa comprend surtout les odeurs d'huiles, qui agissent sur le pneumo-gastrique et produisent des effets apaisants jusqu'à la dépression.

Voici les deux séries telles que les donne M. Piesse dans son traité : *Des odeurs, des parfums, et des cosmétiques* :

La gamme aiguë commence au ré directement en dessous de la portée : ré, violette; mi, acacia; fa, tubéreuse; sol, fleur d'oranger; la, foin coupé; si, aurone, do, camphre; ré, amande; mi, portugal; fa, jonquille; sol, seringa; la, tonka; si, menthe; do, jasmin; ré, bergamotte; mi, cédra; fa, ambre gris; sol, magnolia; la, lavande; si, menthe poivrée; do, ananas; ré, citronnelle; mi, verveine; fa, civette.

La gamme d'accompagnement commence au do grave, une octave au-dessous de la portée et se termine au do directement au-dessus de la portée, formant ainsi trois octaves.

« *Do grave*, patchouly; ré, vanille; mi, girofleé; fa, benjoin; sol, frangipane; la, storax; si, girofle; do, santal; ré, clématite; mi, rotang; fa, castoreum; sol, pergulaire; la, baume du Pérou; si, julienne d'œillet; do, géranium; ré, héliotrope; mi, iris; fa, musc; sol, pois de senteur; la, tolu; si, cannelle; do, rose. »

Comme on le voit, les deux gammes vont graduellement des parfums lourds aux parfums frais, des apaisants aux excitants. Pour composer ses bouquets, M. Piesse s'inspirait des procédés musicaux et puisait dans ses gammes les notes susceptibles de former un accord parfait ou du moins une combinaison harmonieuse. Il est nécessaire de tenir compte de l'intensité de chaque parfum, mais ces combinaisons sont curieuses; voici, par exemple : « accord de sol : basse en clé de fa : sol, pergulaire et sol, à l'octave, pois de senteur. Mélodie en clé de sol : ré grave, violette; fa, tubéreuse; sol, fleur d'oranger; si, aurone ». »

Si l'on cherchait à rapprocher ces accords odorants des notes telles qu'elles apparaissent au chant des voyelles, on trouverait que ce parfum appartient à Mercure par ses trois sol : pergulaire, pois de senteur et fleur d'oranger; le ré de la violette la donnerait à Mars, le fa de la tubéreuse la donnerait à Vénus; et le si de l'aurone à Saturne. Ce serait donc un parfum d'une spiritualité voluptueuse et assez trouble. On peut varier ces accords à l'infini. Et l'on arriverait à des effets véritablement magiques si, tenant compte de ces notions traditionnelles, on y ajoutait la donnée

toute scientifique et moderne des longueurs d'ondes et des fréquences.

Il y aurait là une manière d'envisager les parfums qui ne ressemblerait guère à l'art actuel des parfumeurs. Il serait bon que l'opérateur agît plus spécialement avec des plantes cueillies aux jours et heures qui développent leur pouvoir suivant les correspondances astrologiques et en procédant avant l'épanouissement de la fleur, juste au moment où l'instinct procréateur multiplie dans la plante les énergies cosmiques en toute leur puissance, près de la date fatidique qu'est la Saint Jean d'Eté. Dans cette période d'exaltation, la plante donnerait toute la véhémence de ses émissions vibratoires et il est très certain que le parfum sortirait alors de la cosmétique pour entrer hardiment dans la pharmacopée. Il pourrait plus encore et, guidé par les recherches d'un adepte, il pourrait ressusciter les antiques parfums sacrés qui portaient vers le ciel, avec leur fumée, les prières des croyants et développaient les pouvoirs extatiques des adeptes.

Séul, l'encens a gardé cette mission et, déjà, il crée une harmonie à laquelle les moins sensibles ne sont pas indifférents. Que nous obtiendrions davantage si, aux procédés empiriques et traditionnels, avec l'intention de les compléter, nous ajoutions des études volontaires et clairvoyantes à quoi collaboreraient la radiesthésie, la chimie et surtout l'alchimie qui sait transposer d'octave en octave toutes les puissances du monde.

LES NOMBRES

Le Nombre est l'expression intérieure du Rythme et c'est justement parce que le Rythme est partie intégrante de la Création et lui a donné sa formule, au sortir des mains de Celui qui est Lui-même le Nombre et l'Harmonie, que tous les grands initiés, et plus notamment Pythagore, ont étudié dans le Nombre tous les secrets du monde, aussi bien intérieur qu'extérieur.

Comme il arrive toujours quand une notion échappe aux adeptes pour tomber dans le gros public, il s'est produit ce fait coutumier que le Nombre, après avoir été compris dans sa réalité, est demeuré sous l'aspect de la superstition dans la tradition populaire : tel nombre a passé pour *bon*, tel autre pour défavorable. Aussi la Science qui se faisait gloire de se montrer matérialiste a-t-elle affiché un souverain mépris pour ceux qui gardaient quelque attachement à ces préjugés ancestraux. Les coupables baissèrent la tête, convenant qu'il n'est rien de plus fâcheux que de n'être pas de l'avis de tous. Cependant des travaux récents et les découvertes les plus modernes affirment, à n'en pouvoir douter, que le Nombre joue le rôle le plus important dans la formation de tout ce qui est. On s'aperçut que la Matière, cette matière mensurable et pondérable à qui l'on avait tout sacrifié, n'existe pas en elle-même et que, seules, existent des forces, des énergies, groupées suivant des Nombres, et qui changent de forme et de fonction dès que ces Nombres sont modifiés. Il fallut alors faire une place importante aux philosophes dans la Science.

C'est parce que le Nombre régit ces groupes d'énergies que nous avons appelés Matière que la Lumière, le Son, la Forme, le Parfum même ont tant d'importance dans la Nature visible, parce qu'ils agissent d'abord sur la Nature invisible, sur l'essence intérieure de ce que nous voyons. Et, considérant le Nombre sous l'aspect où le voyaient les adeptes de jadis, nous trouverons, non sans surprise, que ces adeptes des « temps de ténèbres » étaient beaucoup plus proches de la Science moderne que les savants d'il y a cinquante ans.

De ce fait, nous voyons reparaître, lois officiellement consta-

tées, les Nombres qui, dans les initiations les plus diverses, étaient autrefois en honneur, presque toujours avec les mêmes attributs. Ce qui nous amène à conclure que la science traditionnelle avait reçu, dès l'origine, des notions que nous redécouvrions péniblement, et surtout en ce qui concerne les points vraiment essentiels comme l'origine du monde et son mode de formation. Et, même dans les détails, nous en arrivons de plus en plus à admettre que les incantations, les inflexions de voix, les correspondances de toute sorte avaient un pouvoir profond, réellement magique pour influer sur les êtres vivants ou inanimés.

Sans crainte de nous égarer, nous pouvons dire que, dans les arts de haute époque, rien n'a jamais été fait pour « la beauté pure » ou pour le seul agrément; mais que la maison, son décor, et à plus forte raison le temple, son ornementation, le joyau rituel ou non, le vêtement, les instruments des jeux eux-mêmes, furent construits suivant des rythmes, avec des intentions profondes, soit pour éterniser sous la forme de monuments des vérités qui ne devaient pas être placées entre toutes les mains, soit pour évoquer en ceux qui les utilisaient des pensées plus graves, soit pour faire bénéficier les êtres passagers des forces du Nombre éternel.

On s'est accoutumé à faire honneur au très grand Pythagore de tout ce qui concerne les Nombres; mais nous pouvons constater que les Sages de l'Egypte ont inscrit dans la construction de la Grande Pyramide des Nombres de toute importance et que, 1200 ans avant lui, les Celtes formaient leurs monuments suivant les lois du Nombre matériel et mystique. Les pontifes de l'histoire des religions veulent bien admettre que les Hindous et les Grecs ne furent pas privés de toute idée générale et du sentiment de la Beauté, mais ils ajoutent doctement : les Celtes paraissent avoir admis l'idée des nombres sacrés, spécialement du nombre 19. Ils oublient seulement que la plupart des monuments celtiques et pré-celtiques furent, en effet, construits sur ce nombre, qui est celui de l'année luni-solaire et qu'il faut attribuer aux Druides la connaissance du « cycle de Méton » environ 1400 ans devant que Mélon fût au monde. Stone-Henge en est la preuve la plus évidente, et il en va de même pour cent autres notions que leur seul tort a été d'exprimer sous une forme qui nous dépayse.

L'erreur ancienne a été d'imaginer qu'avant « le miracle grec » tout n'a été que confusion et barbarie. Les travaux des égyptologues, ceux des celtisants et, plus récemment ceux qui concernent les civilisations crétoise et hittite, ont mis bon ordre à tout cela. Le miracle de l'Inde, lui-même — car rien ne va que par miracles, à leur paraître — se trouve de la sorte quelque peu distancé.

Pour ne parler que de l'Europe, il fut, en des origines encore mal définies, un culte commun à la Celtide et aux îles de l'archipel grec, un culte où le Nombre se manifeste avec une grande importance : celui des Cabires. On leur attribue l'invention de la médecine et, parmi les mortels arrivés à leur complète initiation, leurs fidèles révéraient Cadmos, inventeur ou promoteur de l'écriture, et sa femme Harmonie dont le nom dit assez que les Nombres lui étaient connus. En dehors du nombre 19 dont j'ai déjà dit l'importance, ils considéraient le nombre 7 comme le plus sacré de tous, comme représentant le rythme de tout ce qui existe; mais ils révéraient aussi le nombre 8, disant que 7 est celui des astres qui influencent directement la destinée des êtres, mais que 8 est la Loi, comprenant le nombre 7 et l'ensemble du monde formé par les astres.

Ils vénéraient aussi 4 comme représentant la stabilité et les 6 couples de dieux qui formaient les signes du Zodiaque, régis par le Soleil sous le nom de Samban, le Soleil féroce et mortel que nous retrouverons en Irlande, à Crom-Cruach, au centre même de l'île aux confins des quatre royaumes primitifs. Sous ce ciel brumeux, le soleil central représenté par un menhir est considéré comme une force ennemie et 12 pierres de moindre importance l'entourent d'une ceinture comme les 12 signes du zodiaque. Nous pourrions voir là une des origines de la crainte inspirée par le nombre 13.

Si j'insiste sur le culte des Cabires, c'est que leur initiation présente bien des points intéressants, sur le fait dont nous traitons. D'abord c'est un rite fort secret et dont les mystères sont gardés mieux encore que ceux de la sainte Eleusis. Ceux qui en ont parlé — combien à mots couverts — disent que leur enseignement se référait à la courbe ascendante que fait la destinée de l'homme et, dans sa forme pratique, à la magie naturelle, aux vertus de tous les êtres, vertus exprimées par des nombres et qui se développaient par la musique et la danse, qui sont aussi des arts numériques. Pour les profanes, ils étaient des dieux souterrains gardiens des trésors; mais pour ceux qui savaient, ils étaient les gardiens de la grotte initiatique, de cet *Antre des Nymphes* où se développe la théurgie, c'est-à-dire la connaissance des forces profondes et rythmiques grâce à quoi vivent et s'accroissent les forces naturelles et, par conséquent, l'art de produire des actes supra-naturels par cette connaissance des lois secrètes. On arriverait au même but avec la connaissance actuelle des longueurs d'ondes et de leurs réactions sur les maladies et sur leurs remèdes et maints autres effets naturels.

Un autre point intéressant du culte des Cabires, c'est que leurs initiations étaient actives dans les îles grecques et surtout dans celles

qui ont une origine volcanique, avait un centre fort puissant dans l'île de Samos, patrie de Pythagore. Cela ne veut pas dire que Pythagore ait dû ses conceptions philosophiques à cette seule initiation; mais, s'il vécut 20 ans dans le Liban, 20 ans en Egypte et s'il apprit beaucoup de choses au cours de sa déportation à Babylone, sa mère était de Samos, centre des initiations féminines sous le signe de Héra, et peut-être eût-elle quelque influence sur son enseignement, en ce qui touche aux Nombres, auxquels il fit jouer un rôle si important.

Comme tout le monde, Pythagore fait de l'Unité le symbole du Divin, car l'Unité en elle-même nous est difficile à comprendre. L'être, quel qu'il soit, qui ne peut être additionné ni divisé, qui est Un dans son essence, échappe à notre entendement. Un tel être ne connaît nulle entrave à son action, nulle influence dans son vouloir. Il est et ne peut cesser d'être; nous pouvons imaginer la mort du Soleil, bien que ce soit à grand' peine, mais nous ne pouvons imaginer cette Unité primordiale, supérieure à toute contingence, et, de ce fait, éternelle.

Le binaire se présente à nous sous un aspect plus divers. Il est l'opposition, le complémentarisme, la nuit qui fait ressortir le jour, le repos de cet Acte pur. Les esprits simplistes ont voulu voir le Mal dans cette dualité. Cela est impossible. Pour admettre cette théorie, il faudrait admettre le Bien et le Mal comme égaux et co-éternels, ce qui répugne au simple bon sens. Si le Mal n'était pas un « manque », il cesserait d'être le mal et deviendrait un moindre bien; s'il y avait divergence entre eux, il y aurait combat au sein même de l'Etre. Non; le mal n'a pas plus d'existence que l'ombre; l'un et l'autre n'existent que par interposition momentanée à un rayonnement supérieur; mais le Bien et la Lumière ne peuvent pas être vaincus. Deux est la forme passive de cette activité, son complément intérieur. Si une création s'est faite, il a fallu un fécondateur et un fécondé. Celui-ci, celle-ci plutôt, est sorti de l'Etre lui-même.

Aussi voyons-nous Zeus enfanter de lui-même Pallas Athéné, la pensée divine, *après s'être replié sur lui-même et avoir respiré profondément*, après avoir formé en lui-même l'organe et le lieu de la gestation.

Ce qui a donné l'idée du « binaire impur », c'est justement la conception manichéenne et parfaitement inexacte de l'égalité du Bien et du Mal. Elle n'existe dans aucune religion valable. On a voulu s'appuyer sur le culte d'Ormuzd sans cesse opposé à Arhiman, mais il ressort du *Zend Avesta* que la victoire d'Ormuzd est inévitable, quand les temps de lutte seront accomplis. Dans la Kabbale, qui semble avoir été connue de Pythagore, deux est le nombre du Féminin supérieur, qui est la Sagesse quant aux

choses de l'esprit, et la Mère de miséricorde quant à son rôle à notre égard. Ce merveilleux pouvoir nous est à peu près aussi inconnaisable que l'Unité. C'est l'Isis réelle et céleste; nul n'a pu soulever son voile.

Si nous voulons ramener à nos conceptions personnelles ces données supérieures, nous verrons dans 1 et dans 2 le Père et la Mère dont 3 sera le Fils, la réalisation perceptible sinon visible. C'est pourquoi la Kabbale en fait l'intelligence, mais une intelligence si transcendante qu'elle n'est perceptible qu'aux esprits les plus élevés et dépasse l'humanité. Trois cependant nous permet de décrire la première figure fermée, ce triangle existant par soi-même et dont la disposition signifie tant de choses. Tout vient de l'Un en passant par trois. Aussi toutes les religions nous montrent-elles un Dieu en trois personnes que nous avons trop matériellement identifiées avec le Présent, le Passé et l'Avenir comme si, en Dieu, on pouvait déceler autre chose qu'un immuable et éternel Présent.

Avec le nombre 4, nous entrons dans le monde des réalités accessibles à notre entendement. Pythagore fait de la Tétrade le nombre de l'harmonie pure du rythme parfait des sirènes; il l'écrit ainsi :

•
• •
• • •
• • • •

montrant par ce dispositif que l'unité le forme par simple projection et que, configuré de la sorte, il donne $1+2+3+4=10$. Or 10 est le plus parfait des Nombres et, si on veut l'écrire comme nous faisons par 1 et 0, 1 sera le point et 0 le cercle, formant ensemble le signe astronomique et astrologique du Soleil.

4 se présente à nous comme le signe de l'Ordre, de la Loi, de cet agencement supérieur que symbolise Jupiter. Il n'est point de loi valable, si une sanction ne l'appuie. C'est pourquoi 4 sera de même le symbole de la Justice, mais cette Justice n'est point inclément. Elle est l'ordre qui ne veut point être transgressé parce que de lui dépend la vie de toute chose au monde. Aussi voyons-nous, aux fêtes du couronnement pharaonique, l'érection de la colonne Zed représentant l'ensilade de 4 colonnes carrées. Ces colonnes représentent les appuis du trône et lui assurent une durée de beaucoup d'années de fêtes Sed, c'est-à-dire de fêtes distantes de 30 ans environ et par lesquelles on renouvelait la vitalité du souverain en même temps que sa puissance dominatrice, par sa communion avec les Dieux.

Considéré de la sorte, représentant les quatre éléments, les 4 points cardinaux qui sont les gonds du ciel, le nombre 4 ne peut manquer de s'apparenter à la fatalité, il importe d'en sortir et d'indiquer à quel point l'homme peut s'en affranchir et conquérir son libre arbitre. C'est 5 qui le lui accordera. Il est le nombre de la perfection humaine; il représente l'être humain ayant la faculté de s'orienter autant vers le bien que vers le mal, selon qu'on le place la pointe en haut ou la pointe en bas. De cette figure pentagonale — qu'il fallait écrire d'un trait unique et sans reprise, les pythagoriciens avaient fait leur signe de reconnaissance. Ils voyaient dans la gamme une série de quintes et dans la quinte, ainsi que je l'ai dit en mon étude sur les *Correspondances*, l'origine de la dénomination des jours de la semaine. Cinq était le nombre d'Aphrodite, le symbole de l'harmonie, de l'euphorie, de la santé et du bonheur. C'était, pour les Etrusques le nombre nuptial et, dans la cérémonie conjugale, la présence de cinq flambeaux allumés était rituelle.

On peut dire que ce pentagone, bien que géométrique, n'est pas d'une symétrie parfaite comme est l'étoile à 6 pointes; mais cela même milite en faveur de son assimilation au libre-arbitre et à l'humanité. Une symétrie parfaite serait exclusive du mouvement. Le phénomène, quel qu'il soit, ne peut provenir que d'une dissymétrie. 5 est la tendance vers la perfection, il n'est pas la perfection même et il n'en est que plus humain. On a vu ses rapports avec la pomme. Mais cette faute même à laquelle il est fait allusion a été commise dans le désir de « savoir », de connaître pour choisir sans voir tous les dangers de cette liberté. « Heureuse faute! » cependant, puisqu'elle nous oblige à reconquérir volontairement et en connaissance de cause le Paradis que nous avons perdu.

Par contre 6 est l'équilibre parfait. Il est une des formes cristallines les plus fréquentes dans la nature et le flocon de neige en est le plus délicieux exemple. Il forme aussi la plupart des fleurs monocotylédones et le lis en est l'exemple magnifique. Ses deux triangles intriqués font voir l'union harmonieuse du jour et de la nuit. Il est le sceau de Salomon et l'instrument de sa magie. Par lui se ferment les amphores et les coffrets où le Sage a su enclore un élémental impatient qui doit se soumettre à l'obéissance. On le voit bien souvent, dans les contes orientaux, mis sottement en liberté par un profane autour de qui il crée mille péripéties amusantes ou dramatiques, jusqu'à ce qu'un Maître de la Sagesse lui fasse réintégrer sa demeure pour la plus grande paix du monde où nous vivons.

Le véritable talisman aurait trait au nombre 7. S'il veut repré-

senter l'empire de l'esprit sur les forces environnantes, il sera fait de l'étoile à six pointes avec un centre solaire ou divin. S'il veut être seulement pentaculaire et représentant des secrets célestes, il sera l'étoile à 7 pointes. 7 est pour Pythagore le nombre d'Athéna, le nombre vierge par excellence, qui ne peut jamais être modifié par aucun autre nombre. Les 7 astres alors connus du système solaire — ceux qui avaient influence sur les événements humains et présidaient aux jours de la semaine, — en étaient les éléments constitutifs. Il y a 7 notes de la gamme correspondant également aux astres; il y a 7 vertus, 7 péchés, 7 sacrements qui en libèrent et, suivant le Psaume 29, il y a aussi 7 voix de Dieu qui se manifestent aussi bien par la musique que par les phénomènes célestes. 7 est l'addition de 3 et de 4; c'est le signe des quatre triangles réunis par leur sommet qui forme la Pyramide et, pour tous ceux qui cherchent dans l'architecture cette « musique figée » qu'y ont vue les platoniciens, la pyramide est riche d'enseignements sacrés.

7 peut se représenter par une étoile à six pointes avec un point médian qui en dirige le rythme. Ainsi figuré, il correspond à ce rythme du macrocosme qui s'écrit par $1+3+5+7$, tandis que le rythme du microcosme s'écrit par $2+4+6+8$. C'est que 8 représente la loi coercitive. Dans le domaine de la matière, on ne peut s'évader des lois sans tomber dans le désordre et la maladie. Il nous faut retrouver le rythme parfait avant de courir cette chance, et c'est justement à la possession de ce rythme primordial que doit amener l'initiation, quand elle ne se borne pas à la dangereuse recherche des pouvoirs et des phénomènes — qui en fait de la sorcellerie.

9 est la réalisation harmonieuse. Ce carré de 3 est le signe de l'excellente évolution. Dans toutes les initiations, nous trouvons l'Ennéade soit faisant fonction de Démiurge, soit formant des groupes d'esprits aptes à faciliter la réalisation du plan divin sur l'âme humaine. Chez les Grecs, ce seront les Muses, filles de Zeus et de Mnemosyne, ces « neuf filles unanimes, habiles au chant, et qui dans leur sein ont un cœur tranquille ». Chez nous, ce seront les 9 chœurs des Anges dont saint Denys l'Aréopagite nous a décrit les hiérarchies. Sur un plan fort inférieur ce sont les 9 mois de la grossesse, formant 10 lunaisons ou 270 jours, car c'est la Lune qui régit notre évolution matérielle.

10 est le nombre de la Vie universelle. Nombre des Séphiroth de la Kabbale, il nous fait connaître sinon pénétrer les manifestations divines. Il régit aussi la plupart des autres manifestations. « C'est le nombre 10 , précise Nicomaque de Gérase dans son œuvre traitant des Nombres, c'est le nombre 10 qui, d'après la doctrine pythagoricienne, est le plus parfait des nombres pos-

sibles. C'est en rapport avec cette idée, que l'on nota 10 types de relations et de catégories et que paraissent même être établies les divisions et les formes des extrémités de nos mains et de nos pieds, et d'innombrables autres choses... La Décade est le Tout, car elle servit de mesure pour le Tout, comme une équerre et un cordeau dans la main de l'ordonnateur. »

Il n'est donc pas extraordinaire que 10 Commandements nous indiquent de quelle manière nous devons nous conformer à cette mesure et surtout ne pas y contrevir, portant le trouble dans cette harmonie.

11 est un nombre fort mystérieux, de même que tous ses multiples. Il est la décade formant le cercle, et l'Ordonnateur en son centre, lui imposant telle direction qui convient.

12 est le signe d'une chose achevée. Il est le nombre des signes zodiacaux par quoi se limitent les cieux mobiles. Il indique, par sa qualité de multiple de 4, un ordre impossible à troubler, mais qui n'est ni sans charme ni sans nuances. Il est le nombre des 12 Olympiens, celui des 12 apôtres, des 12 tribus d'Israël représentées sur le rational du grand-prêtre par les 12 gemmes sacrées.

Comme nous l'avons vu pour le cercle de Crom-cruah, si le Soleil se trouve au milieu de ces 12 signes, il est une force violente et parfois même féroce. Il est plutôt Moloch qu'Apollo. En outre, si 12 représente l'accomplissement d'un cycle, 13 sera le commencement d'une ère nouvelle. Sera-t-elle favorable ou ennemie? Il y a là, pour les heureux surtout, un point d'interrogation assez inquiétant. Le grand changement est la mort; c'est pourquoi, dans le tarot et dans la tradition, 13 s'accompagne du squelette. Mais nous, qui savons bien des choses, devons-nous considérer la mort comme une force ennemie? Je ne le crois pas. Je la crois riche en heureuses révélations, jusqu'au jour où, libérés de toute entrave matérielle, nous franchirons la Couronne des Ailes, nous nous baignerons dans la Voie lactée, pour aboutir enfin à ce « pavé d'or » où brille le palais des Dieux.

16, en tant que carré de 4, est le châtiment mérité. C'est un nombre juste et terrible.

Nous avons vu que 19 est le nombre luni-solaire.

22 est le nombre des alphabets sacrés. On peut donner à ce cas, qui n'est pas plus fortuit qu'aucune chose de ce monde, deux motifs également valables. Si nous nous rapportons aux formes naturelles, nous verrons que 20 a représenté la première numération (quipos de l'Amérique précolombienne et, chez nous : quinze-vingts, six vingts aujourd'hui abolis et quatre-vingts encore en usage). Cela fait 10 doigts et 10 orteils. Mais, pour la parole sacrée, on ne s'est pas contenté de ces projections extérieures de

notre activité. Nous avons encore deux moyens de transmettre notre énergie : la bouche qui transmet la pensée; le sexe qui transmet non seulement la vie matérielle, mais la race et les obligations de la race.

Notre parole étant nous-mêmes et les signes de l'écriture nous ayant été donnés par ordre d'une Volonté souveraine, il convenait que tous nos pouvoirs d'extériorisation y fussent représentés.

Dans la Kabbale, nous voyons les 22 lettres projetées, dès la première création, dans la Lumière divine. Il est difficile de les placer plus haut et de les traiter avec plus de respect. Mais, si nous voulons chercher plus avant dans le symbolisme numérique, nous trouverons que 22 est le seul nombre qui, divisé par 7, nombre sacré entre tous, donne le rapport *Pi*, soit 3,14.

Or le rapport *Pi*, nombre sans chiffres, représente la relation du diamètre à la circonférence, le seul moyen que nous ayons de nous rapprocher, dans la mesure du possible, de la quadrature du cercle. Que signifie ce nombre, si souvent rappelé dans les monuments initiatiques? Que nous apportera-t-il comme indication dans notre recherche? Bien des choses. La quadrature du cercle, dans son sens littéral, est chose impossible à trouver; il n'existe pas de moyen de réduire exactement le cercle à un carré. Le carré de *Pi* nous donnerait une surface sensiblement plus grande que celle de la circonférence. Il n'est donc pas question d'une élucidation matérielle. Mais *Pi* trace une ligne à l'intérieur du cercle, la seule qui le fasse aboutir du centre à la circonférence, qui amène le point central à connaître, à aimer par conséquent, les êtres nés de sa manifestation. Le rapport *Pi* nous montre le Verbe comme les bras ouverts du Père sans cesse tendus vers le monde — le monde trop souvent distract pour correspondre à cet appel.

Le cercle est la forme parfaite, la forme de beauté, de même que la sphère est le seul solide qui représente l'Infini. La quadrature que l'on cherche est le moyen de faire aboutir vers l'Absolu — seul bien valable — la Loi que nous subissons par notre faute. Quand cet espoir se réalise, c'est l'union définitive de l'Amour et de la Justice. L'être humain a voulu se séparer de l'amour primitif; il a quitté l'unité pour la variété qui lui semblait plus désirable, parée qu'elle était des vains prestiges du tentateur. C'est seulement quand il découvre la Sagesse, quand il pénètre volontairement sur la pente ardue de l'Initiation, ou que la religion a dessillé son entendement trop charnel, c'est seulement à ce moment que l'être humain perçoit les rapports profonds qui existent entre ces deux figures, de prime abord antinomiques. A cette lumière nouvelle, il s'aperçoit que la Loi fut imposée avec amour, que la Règle était harmonie et que son bonheur se

trouvait, comme son devoir, dans l'accomplissement de cette Loi bienfaisante. Pour en arriver là, il faut se dépouiller d'abord de bien des vanités personnelles. Mais la Lumière n'est jamais refusée à qui la demande. Les 22 lettres la manifestent non seulement de leur point de vue littéral, mais encore et surtout dans les modifications de la Lumière.

Parmi les nombres qui surpassent 22, il en est qui présentent une signification remarquable. En thèse générale, on additionne les chiffres d'un plus important, pour le réduire soit à un des nombres de la première décade, soit à une des 22 lettres sacrées. Nous devons cependant une mention spéciale à 27, nombre de la Lune qui est spécialement favorable à tout ce qui est féminin. 28 a son importance soulignée par Pythagore qui en avait fait le nombre de ses groupements initiatiques. Questionné par Polycrate sur le nombre de ses disciples, Pythagore lui répondit par ce problème aisément résoudre : « Je vais te dire, Polycrate : La moitié étudie l'admirable science des mathématiques. L'éternelle Nature est l'objet des travaux d'un quart. La septième partie s'exerce à la méditation et au silence. Il y a, de plus, trois femmes, dont la plus distinguée est Théano. Voilà le nombre de mes élèves, qui sont aussi ceux de mes Muses. » Il n'est pas difficile de trouver que ces élèves étaient au nombre de 28, nombre que Pythagore aimait comme étant le produit de la Tétraktys par le nombre d'Athéna. En outre, l'addition de ces chiffres donne 10 et nous venons de voir l'excellence de ce nombre. 28 se trouve aussi indiqué dans la Basilique de la Porte Majeure, comme le nombre vraisemblable des fidèles qui s'y réunissaient.

40 est le nombre pénitentiel par excellence. Les grandes initiations ne demandaient pas moins de 40 années; c'est le temps que Moïse demeura chez Jéthro avant de libérer son peuple, et il avait passé autant dans les sanctuaires d'Egypte avant de commettre le meurtre pour lequel il s'est exilé. Le peuple élu subit dans le désert une période de probation qui dura aussi 40 ans. Jésus jeûna 40 jours dans le désert avant de commencer les travaux de sa vie publique, et les chrétiens observent les 40 jours du Carême qui les préparent au devoir pascal par une purification matérielle et spirituelle. Kabbalistiquement et dans le Tarot, 40 correspond à la mort; mais pour le Sage, c'est la mort fictive qui l'amène au seuil de la Lumière.

77 est un nombre violent : lutte, victoire ou défaite et 77×7 ou 539 est indiqué dans les Ecritures comme une période qui doit se terminer par une action exemplaire; ce nombre est associé à l'idée de rémunération bonne ou mauvaise. « Celui qui frappera Caïn sera puni 7 fois; celui qui touchera Lanieth sera puni 77 fois 7 fois. »

Une étrange coïncidence, relevée par le Dr Allendy dans son *Symbolisme des Nombres* : cette période de 539 ans amène parfois des faits semblables. C'est ainsi que la naissance de saint Louis et celle de Louis XVI sont séparées par ce nombre, de même l'année de leur mariage et divers autres faits de leur vie. Seule, la date de la mort est considérablement avancée pour Louis XVI. Il serait bon d'étudier ce rapport sur d'autres dates connues.

72 présente aussi une importance considérable. Il se réfère au nombre nuptial tel que Platon l'envisage dans *la République*. Jéthro, voyant Moïse submergé par les affaires de détail qui l'empêchaient de donner son temps aux choses de plus haute importance, lui donna le conseil de choisir 72 hommes sages à qui confier les affaires courantes et ne feraient appel à lui que pour les cas difficiles. De même, Jésus choisit 72 disciples en outre de ses 12 Apôtres. Set-Typhon ameute contre son frère Osiris 72 mauvais esprits. L'année est divisée en 72 demi-décan, soit 360 degrés, auxquels il faut ajouter les 5 jours épagomènes. Pour former ces 5 jours, Thot-Hermès dérobe quotidiennement à la Lune 1/72 de jour. Comme chacun des jours est protégé par un génie spécial, les jours épagomènes sont démunis de cette protection. Aussi les emploie-t-on à fêter la naissance des Dieux, ce qui les rend sacrés.

En Assyrie et en Chaldée, la connaissance de ces 72 Anges est à la base du calendrier sacré, et, chez les Juifs, les 72 Anges sont les 72 Esprits kabbalistiques auxquels on a recours pour la confection des talismans individuels. Pour les Pythagoriciens, 72 est également un nombre remarquable : 72 ans sont un jour de la grande année car $360 \times 72 = 25.920$, soit le nombre des années d'un cycle, la Grande Année précessionnelle, la *mitacómésis* des pythagoriciens. 72 années formaient donc un degré de ce cercle et les périodes qui ramènent les humains sur cette terre pour y mériter leur évolution étaient comptées sur cette mesure. Les incarnations du Maître étaient séparées les unes des autres par 3 de ces degrés, soit 216 ans.

Il n'est rien de plus facile que voir, dans cette étude des nombres, seulement une fantaisie agréable, résultat d'un mysticisme aveugle. Il n'y a pas longtemps encore la mode était à cette conception ou à cette absence de conception. Nous devons beaucoup dans la modification qui s'est produite, à la mémoire de Charles Henry. Lui qui osa écrire : « Il est plus scientifique de tout croire que de tout nier », sous bénéfice de contrôle, cela va sans dire. Au moment où il cherchait les lois de l'énergétique, il se procura toutes les courbes binomiales possibles, représentant la croissance et la décroissance de toutes les forces

et de tous les êtres. Ces courbes différaient entre elles mais, sur toutes, se trouvaient certains points marquants, qu'il appela « nombres rythmiques ». Il se trouva que ces *nombres rythmiques* étaient exactement les nombres sacrés de toutes les traditions. Il fallait donc que ceux qui ont établi ces traditions fussent au courant de bien des constatations scientifiques. Des travaux comme ceux de l'abbé Moreux sont faits pour nous confirmer en cette pensée.

De nos jours, la Science la plus officielle se trouve dans la nécessité, de par ses propres découvertes, de faire intervenir le Nombre et le pouvoir du Nombre en bien des lieux où on ne l'attendait pas. Dès le moment où s'établirent les tables de Bode, il fallut se rendre compte de ce fait que des lois purement numériques avaient présidé à la formation de notre système solaire. Ce n'est pas seulement par les appareils d'optique chaque jour perfectionnés qu'il faut chercher les astres inconnus : il faut demander au Nombre de fouiller les secrets du Ciel. C'est ainsi que Le Verrier découvrit Neptune par le calcul tandis qu'un astronome allemand le constatait au télescope. Il y a plus, et l'harmonie se découvre plus profonde encore que l'on avait cru, puisque les distances des astres, si l'on attribue le nombre 1000 à la distance de la Terre au Soleil, sont dans une proportion qui ramène exactement aux notes de la gamme. Et cette gamme nous ramène à des harmonies connues.

Il ressort des travaux d'Alexandre Denéréaz — dans ses merveilleuses applications du *Nombre d'Or*, sur lesquelles nous reviendrons à loisir sur le propos de l'*Oeuvre d'Art* — que les proportions du corps humain se chiffrent sur le même rythme. Par exemple, du talon au bassin, un squelette de 1 m. 62 donne 0,81, du bassin à l'omoplate 0,50, de l'omoplate au crâne 0,31 soit les accords de sixte et de quarte : do, fa, la, do.

Si nous en revenons aux astres, plaçant le Soleil à la tête et les planètes sur la longueur du bras étendu, Vénus sera au poignet. Mercure au coude et la Terre au bout du doigt médius, donnant musicalement un accord du même ordre.

Nous voici donc ramenés par des constatations matérielles et indiscutables, à ces Nombres sacrés qui furent la Loi des anciens Sages. Eux, plus avides d'une instruction spirituelle que d'un bénéfice humain, se plaçaient sur le terrain de la Connaissance pure. C'est ce qui ressort des études esthétiques du pythagoricien Nicomaque de Gérase.

« Les Anciens qui, sous la conduite spirituelle de Pythagore, dit-il dans son *Introduction à l'Arithmétique*, donnèrent les premiers à la Science une forme systématique en ont défini la Philosophie comme l'amour de la Connaissance... Les choses

incorporelles — comme les qualités, les configurations, l'égalité des relations, les arrangements... les lieux, les temps — sont, par essence, immuables et inchangeables, mais peuvent accidentellement participer aux vicissitudes des corps auxquels elles sont affectées.

« Et si, accidentellement, la Connaissance s'occupe des corps, supports matériels des choses incorporelles, c'est cependant à elles qu'elle s'attachera spécialement. Car ces choses immatérielles, constituent la vraie réalité. Mais ce qui est sujet à la formation et à la destruction — la matière, les corps — n'est pas actuellement réel par essence.

« Tout ce que la Nature a arrangé systématiquement dans l'Univers paraît, dans ses parties comme dans l'ensemble, avoir été déterminé et mis en accord avec le Nombre par la prévoyance et la pensée de Celui qui créa toute chose; car le modèle était fixé, comme une esquisse préliminaire, par la domination du Nombre préexistant dans l'Esprit de Dieu créateur du monde, nombre-idée, purement immatériel sous tous les rapports, mais en même temps la vraie et éternelle essence, de sorte que, d'accord avec le Nombre, comme d'après un plan artistique, furent créées toutes ces choses et le temps, et le mouvement des cieux, les astres et tous les cycles des choses. »

Comme résonnance de cette certitude qui n'a cessé de hanter la conscience humaine, nous retrouvons les nombres magistraux dans toutes les grandes œuvres du passé. Certes, il se produisit des éclipses profondes, et les ténèbres de la barbarie engloutirent en un moment des travaux de tout premier ordre — ou plutôt la connaissance qui en avait été donnée au public. Heureusement, la tradition ne cessa point d'être transmise et nous la retrouvons toujours — parfois de manière bien inattendue.

L'invasion des « grands barbares blancs » saccagea des œuvres à jamais irréparables, de même que les soldats de Cambyses avaient détruit en Egypte des monuments dont les vestiges nous remplissent encore d'admiration et de regret. Mais, s'il ne se trouve pas souvent un Pythagore pour instruire les soldats Perses, il existe toujours des êtres soucieux de sauver ce qui peut encore être arraché à la fureur. Telle fut l'œuvre de saint Benoît quand les Barbares tenaient Rome. Telle fut, au cours du Moyen Age, l'œuvre anonyme des moines qui ont sauvé bien des trésors. Je n'en veux pour témoign que ce grand maître Albert, cet Albert le Grand que l'on vient de canoniser encore que, pour bien des lecteurs, son nom n'ait survécu que sur d'affreux grimoires, reflétés déformés de la tradition.

Corneille Agrippa reprend le même thème, citant le saint abbé Jean Trithème, par qui il avait été initié.

« Les Sciences mathématiques, dit-il, sont comme parentes de la Magie, si indispensables à celle-ci que celui qui, sans les posséder, croit pouvoir exercer les arts magiques, se trouve sur une voie absolument fausse, s'efforce en vain et n'arrive jamais à un résultat. Car tout ce qui peut exister de forces naturelles esclaves ne consiste, en fin de compte, qu'au nombre, poids, mesure, harmonie, mouvement et lumière ,et dépend de ces facteurs. »

Si Agrippa avait eu connaissance des ondes que nous possérons, de leurs moyens de détection et de mise en œuvre, il aurait dit, comme nous pouvons le faire : si vous voulez, à la T.S.F., entendre tel poste, il convient que vous mettiez votre récepteur en accord parfait avec le poste demandé. Telle est absolument la conception magique, dont nous parlerons plus tard.

Agrippa va plus loin, plus avant, plus proche encore des données les plus actuelles, mais il les magnifie par une compréhension parfaitement orthodoxe de la voie initiatique :

« Les Nombres se trouvent être dans les relations les plus simples avec les idées de l'Entendement divin... Les Forces dont jouissent les Nombres ne résident pas dans les noms des Nombres, ni dans les nombres employés en comptabilité, mais dans les nombres de l'entendement, formels et naturels... Celui qui réussit à relier les Nombres naturels et usuels aux Nombres divins réalisera des miracles par les Nombres. »

Ailleurs, il trouve, comme Alexandre Denéréaz, comme Léonard de Vinci, comme les Kabbalistes, la clé des mondes invisibles et des mondes visibles dans les proportions du corps humain. « La forme de l'homme, dit-il, résume toutes les formes, tant des choses supérieures que des choses inférieures. Parce que cette forme résume tout ce qui est, nous nous en servons pour représenter Dieu sous l'aspect du Vieillard suprême. Le monde supérieur féconde le monde inférieur lorsque l'homme, médiateur entre la pensée et la forme, trouve enfin l'harmonie... Tout ce qui existe est un corps animé par une seule âme. »

C'est parce que la science matérielle en est arrivée, par des voies expérimentales, à des constatations de cet ordre, que nous voyons aujourd'hui une révolution singulière s'accomplir. C'est la science matérielle qui bat en brèche la matière, qui s'aperçoit que cette divinité tant encensée n'a jamais eu d'existence propre, mais que tout n'est que Nombre et Rythme. D'où vient ce Rythme? Qui a fixé de tels Nombres? Elle n'ose encore se poser de telles questions, mais le moment devra venir où ces questions se poseront d'elles-mêmes. Il est impossible de constater l'existence d'une force — et celle du Nombre est infinie —

sans se demander son origine. Or il est impossible qu'une loi spirituelle comme celle du Nombre soit émanée de la Matière — en admettant qu'elle existe. S'il y a un ordre établi, qui a été l'Ordonnateur?

En attendant que soient proférées des paroles si parfaitement logiques, nous assistons à d'étranges revirements d'opinion. Il n'y a pas longtemps encore, quand on parlait des sourciers, de ceux qui détectent les radiations souterraines par le moyen du pendule ou de la baguette, on se faisait regarder avec une pitié affectueuse. Il fallait que vos interlocuteurs fussent très bien élevés, pour ne pas témoigner, d'une façon ou de l'autre, que vous aviez le cerveau fêlé. Aujourd'hui, les ondes font fanatisme. Il est peu de jeunes ménages qui n'achètent un poste de T.S.F., avant de se munir d'objets plus nécessaires, tels que d'assiettes ou de chemises. Et tout le monde s'attache — avec la plus grande raison — aux beaux travaux de Lakhowsky. On suit avec un intérêt fidèle les séances de ceux qui promettent des révélations surprenantes. En un mot, on cherche l'Invisible pour se consoler du visible qui nous a trop souvent déçus.

On admet que la médecine homéopathique peut guérir ses malades en leur ordonnant des remèdes où plus rien n'existe de la substance médicamenteuse, réduite à sa vibration personnelle par suite des dilutions qui la rendent impondérable. Il y a donc, dans les corps, une force impondérable mais réelle, puissamment active, violente même quelquefois. Il y a donc une quintessence dont on ne voulait point parler mais qui s'est imposée à nous par la seule force de la vérité.

Et les découvertes continuent. Cette vibration intérieure, le corps bien portant ou malade l'émet assez sensiblement pour que le pendule le détecte, pour que ses constatations prennent l'aspect du Nombre pour déceler la maladie.

Me trouvant de passage en Suisse, j'allai interviewer l'abbé Mermet dont les travaux en pendulisme s'imposent à l'attention de tous. Jamais ne se vit de savant plus simple. Il retira de sa ceinture un pendule fort court, fait d'une boule d'ébonite soutenue par une chaînette et me fit voir que, placée au-dessus d'un corps déterminé, la boule s'agitait un nombre constant de fois et dans la même direction : 6 fois par exemple pour l'argent, dans la direction ouest-est.

Pour les maladies, il en va de même. Chaque maladie a son nombre et il voulut bien m'en donner plusieurs. Je fus saisie d'admiration en voyant que ces nombres étaient singulièrement parlants et faisaient plus que se rapprocher des lois de la science antique. C'est ainsi que le nombre pénitentiel 40 est le nombre du cancer, la plus atroce maladie qui puisse naître du déséqui-

libre — et par conséquent du péché, je veux dire du manque-
ment à l'harmonie, personnel ou héréditaire. 13, nombre de la
mort correspond au poison mortel des champignons; 19 qui unit
le Soleil à la Lune et qui appartient plus spécialement à la puis-
sance féminine manifeste la paralysie en maladie lunaire comme
toutes les atteintes nerveuses par suppression d'activité.

Il exprimait avec une candeur parfaite que la souveraine Pro-
vidence a toujours placé le remède non loin du mal et que, si
nous cherchions la guérison par le moyen des plantes, nous
verrions que leurs émissions sont en nombre complémentaire à
celui de maladie. C'est ainsi que, consulté par un de ses confrères,
il diagnostiqua une gastrite — c'était l'avis du médecin — et
conduisit son malade, en suivant les indications du pendule
jusqu'à un pommier, la pomme étant souveraine en tout ce qui
touche la digestion. Une dame qui était présente le consulta sur
son anémie. Il lui indiqua de la même manière un pied de
raifort, excellent pour redonner un ton de vibration suffisant
à des nerfs malades et trop durement surmenés. Ici reviennent
les indications des magies antiques. Le raifort appartient à Mars
comme toutes les racines acères; il est donc naturel qu'il rende
des vibrations actives à ceux qui en ont besoin.

C'est par ce procédé du pendule que la médecine vétérinaire
a diagnostiqué à coup sûr les lésions tuberculeuses des vaches
laitières et déterminé celles dont le lait est propre à l'alimen-
tation, lesquelles sont guérissables et lesquelles sont dangereu-
ses. C'est toujours le Nombre, souverain infaillible, qui dis-
cerne la maladie, en spécifie la virulence et en indique le remède.
Le jour viendra, proche peut-être, où le rétablissement de l'équi-
libre interne qui constitue notre santé nous aura livré le secret
de son rythme et où le magnétisme humain se fera harmonieuse-
ment aider par la musique, la couleur et le parfum pour rebâtir
l'ordre détruit.

Ce sera le retour à la haute Magie; car la Magie n'est autre
chose que la connaissance scientifique des rythmes qui peuvent
aider l'être humain dans le développement de sa puissance inté-
rieure, le mettre en contact avec les Forces spirituelles qui sont
l'âme de la Nature et, par ce moyen, rendre le rythme à ceux
qui s'en sont éloignés.

Pour ceux qui considèrent ainsi les choses naturelles, les biens
matériels perdront beaucoup de leur puissance, car ils ne peu-
vent donner que ce qu'ils possèdent — et le rythme n'est pas de
leurs possessions. Alors, les rites sacramentels qui sont la plus
haute magie retrouveront leur puissance extérieure, avec d'autant
plus de pouvoir que la Science officielle ne pourra nier des forces
qu'elle aura mises dans leur jour.

Alors en ceux qui cherchent la véritable harmonie, *la paix profonde* pourront dire qu'elle ne se trouve que dans la soumission aux Lois divines et la communion avec les Forces naturelles. Ceux-là verront leurs vœux comblés car ils ont osé dire, même au temps où ces sages paroles passaient pour séditieuses : « Cherchez le royaume de Dieu et la justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

L'ŒUVRE D'ART

Pour comprendre à quel point l'art et la tradition — et par conséquent le Rythme — sont solidaires, il faut se reporter aux origines de l'Art, de tous les arts, et constater que, jusqu'à des époques toutes récentes, l'Art a été commandé par le Symbole exprimant des idées religieuses, sociales ou scientifiques par les moyens d'expression dont la technique de chacun lui permettait de disposer. La conception des « arts d'agréments » est venue de la Renaissance; puis, nous avons connu les « arts de désagrément »; mais ceci est une autre histoire.

Les premiers joyaux n'ont pas été créés en vue de la parure, mais pour accroître la valeur ou la force de celui qui les portait. Ils ont été faits avec les dents et les ongles de l'animal tué, afin que sa puissance fût ajoutée à celle de son vainqueur. Le chasseur pacifique arborant sur son ventre une griffe de tigre achetée au bazar ne songe pas qu'il continue la pensée du Peau-Rouge paré du scalp de son ennemi ou du Dayak de Bornéo dont la case est ornée des têtes de chefs mis à mort par lui — seulement des chefs, car le cerveau des autres ne donnerait pas une radiation suffisante pour compenser le travail accompli.

Tout art a d'abord été magique. La première musique a été une incantation, la première danse un envoûtement, le premier dessin la manifestation rituelle de l'animal à qui s'adresse la flèche ou l'épieu qui les porte comme l'adresse d'une lettre. Au fond des grottes préhistoriques, on relève les traces des danses qui s'exécutaient autour d'un simulacre d'ours, afin que la chasse préparée pût venir à bout de ce monstre. Des danses analogues se font de nos jours en Australie, non pour l'ours mais pour le kangourou non contre l'ennemi féroce mais contre la proie désirée. Les danseurs miment en gestes, immuablement rituels, l'affût des hommes, les ruses et les feintes de la bête, le jet de l'arme, la chute du corps blessé. Le rite n'admet pas que la chasse puisse être inutile. Et ceci aussi est magique : la prévision du mauvais sort ne manque pas de l'attirer. Par un motif analogue, les bas-reliefs assyriens et égyptiens ne mentionnent pas les défaites. Il ne convient pas d'en perpétuer le souvenir, non seulement parce que l'orgueil blessé n'y trouve

pas son compte, mais aussi, mais surtout parce que la figuration du mal restreint les puissances du Bien, agit comme un microbe contagieux et contamine l'avenir.

Dès que le sentiment religieux se fit jour parmi des sentiments plus frustes, l'Art sous toutes ses formes s'efforça de se rapprocher de l'Idée divine, de l'extérioriser de manière ou d'autre, mais surtout de manière à se rendre favorables les Forces mystérieuses qui baignent l'être de leurs effluves formidables. Pour y parvenir, on observa tous les rapports susceptibles de figurer le sujet du désir ou de la crainte et on les adapta aux objets usuels ou aux objets sacrés, afin que la Force qu'ils matérialisaient ne fit qu'un avec ces objets, les investît de sa puissance, en un mot, fit des talismans.

Par la suite, quand des temples furent construits, quand des demeures stables accueillirent les hommes, les symboles s'inscrivirent dans l'architecture et, jusqu'aux temps modernes, on peut affirmer qu'il n'y eut jamais un plan, une ligne, un décor, qui ne fussent chargés d'exprimer quelque chose. Il est donc arrivé que ces symboles, employés de si longue date pour exprimer sans cesse une même pensée ont fait corps avec cette idée et que leur présence suffit pour déterminer, dans les endroits où ils s'inscrivent, des événements à leur ressemblance, *car il n'est rien d'indifférent.*

Théodore de Banville, qui savait beaucoup de choses et devinait toutes les autres a écrit, dans *Paris vécu*, un chapitre sur *les Symboles* qu'il faut relire en son entier, mais dont je détacherai seulement quelques lignes : « Lorsque j'étais un tout jeune enfant, et que je passais devant l'abominable façade (grecque!) du théâtre des Variétés, je me perdais en songeries, interrogeant et regardant sans cesse la ridicule et burlesque Lyre, enfermée dans une couronne, qui occupe le fronton de ce monument... Je savais déjà, car je l'ai su de naissance, que nul symbole n'existe en vain... Et je me disais toujours : « Evidemment, il arrivera dans ce palais de carton un malheur d'un caractère exclusivement et spécialement LYRIQUE. » Vint le succès retentissant d'*Orphée aux Enfers* et de *la Belle Hélène* où se voyaient bafoués les plus nobles symboles de la Beauté et de l'Esprit. Personne n'en souffrit plus profondément que le poète, car il savait par quels liens profonds les mythes olympiques tiennent aux lois de l'Univers qui est *mundus* (pureté) et *cosmos* (belle norme). Et la Lyre de plâtre, ricanante dans sa couronne, lui criait avec la voix des choses : « Tu te demandais ce qui naîtrait de moi. Eh bien, le voilà et tu vois que je n'avais pas été placée en vain sur la maison des bouffons illustres, au milieu de ce fronton triangulaire. »

Et la douleur du Maître était d'autant plus intense que la Lyre est pour tous ceux qui savent voir, le Symbole du Rythme et, par conséquent, de la Poésie, car en elle se trouve le Rythme à l'état le plus pur, dégagée de toute réalisation matérielle et semblable à une mathématique céleste.

C'est une erreur d'autant plus dangereuse qu'elle est plus fréquente d'imaginer que la prose est née la première et que le vers, avec son choix de syllabes longues et brèves, ses rimes, ses coupes, ses retours de rythme et de son fut le produit de civilisations avancées jusqu'à la décadence. C'est, au contraire, le vers qui est l'expression primordiale, justement parce que le rythme, la rime, les coupes savantes, les rappels de sons en font un moyen mnémotechnique de tout premier ordre. En outre, ce rythme qui différencie le vers de la prose fait de lui une musique incantatoire, le rapproche par conséquent des formes magiques, du contact aux forces cachées. Depuis les plus nobles poèmes jusqu'aux formules de la sorcellerie la plus fruste, vous trouvez le rythme et la rime. Soyez assurés que cela ne se fit point sans cause, car, si le hasard n'existe pas dans la Nature, il n'existe pas davantage dans les réactions humaines. Donc, comme je le démontrerai tout à l'heure, ceux qui ont désorganisé le vers sous prétexte de le rapprocher de la Nature et même du naturel ont commis une erreur grossière qui, comme toutes les erreurs, ne peut manquer de s'abolir soi-même.

Avant de parler du vers moderne, considérons les œuvres d'art des temps anciens. Tout ce qui a forme architectonique a été construit sur des nombres voulus, dans des proportions immuables. Certains monuments, comme la grande Pyramide, avaient pour but de conserver aux générations futures des connaissances qu'il n'était pas utile de révéler au grand public, mais dont l'éten-due nous effare actuellement, car les découvertes récentes dont nous sommes le plus justement fiers s'y trouvent énoncées comme dans un livre de pierre. Quand ils avaient trouvé une forme digne d'être estimée parfaite on s'y tenait avec tant de fidélité que, depuis le troisième millénaire avant Jésus-Christ jusqu'au siècle d'Auguste, la pyramide chaldéenne a donné sa proportion pure non seulement à toutes les ziggurah assyriennes mais encore au tombeau de Mausole dans Halicarnasse et jusqu'au monument votif élevé par Auguste près de la Turbie, pyramide dont la base est 60 et s'élève à 7 par 30, 21, 17, 14 et 7, plus le pyramidion ou l'édicule encore plus exigu. Cette proportion se rapproche curieusement du fameux *nombre d'or* et des séries qui y correspondent. C'est une loi chère aux pythagoriciens et qui fut précisée par Nicomaque de Gérase avant d'être reprise par les mathématiciens humanistes de la Renaiss-

sance. La proportion idéale s'obtient en partant de 1 et additionnant les deux derniers nombres qu'on possède pour obtenir le suivant : $1+1=2$, $1+2=3$, $2+3=5$, $3+5=8$, et ainsi de suite.

Cette connaissance s'applique à toutes les formes, aussi bien aux formes naturelles qu'à celles qui sont créées par l'homme, aussi bien à l'architecture et à la peinture qu'à la musique et à la poésie. Même dans le vers de théâtre, devenu aujourd'hui une prose plus que familière, les poètes faisaient allusion à cette proportion divine qui unit la pensée de l'homme et les formes de la Nature aux êtres par qui se régissent les suprêmes Forces. Dans une adorable scène du *Marchand de Venise*, Shakespeare fait dire à l'amoureux Lorenzo : « Comme la clarté de la lune dort doucement sur le gazon! Ce doux silence et cette nuit si belle conviennent aux accords d'une gracieuse harmonie. Assieds-toi, Jessica, vois comme la voûte des cieux est incrustée de disques brillants. Parmi ces globes que tu vois, il n'y a pas jusqu'aux plus petits dont les mouvements ne produisent une musique angélique en accord avec les concerts des chérubins à l'œil plein de jeunesse. Telle est l'harmonie qui se révèle aux âmes immortelles; mais, tant que notre âme est enclose dans cette grossière enveloppe d'une argile périssable, nous sommes incapables de l'entendre. »

Tel est, en effet, le devoir de la musique : nous ramener au rythme initial des mondes; c'est pourquoi la véritable musique exerce sur les malades une si salutaire action et pourquoi David, du son de sa harpe, ramenait Saül dans la droite voie. De même Platon, au chapitre VII des *Lois* attribue un pouvoir curatif à la musique et à la danse. Nous avons changé tout cela : les arts affranchis de règles n'ont plus d'autre but que d'amener le désordre et la folie, sous couleur de spontanéité.

Que l'on n'objecte pas que le désordre sied à l'artiste; c'est une opinion romantique et par conséquent fausse. L'artiste doit parer le rythme absolu de toutes les magies de la forme, dans la technique qu'il possède; il doit, s'il veut parvenir à ce but — sa seule raison d'être — créer d'abord le rythme et l'équilibre en soi-même, faute de quoi il ne pourra les donner aux autres. Un indiscutable proverbe dit qu'on ne peut donner que ce qu'on a.

Ce n'est pas que je nie le charme de certains génies maladifs et la rare beauté de leurs œuvres. Mais, outre qu'ils sont beaucoup moins nombreux qu'on veut le dire, ils sont dans notre ciel artistique comme des comètes ou comme des Anges fourvoyés. D'ailleurs beaucoup de ceux qu'on place dans ce groupe ne correspondent nullement à l'idée qu'on voulut s'en faire :

Baudelaire, par exemple, fut l'ordre même. Sa vie est la plus normale du monde et son vers, merveilleusement musical, connaît non seulement toutes les règles mais toutes les finesse de l'art le plus savant. Il est de ceux qui, selon l'expression de M. de Banville, marchent parfaitement bien parce qu'ils ont appris à danser. On n'arrive à cette souplesse dans un art qu'après avoir pénétré sa technique assez profondément pour n'avoir pas l'air de s'en souvenir.

Ceci doit nous rappeler que Pythagore — ou Lysis, son porte-parole — faisait du Nombre l'origine de tous les arts; spécialement le nombre 4 qui contient le secret de tous les nombres dans la sainte Tétraktys. Or, cette Tétraktys représente pour lui et ses adeptes non seulement une harmonie mécanique et sèche, mais le chant le plus fluide et le plus enchanteur : « Tétraktys, harmonie pure, chant des Sirènes. »

Car ce sont les sirènes qui, dans l'enseignement pythagoricien, représentent par leur dangereuse chanson l'éternelle musique des sphères. Car, ainsi qu'il a été dit, 4 se décompose en 10 et c'est la Décade qui exprime tous les autres Nombres; elle a été, dit Nicomaque, le cordeau dans la main du Souverain Ordonnateur.

• Du fait de cette constatation, il est des formes indéniablement pures et d'autres qui ne le seront jamais. Pour Platon, tenant de la tradition sacrée, il n'est que 5 solides parfaits : la pyramide, le prisme, le cube, le dodécaèdre et l'icosaèdre. Tout ce qui n'entre pas dans leur cadre n'aboutira jamais à l'harmonie parfaite.

Les formes même qui semblent s'écartez des données reçues y reviennent de manière ou d'autre, quand elles possèdent une réelle beauté. C'est ainsi que la spirale paraît agir sous son impulsion propre et de ce fait vient qu'elle a été choisie comme symbole de l'évolution que chacun doit opérer selon son libre arbitre. Mais la spirale se construit suivant des lois strictes; ses tours de spire s'éloignent l'un de l'autre non d'une distance égale, mais d'une distance réglée par la loi de Filibonaci : 2, 3, 5, 8, etc...

Léonard de Vinci n'a pas dédaigné de tracer les formes géométriques dont s'illustrent les œuvres de son ami Nicolas Pacioli sur *la Divine Proportion*. Cette proportion suprême à quoi se ramènent tous les êtres n'est pas une proportion inventée, trouvée sèchement par des déductions scolastiques; cette proportion se mesure suivant le corps de l'homme, du moment qu'il arrive à sa perfection, réalisant pleinement le microcosme et faisant de soi un « être créé à l'image de Dieu ». C'est pourquoi Paul

Valéry, un des écrivains qui ont parlé de Léonard avec la plus sensible compréhension, dit de lui :

« Il adore ce corps de l'homme et de la femme qui se mesure à tout... Et la face, cette chose éclairante, éclairée, la plus particulière des choses visibles, la plus magnétique, la plus difficile à regarder sans y lire, le possède. »

Le corps de l'homme, pour Léonard comme pour tous ceux qui ne se bornent pas à considérer l'extérieur des choses, est construit aussi rythmiquement que l'est un monde. Cette face, si particulière à chaque individu est cependant un ensemble de proportions dont la rectitude constitue la beauté. Régulièrement, la distance de la pointe du menton à la lèvre supérieure (exclue) est en proportion régulière avec la distance de l'ouverture des lèvres au bout du nez; si on y ajoute la distance du menton à l'ouverture des lèvres, on arrive aux prunelles et, si on y ajoute encore la distance du menton au bout du nez, on trouve le sommet du front.

Nous avons pris la règle d'or sous son aspect fruste et simplifié, mais, si nous tenons à une complète exactitude, nous verrons que la proportion réelle est $618 + 382$. Or, cette proportion, nous la trouvons régulièrement dans tout le corps humain : du sommet de la tête à la ligne des épaules, puis de cette ligne au nombril, la proportion est exacte et nous la retrouvons aussi exacte du pubis à l'aisselle et du pubis aux pieds. L'homme debout s'inscrit ainsi dans une croix formée par les deux diamètres perpendiculaires d'un cercle, une croix dont le sexe occupe le centre. Nous pouvons l'inscrire de même dans le pentagone régulier, soit qu'il ait été dessiné par Léonard de Vinci ou par Cornélius Agrippa.

Une pensée identique a créé dans l'architecture l'idée rythmique de la symétrie qui n'est pas, comme le pensent bien des gens, représentée par deux vases encadrant une pendule; mais la reproduction d'un rapport, le retour des formes ayant entre elles des rapports numériques. Les architectes d'autrefois, qui n'étaient pas seulement des constructeurs de maisons, ne cessaient d'assimiler l'architecture à la musique. Alberti écrit, en 1485, dans son *Art de construire* : « L'harmonie est un accord de plusieurs sons plaisants... Quant à l'harmonie architecturale, elle consiste en ce que les architectes se servent des surfaces simples, qui sont les éléments, non pas confusément et pêle-mêle, mais en les faisant correspondre les unes aux autres par l'harmonie ou la symétrie; si l'on veut dresser des murailles autour d'une aire qui serait, par exemple, deux fois aussi longue que large, il ne conviendrait pas d'employer les consonnances triples, mais seulement les doubles. »

Cette proportion architecturale apparaît à nu dans l'art grec parce que la nudité ornée, la simplicité parfaite sont l'âme de la civilisation grecque; mais ailleurs, parce que cette nudité est voilée, il ne faut pas en inférer qu'elle n'existe pas. Le temple égyptien se forme d'un long rectangle dont le sacraire est le milieu, encadré par deux corps de bâtiments qui forment avec lui la proportion parfaite.

Dans le décor des temples, le fronton, de quelque forme qu'il puisse être, représentera le monde divin, séparé du monde terrestre par un décor à répétition appelé à symboliser le ciel visible ou les eaux supérieures ce qui revient expressément au même. Une zone inférieure montrera les héros ou les esprits moyens. Ensuite, les portes permettront au monde terrestre de se réaliser. De chaque côté de ses portes, les colonnes, les reliefs de tout genre, les inscriptions même, rappelleront à ceux qui entrent les devoirs qu'ils assument à l'égard des dieux bienveillants par qui ils vont être accueillis.

L'église chrétienne n'échappe pas à cette loi. Si nous l'inscrivons dans le cercle, toujours le maître autel coïncidant avec le centre comme la volonté divine est au centre de toutes choses, le chevet et les deux bras s'inscriront dans un cercle dont le diamètre est la moitié du cercle total. Celui-ci ne sera atteint que par le seuil de l'église qui, de la sorte, atteint la proportion parfaite avec les autres parties.

Toutefois, ce sont les Anciens qui ont le plus souvent cherché à faire quadrer tous les arts dans une proportion unique et, dans les édifices pythagoriciens par exemple, la disposition des colonnes est régie par les lois de la gamme pythagoricienne. Les rapports des sons et des proportions faisaient partie de l'enseignement d'Eleusis et un grade initiatique très supérieur était attribué à « l'initiation au cercle », solution d'un problème qui, sous la forme d'une géométrie savante, représentait l'âme de l'adepte se soustrayant au charme dangereux de la diversité pour communier en l'UN, représenté par le point central.

Considérée de ce point de vue, l'architecture ne se différencie de la musique que par son mode d'expression et le temple, le théâtre, la cathédrale se bâtissent comme une symphonie. Il y a davantage; si le plan est soumis à des lois précises, il en va de même pour les détails et la décoration; rien n'est abandonné au caprice. Chaque ornement est à sa place, et chaque ornement possède un sens particulier. Entre ciel et terre, la palmette commente l'évolution des âmes qui, toutes, aspirent à l'unité divine mais s'y élancent avec des forces différentes. Le décor du fronton atteste la divinité éponyme et non seulement son nom qui est aussi celui du temple, mais encore la forme élue de cette

divinité, son influence spéciale et par conséquent la date de ses fêtes et les dispositions requises pour leur bonne célébration.

Quittons les temples grecs et revenons à nos églises. La rosace pleine de lumière est le Paradis et le plus souvent elle montre l'Ascension, le couronnement de la Vierge ou l'Arbre de Jessé aboutissant à la gloire divine. Nous les retrouvons parfois sur le tympanon; mais plus souvent encore, nous y voyons le Jugement dernier et la pesée des âmes, scènes des intermondes qui nous préparent à entrer dans le lieu sacré. Mais dans beaucoup d'églises d'autres enseignements secrets se manifestent dans la décoration de telle ou telle porte, comme à Notre-Dame de Paris, on peut suivre le développement de l'œuvre alchimique.

Naturellement ceux qui traduisaient les sciences et les dogmes par le moyen des pierres taillées n'étaient pas les premiers venus. Ils ne se contentaient pas d'apprendre leur métier comme une besogne fastidieuse : ils recevaient une véritable initiation et prononçaient le serment qui les obligeait au secret. S'ils y manquaient, leur carrière était finie aussi bien dans leur pays natal que dans les autres contrées. Les initiés de tous les pays parlaient le même langage symbolique et se reconnaissaient aux mêmes gestes. De là vint le secret des corporations dont nous ne connaissons plus que la Franc-Maçonnerie mais qui s'étendait à tous les autres travaux. Le futur Maître ne devait pas seulement disposer des capitaux suffisants pour la bonne marche de son entreprise, il lui fallait, avant de pouvoir en user, savoir son métier parfaitement, accomplir un *chef-d'œuvre*, démontrer sa capacité. Il devait aussi témoigner de sentiments nobles, de son attachement à l'honneur de la profession plus encore qu'aux bénéfices vraisemblables. De nos jours, les bons ouvriers aiment « l'ouvrage bien faite » et le travail mécanique les dégoûte. Fils et petits-fils d'artisans, ils ont entendu, quand ils étaient enfants, les histoires du Tour de France, quand le nombre de maîtres était limité dans chaque métier et dans chaque ville, évitant ainsi la production hâtive et surabondante qui a tué les arts mineurs et finira par tuer le pays. Car tout se tient : la vie des nations a son rythme aussi bien que la vie humaine et c'est en contrevenant à ce rythme qu'on introduit dans l'un et l'autre corps la mort, au moins la maladie. Car toutes les morts sont des suicides.

L'artiste ancien avait, comme législateur, cette supériorité sur les nôtres qu'il tenait compte de la vie des choses et des êtres et ne construisait pas des plans « à l'usage des gens qui n'ont pas d'estomac », comme dit Rudyard Kipling dans une profonde et charmante nouvelle. Il nous y fait voir un enfileur de lieux communs arrêté soudain par une aphasic et pouvant

mesurer à quel point ses possibilités personnelles sont restreintes. Il n'en allait pas de même jadis où ce genre d'études donnait tous les droits au cabanon. Artiste ou gouvernant cherchait à percevoir dans tous les êtres le rythme qui est leur vie même, et, tant qu'il se conformait à ce rythme, il était certain d'être dans le vrai. Car, si le Vrai abstrait est en dehors de la vie matérielle, dès qu'on veut le réaliser, il faut tenir compte de la nature des choses et de leurs lois particulières.

Mais, dira-t-on, si l'architecture a été souvent un livre de pierre où sont inscrites les connaissances de toute une époque, il n'en va sans doute pas de même des autres arts? Exactement de même.

J'ai dit, en parlant du son, que chaque note possède sa vie personnelle exprimant un rapport cosmique ou matériel. Sa rapidité ou sa lenteur, son intensité, la fréquence et le nombre de ses répétitions avaient aussi leur signification. La musique antique n'avait d'ailleurs pas une existence isolée de l'être humain, comme nous la goûtons dans les concerts elle servait principalement à accompagner les voix parlantes ou chantantes; elles ajoutaient à la magie de la « voix juste » la toute-puissance du Rythme.

Dans les temps modernes, quand la musique voulut s'affranchir de ce joug glorieux et voulut vivre sa vie propre, le rythme ne l'abandonna point et ne cessa de la régir. Ce furent toujours le calcul et ses lois rigides qui dirigèrent cet art flottant et, en apparence, plein de liberté. D'une part, il est impossible de libérer du rythme le son qui est fait pour représenter la vibration initiale par quoi fut émue la matière, par quoi elle fut éveillée à la vie organisée, toute organisation étant, de soi-même, un rythme. Mais ce qui précise encore davantage le rythme nécessaire à la Musique, c'est son rôle de rectrice de la Danse. Et la Danse, surtout jusqu'à la Renaissance, eut toujours un caractère véritablement sacré.

Pour qu'elle réalise entièrement ce caractère, nous devons prendre les pays où la danse est confiée aux seuls représentants d'un même sexe. Cela ne nous conduit pas bien loin, puisque chez les Basques, la danse du verre et la Danse des Satans ne sont dansées que par les hommes. Mais il y a des pays où des danses sacrées sont exclusivement féminines. A mesure que l'homme s'attachait à la possession du sol et que le lien de la famille s'alourdissait de considérations extérieures, le rôle extérieur de la Femme se restreignit à ses seules puissances de séduction; aussi, les voulant accroître par tous les moyens en son pouvoir, de tout ce qui avait été magie, arme rituelle, elle se fit des ornements destinés à prendre au piège celui que pensait

commander. Les peintures de guerre qui avaient servi au chef à magnifier sa force sont devenues le maquillage, les joyaux qui servaient de talismans, la ceinture qui donne la force, le collier qui attache à quelque association rituelle, le pectoral qui retient et augmente dans les plexus les forces magiques de l'adepte, tout cela devint les instruments de la coquetterie et plus habile que le guerrier, elle se fit offrir le scalp de sa victime par cette victime elle-même. Il ne faut pas voir autre chose dans l'histoire de Dalila où la chevelure de Samson n'est pas seulement une parure naturelle mais encore le siège d'une force divine. Il en fut de même pour la danse. Elle avait eu primitive-ment un caractère magique et guerrier, elle est devenue le moyen de mettre en valeur les grâces voluptueuses de la femme, de fixer le désir de l'homme.

Cependant ce n'est pas ainsi que la danse avait été primitive-ment considérée. Chez les Shamans de Sibérie comme chez les Peaux-Rouges d'Amérique, il y a des danses médecines qui doivent rétablir la santé par leur rythme. Partout, il y a des danses sidérales qui représentent les phases de l'année cosmique. Le but de ces danses est de retracer, par le moyen des pas et des poses, les secrets des mondes cachés et l'action de la volonté humaine sur le monde des éléments, qu'ils nous soient amis ou hostiles.

Décrivant une danse mexicaine qu'il n'a certainement pas inventée, D.-H. Lawrence s'exprime ainsi :

« Tout à coup, le tambour retentit à nouveau. Un des hommes au poncho blanc bordé de bleu sombre se leva, défit ses sandales et commença à danser sans bruit. Il dansait lourdement, comme s'il enfonçait profondément dans la terre, oscillant suivant un rythme bizarre, le corps penché en avant, levant alternativement un genou puis l'autre, l'épine dorsale saillante. Un autre homme posa ses sandales au centre du cercle et se mit à danser également, tandis que l'homme au tambour entonnait un chant sauvage. Les autres hommes enlevèrent leurs ponchos et bientôt tous furent debout, le torse et les pieds nus, dansant la danse sauvage avec des pas d'oiseau.

« Quiconque dort s'éveillera, quiconque dort s'éveillera. Celui qui suit la trace du serpent dans la poussière arrivera au but et sera revêtu de la peau du serpent, de la peau du serpent de cette terre où sont nés la pierre, le bois, l'argent, l'or et le fer. Quiconque dort s'éveillera, quiconque dort s'éveillera. »

« La chanson semblait prendre un nouvel essor chaque fois qu'elle menaçait de s'éteindre. On aurait dit le flux et le reflux d'une mer puissante. Les danseurs, après avoir tourné chacun sur place, foulant la même poussière de leurs pieds nus,

commencèrent à décrire une ronde lente autour du feu, tandis que le tambour résonnait, tel un cœur qui bat sans trêve. »

Bientôt les autres hommes se mêlent à la danse et, conduits par un des premiers danseurs, forment une seconde ronde qui tourne en sens inverse de la première. Puis les femmes acceptent de s'unir au rythme. Un homme debout, sans regarder personne, attend qu'une danseuse le prenne par la main, délicatement, presque sans contact. L'héroïne du roman, quoique blanche et anglaise, ne peut résister au pouvoir d'attraction irradié par cette danse; elle s'y joint et voici ses impressions, bien caractéristiques de l'influence d'un rythme précis sur notre subconscient.

« De sa main chaude, brune, presque indifférente, il (un homme inconnu) tenait à peine les doigts de Kate; il la conduisit vers le cercle. Avec sa robe blanche et son grand chapeau de paille, elle se sentait l'âme d'une toute jeune fille. Ces hommes lui donnaient le pouvoir de retrouver sa jeunesse.

« Timide et gauche, elle essaya de suivre la danse, mais elle se sentait raide et mal à son aise avec ses souliers; elle avançait pleine de confusion, tandis que son danseur tenait mollement sa main et oscillait régulièrement de tout son corps, pareil à un pendule.

« De même que l'oiseau du soleil féconde la terre à l'aube, de même foullez cette terre et fécondez-la, comme l'oiseau femelle est foulée et fécondée par l'oiseau mâle du soleil. Foulez la terre, foullez la terre accroupie sous ses plumes », chantait la foule.

« La seconde ronde était composée exclusivement d'hommes et Kate sentait leurs regards sombres dans son dos. Ils semblaient ne plus faire qu'une masse unique; les individus ne se distinguaient plus. Elle-même se confondait dans la masse des femmes. Tous dansaient de la même manière, le visage baissé, le regard absent, les hommes absorbés dans leur plus grande virilité, les femmes dans leur plus grande féminité... On eût dit une mer à la surface du globe, se mouvant au-dessus d'une mer à la surface de la terre.

« Kate sentait son sexe et sa féminité s'éveiller en elle et se fondre dans l'océan houleux d'une vie nouvelle. Elle n'était plus elle-même mais une partie d'un tout; ses désirs étaient engloutis dans les flots d'un immense désir. De même l'homme qui effleurait ses doigts était perdu dans l'océan des hommes, penché sur la surface des eaux.

« ... Elle ne connaissait pas le visage de son partenaire, ses yeux ne le voyaient plus; le visage de l'homme était celui du ciel noir... Ses pieds commençaient à saisir le pas; elle apprenait à se laisser aller, à libérer le meilleur d'elle-même et à le

laisser émaner d'elle, mystérieusement, telle une sève généreuse qui filtre jusqu'aux racines de la terre. Elle avait perdu la notion du temps, mais la danse peu à peu s'apaisait, bien que le rythme restât le même jusqu'au bout. »

Cette citation du *Serpent à plumes* est assez longue, mais je ne pouvais l'abréger, si je voulais donner pleinement la sensation réelle d'une danse rituelle qui n'a point pour objet la volupté ni la plastique mais dont le but est de créer une force collective, un égrégore, en vue de l'effet magique à produire. Ici, il s'agit de libérer des forces humaines en vue de la fécondation de la terre. Il faut donc que ces forces soient celles de la plus forte et de la plus impersonnelle sexualité. Les danseurs se séparent sans s'être même regardés, hors d'état de se reconnaître : le contact de leurs mains a été celui des éléments polarisés d'un groupe électrique et l'échange des ondes s'est opéré dans le moment même où ils étaient assez fortement pénétrés par le rythme et la musique pour y perdre la conscience de leur être particulier. Chacun de ces couples n'est plus qu'une lame dans la mer énergétique qui déferle. Le travail du rythme a été de créer et de libérer l'égrégore en dissolvant le seul obstacle que le débutant oppose toujours : le désir de rester soi-même au lieu de se laisser conduire.

Kate, qui est anglaise et femme de haute race, n'échappe pas à cette emprise parce qu'elle est sincère et intuitive. Elle se soumet au rythme comme s'y soumettent, tout aussi involontairement les indigènes du centre Afrique, dominés et hallucinés au rythme constant du tam-tam et qui, après des heures et des jours de cette obsédante musique ne sont plus qu'une pâte molle aux mains des chefs et des griots.

Il va de soi qu'il existe des danses d'un caractère plus élevé, dans une forme plus spirituelle. Toutefois celles-là comme les autres ont pour but de supprimer momentanément le « moi » de l'être humain et de faire communier l'être interne avec les vrais rythmes cosmiques. Telle est la danse des derviches qui fut créée par Djella Eddin Roumi à Koniah. Au rythme des marteaux qui battaient l'or entre des feuilles de cuir, le maître, après avoir expliqué des Mystères ce qui peut être dit par des paroles, exposa le reste par sa danse. A l'unisson de l'harmonie des sphères, il tournait sans presque toucher le sol et les disciples comprenaient que, pour parvenir à l'Unique, le seul véritable moyen est de s'échapper de soi par la porte dorée du Rythme. « Dans la rue des batteurs d'or, il dansa au rythme des marteaux devant l'échoppe de Calah-Eddin, dit Mme Noelle Roger. L'artisan, ébloui, continuait de battre ses

feuilles d'or, sans souci de les émietter, malgré les protestations des apprentis, jusqu'à l'heure de la prière du soir. »

Il sied, en effet, aux apprentis de reprendre leur maître quand, par-delà et au-dessus des conseils de l'humaine prudence, il sacrifie à la beauté parfaite et qui tâche d'être divine ses biens matériels. Ce sont toujours les mêmes qui reprochent à Madeleine d'avoir répandu sur les pieds divins un parfum de grand prix. Ils ne savent pas encore « qu'une seule chose est nécessaire ». Mais il sied aussi au maître de trouver ce Rythme sacré dans un des phénomènes de la vie la plus quotidienne, démontrant ainsi qu'il n'est qu'un seul Rythme et que les actes sont tous capables de nous porter au même but, à la condition que nous les accomplissons comme il se doit, *in hymnis et canticis*.

Depuis longtemps déjà Djellah Eddin avait trouvé la vraie sagesse et, pour combler sa joie, il lui fut donné de trouver aussi un vrai disciple qui fut le miroir de son cœur et de son esprit. Les gens de Koniah le définissaient « un homme qui a renoncé à tous les plaisirs en dehors de Dieu, a renversé de fond en comble la boutique des deux existences et s'occupe nuit et jour du service de Dieu. Il est, en matière d'exhortations et de gnose, l'océan des pensées. »

Son disciple, Chems Eddin Tébrizi, possédait comme lui toutes les sciences de son temps et les mettait au service de la musique et de la poésie, car il avait trouvé dans ces arts du rythme le véhicule sûr pour s'élever sans obstacle jusqu'à leur but. C'est aussi par leur moyen qu'ils avaient trouvé l'Ami parfait, celui que recherche toute âme mystique, si merveilleusement définie par Calah-Eddin, le batteur d'or : « Celui qui te parle de ton mystère pendant que vous vous taisez. »

Ensemble, ils dansèrent et jouèrent de la flûte. Et, tandis qu'ils tournaient, perdant la notion de leur corps, ils voyaient s'ouvrir les jardins du Paradis. Au cours de ces extases, le Maître concevait ses plus merveilleux poèmes. La poésie et la musique pouvaient seules exprimer la suavité de ces transports : « Lorsque tu me cherches, écrit-il faisant parler l'Ami Suprême, cherche-moi dans la joie, car nous sommes les habitants du pays de la joie. »

C'est d'un de ces concerts que Chems s'évada un soir pour aller vers le supplice, mais cela ne l'arrêta pas plus que l'annonce de la ciguë n'avait détourné Socrate d'apprendre un air de lyre qu'il ne connaissait pas encore. « A quoi cela te servira-t-il, puisque tu vas mourir ? », disaient les gens raisonnables, ceux qui cultivaient le sens de l'obstacle jusqu'à tout tuer autour d'eux. « Cela me servira, répondit doucement le philosophe, à le savoir avant de mourir. » Pouvait-il faire entendre à la sagesse humaine

que c'est surtout dans ces moments ultimes qu'on a le plus besoin du Rythme pour se dégager de la matière amorphe et lourde. Pouvait-il leur faire comprendre, comme saint François d'Assise à ses disciples, que la tristesse est un péché? Elle l'est cependant, car elle contrevient à l'harmonie du monde dont l'être humain doit être la voix obéissante et joyeuse.

De l'angle où nous nous plaçons, la musique et la poésie ne sont qu'une même chose, comme dans les chants populaires et les opéras de Wagner. Dans les chants populaires — je veux dire ceux qui sont nés véritablement du peuple et non les piétres romances qui pervertissent et avilissent son goût naturel — c'est l'utilité du Rythme qui a créé la mélopée avec ses paroles souvent dénuées de sens précis, mais merveilleusement adaptées au rythme de l'effort produit. N'est-il pas remarquable de trouver le célèbre *Chant des Hâleurs de la Volga* presque complètement semblable au chant des Hâleurs de l'Oubanghi. Naturellement, il ne saurait y avoir chez ces derniers une intrusion de la musique russe; mais les nécessités de l'action ont entraîné le même rythme, le coup d'épaule sur le temps fort et le gémissement qui suit, reprise de souffle, douleur sans cesse ravivée au point que déchire la corde ou la bretelle de cuir dur.

Il en va de même pour les marches, si caractéristiques de chaque peuple. On ne saurait confondre les graves et robustes Marches allemandes avec l'alerte *Marche des rois* que l'*Arlésienne* a popularisée, mais toutes sont faites pour soutenir la vigueur parfois défaillante des gens de pied. Le balancement des chants de marins est caractéristique étant né du mouvement de la houle. Il se retrouve sans cesse, que la chanson soit héroïque comme *le 31 du mois d'Août*, triste comme les complaintes bretonnes ou rythmée sur les travaux du bord comme celle qui commence par cette vérité première :

Au cap Horn il ne fait pas chaud...

Les chansons de fileuses sont douces et mélancoliques et suivent le geste tournant du fuseau. Prenez à cet égard la chanson angevine : *Derrière chez mon père* qui est réellement typique. Les berceuses se ressemblent toutes en dépit de la poésie; de même les chansons du même métier nées du même besoin de continuer longtemps un mouvement identique est sans déperdition de force. Seul, le rythme musical peut accomplir un tel prodige.

Rappelez-vous les *Cinq cents millions de la Bégum*. On y voit l'usine allemande où se fondent des canons monstrueux — cette anticipation de Jules Verne s'est réalisée comme tant d'autres.

L'auteur a voulu que ceux qui doivent couler dans les moules le métal en fusion fussent des Français marchant au son des instruments, parce que les Français sont les meilleurs danseurs du monde et que le rythme est nécessaire à la parfaite adaptation du métal ardent.

Est-ce à dire que le Rythme, dans la poésie ou dans la musique, doive supprimer tout le reste et que la « batterie » soit l'idéal de l'orchestre? C'est toujours en poussant les choses à l'extrême qu'on leur fait dire des sottises. Rien n'est plus divers que le rythme et, si nous voulons étudier le vers français, nous trouverons 12 vers classiques selon le nombre des syllabes, un nombre presque infini de coupes et de strophes. L'alexandrin lui-même se prête à la plus grande diversité, depuis le dorien carré jusqu'aux mollesses ioniennes. Il a fallu la complète incompréhension de Boileau, s'érigéant en législateur du Par-nasse alors qu'il était détestable poète, pour édicter des disciplines lesquelles ont un seul tort, assez grave à la vérité, celui d'être irréalisables.

C'est ainsi que la fameuse césure au sixième pied de l'alexandrin n'a jamais été obligatoire, même aux temps les plus classiques. Racine coupe son vers où il lui plaît, et il fait bien, puisque les coupes qu'il choisit s'appliquent exactement au rythme de sa pensée, sans briser l'alexandrin qui est le rythme même de la pensée française. Essayez de lire le fameux :

Il mourût. Mille bruits en courrent à ma honte.

suivant la méthode préconisée par Boileau. Vous supprimez du coup l'effet produit par la concision des trois premières syllabes qui sentent la constante familiarité de Tacite, et vous faites un vers grotesque, indigne même de la prose.

Car une constatation ne peut manquer de se faire dès qu'on étudie nos prosateurs. Dès qu'ils « serrent » un peu leur pensée dans une forme précise, ils arrivent fatallement au vers de 12 pieds. Je n'irai pas jusqu'à dire que les alexandrins les meilleurs sont encastrés dans de la prose, mais il en est beaucoup qui séparés du contexte, pourraient sembler provenir de poèmes excellents. Est-il un vers de comédie qui soit plus leste et plus cambré que la première phrase du *Sicilien* de Molière :

Le ciel s'est habillé de soir en Scaramouche

Est-il un vers de paysage plus harmonieux que celui-ci, puisé au hasard des rencontres dans un roman champêtre de George Sand :

Les couchants sont teintés de turquoise et de cuivre?

Ces heureux hasards sont plus fréquents qu'on voudrait le croire et le seraient davantage encore si bien des prosateurs, suivant le glorieux exemple de Flaubert, n'égorgeaient ces vers bien venus sur l'autel morne de la prose. Peut-être ce furent de tels sacrifices qui firent dire à mon maître Théodore de Banville avec peut-être quelque intransigeance : « La prose n'est pas un langagé. »

Pour lui, poète né dans la joie parfaite du Rythme, le mètre exact du vers n'était pas une gêne. Il n'y voyait pas une contrainte de modifier sa pensée, mais il le sentait avec justesse emporter l'idée sur des plans où elle n'irait pas d'elle-même et, comme il le fait dire à son *Erinna* :

En entravant ses pieds, il l'enveloppe d'ailes.

Tourbillons prodigieux d'un éther modelé suivant les Nombres les plus purs, flux et reflux des vagues lentes sous les silences amis de la Lune, chants d'oiseaux qui s'apaisent pour recommencer leurs phrases égales, tel est le vers, tel il doit être, et c'est pourquoi ce Nombre inflexible est sa loi comme il est sa force. La prose la mieux pensée et la mieux écrite fuit promptement de la mémoire — à moins que, comme celle de Beaumarchais, elle soit écrite en vers blancs, sans le soutien si utile de la rime. Le vers, au contraire, pénètre à jamais la pensée. Il se peut qu'on oublie son auteur et même ce qu'il a voulu dire, mais le vers demeure cramponné à la mémoire de toutes les griffes de ses syllabes cadencées. Innombrables sont les vers devenus proverbes et la plus patiente érudition n'est pas toujours en mesure de retrouver leur origine.

Ces vers mêmes nous démontrent que la question du Rythme par quoi ils s'imposent à nous est infiniment plus complexe que l'admettait Boileau dans sa sage tête à perruque. Contrairement à ce qu'il promulgue, toutes les coupes sont bonnes, à la condition de quadrer avec la pensée exprimée. N'y a-t-il pas toute la lente douceur virgilienne du

Majoraque cadunt de montibus umbrae

dans ce vers de Heredia, coupé sur la onzième syllabe :

*Aux pentes de l'Othrys, l'ombre est plus longue. Reste.
Reste avec nous, cher hôte envoyé par les Dieux.*

Par contre, n'y a-t-il pas toute une éclosion de fleur, tout un jaillissement de source dans ce vers de Mallarmé, pris à *l'Après-Midi d'un Faune*, qui se coupe sur la première :

*Et je reparaitrai dans la clarté première.
Droit et seul sous un flot antique de lumière,
LYS! Et l'un de vous tous pour l'ingénuité.*

J'ai très volontairement choisi Mallarmé pour exemple, car toute sa vie de noble et pur artiste fut consacrée à démontrer que le rythme et les consonnances sont tout dans le vers qui se passerait plutôt d'un sens accessible que de cette musique verbale d'où dérive sa splendeur. Il réalise mieux que personne ce qu'exprime M. Pierre Servien dans son ouvrage : *Les Rythmes comme introduction physique à l'Esthétique* :

« Le rythme est périodicité perçue : il agit dans la mesure où pareille périodicité déforme en nous la coulée habituelle du temps... Alors, tout phénomène périodique perceptible à nos sens se détache de l'ensemble des phénomènes irréguliers... pour agir seul sur nos sens, et les impressionner d'une manière tout à fait disproportionnée à la faiblesse de chaque élément agissant. »

C'est avec cette périodicité, avec l'impression qui en résulte, qu'il faut compter en poésie. Tous les grands poètes savent, souvent inconsciemment, disposer leurs strophes de telle sorte qu'elles composent une symphonie d'où certains mots, certaines formes de pensée, soutenues par les temps forts du vers et par certaines sonorités verbales, s'imposent à l'esprit comme la mélodie agreste qui faisait déserter les soldats suisses quand ils l'entendaient à Versailles; qui conduisit même au suicide ceux qui résistaient à la tentation de retourner à leurs montagnes « pour avoir écouté le cor ».

Ces rappels de sons n'appartiennent pas — on ne saurait trop le répéter — aux époques dites classiques. En tout temps, les rythmes personnels sont rares et c'est l'immortelle gloire de Sappho d'avoir créé une strophe d'une puissance active encore inconnue, car avant elle, la strophe se composait toujours de vers d'une égale longueur. C'est elle qui, la première, instaura ces strophes où le dernier vers, plus court que les autres, vibre comme une flèche au but.

Les pays réputés sauvages se livrent avec bonheur à des recherches du même ordre. Quand Victor Hugo découvrit le Pantoum, dont il parle avec admiration dans ses notes des *Orientales*, il ne songeait pas que cette forme malaise appartiendrait au plus classique de nos poètes modernes, Leconte de Lisle qui tresse les deux thèmes comme un ruban d'or dans une chevelure :

*Voici des perles de Mascate,
Pour ton beau col, ô mon amour.*

*Un sang frais ruisselle, écarlate,
Sur le pont du blême Giaour.*

*Pour ton beau col, ô mon amour,
Pour ta peau ferme, lisse et brune.
Sur le pont du blême Giaour,
Des yeux morts regardent la lune.*

*Pour ta peau ferme, lisse et brune,
J'ai conquis ce trésor charmant.
Des yeux morts regardent la lune
Sereine au fond du firmament*

*J'ai conquis ce trésor charmant,
Mais est-il rien que tu n'effaces?
Sereine au fond du firmament,
La lune reluit sur leurs faces.*

*Mais est-il rien que tu n'effaces,
Tes longs yeux ont un double éclair.
La lune reluit sur leurs faces.
L'odeur du sang parfume l'air.*

*Tes longs yeux ont un double éclair.
Je t'aime, étoile de ma vie.
L'odeur du sang parfume l'air:
Notre fureur est assouvie.*

*Je t'aime, étoile de ma vie,
Rayon de l'aube, astre du soir.
Notre fureur est assouvie;
Le Giaour s'enfonce au flot noir.*

*Rayon de l'aube, astre du soir.
Dans son cœur ta lumière éclate.
Le Giaour s'enfonce au flot noir.
Voici des perles de Mascate.*

Il est — il a été surtout — de bon goût de chercher noise au vers français, l'accusant de pauvreté, de platitude, de charger surtout l'e muet, dont des poètes délicieux comme Henri de Régnier ont fait un si savant usage, de toutes les malédictions parce qu'il se plie malaisément aux fantaisies de quelques poètes soucieux d'étaler leurs états d'âme parmi les bégaiements d'une forme incongrue, sous couleur de spontanéité. Il est plus facile de nier les lois que de les connaître et de puiser en elles une force venue de la pénétration même la pensée; il est plus facile

de laisser couler une onde plus ou moins pure que de diriger l'eau captive afin qu'elle s'élance aux astres en mille jeux étincelants où se brisent des arcs-en-ciel.

Prenons une forme différente mais voisine de celle du vers. En musique, la fugue passe pour aride parce qu'elle est généralement imposée aux élèves qui l'écrivent comme un devoir. Mais quand Bach écrivit pour lui-même et pour les siens *l'Art de la Fugue*, non destiné à l'impression afin d'y étudier systématiquement les types principaux des transformations que peut subir un thème sans devenir méconnaissable, il composa 48 fugues qui restent à jamais les modèles du genre. Et, comme le constate M. Pierre Servien, à l'analyse, tout est calcul, raison, soumission à de rigides règles formelles. Rien n'est laissé, semble-t-il, à l'inspiration. Et cela sonne pourtant avec une plénitude, une liberté dont la musique offre peu d'exemples. »

Ce qui est vrai de la fugue l'est également des poèmes à forme fixe où certains mots doivent revenir à intervalles réguliers. Là aussi existent des lois qui ne sauraient être changées. Qui osera pourtant nier le charme fluide de tels rondels comme celui de Charles d'Orléans :

*Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.*

Un mauvais rondel est celui où les retours de phrase sont guindés et sentent l'effort. Une mauvaise ballade est celle où le refrain semble accroché au bout des strophes par une main malhabile heureuse de s'en délivrer. Reprenez les belles ballades, celles de Villon ou de Banville; le refrain y surgit, nécessité par le sens. Lisez la fameuse ballade *Sur les hôtes mystérieux de la forêt* dont le refrain est :

Diane court par la sombre forêt.

et dites-moi comment vous pourriez remplacer ce vers d'une harmonie poignante comme une phrase de Weber. Il s'impose à vous et vous l'emportez incrusté à vous pour en savourer l'ombre verte et la savoureuse odeur.

Sans aller jusqu'aux poèmes à forme fixe, n'y a-t-il pas dans tous les poètes des agencements de longues et de brèves, subtils et musicaux, des retours de sons comme les *r* si délicieusement liquides du vers de Sainte-Beuve :

Sorrente m'a rendu mon doux rêve infini...

ou les molles finales de cette strophe de Lamartine :

*A la molle clarté de la voûte sereine,
Nous chanterons ensemble, assis sous le jasmin,
Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Misène,
Se perd en pâlissant dans les feux du matin.*

Il faut être sourd à toute musique pour ne pas discerner à quel point les vers qui riment ensemble sont rythmés avec symétrie. C'est cette symétrie, cette périodicité qui créent le pouvoir incantatoire du vers, qui en font une puissance capable de diriger la pensée dans le temps et dans l'espace avec un pouvoir de suggestion incomparable. Cela ne s'improvise pas. Certes, il y a dans le poète une part de don, mais ce don ne supprime pas le travail. A Baudelaire qui atteste : « L'inspiration, c'est de travailler tous les jours », M. Paul Claudel répond :

« L'inspiration poétique se distingue par les dons de l'image du Nombre », mais ces dons ont besoin d'être mis en valeur pour devenir sensibles.

Une profonde science et un patient labeur sont la condition nécessaire de leur éclosion parfaite. C'est ce qu'exprime hautement M. Paul Valéry quand il professe :

« Tandis que le fond unique est exigible de la prose, c'est ici la forme unique qui ordonne et survit. C'est le son, c'est le rythme, ce sont les rapprochements physiques des mots, leurs effets d'induction ou leurs influences usuelles qui dominent, aux dépens de leur propriété de se consommer en un sens défini et certain... Un beau vers renaît indéfiniment de ses cendres, il redevient — comme reflet de son effet — cause harmonique de soi-même. »

On ne saurait parler plus pertinemment. De ces sonorités, de ces rappels, de ces « rapprochements physiques » naît l'immortel pouvoir du vers, sinon du poète, c'est ce qu'exprime Théophile Gautier avec un noble orgueil dans la célèbre pièce :

*Oui, l'œuvre sort plus belle
D'une forme au travail
Rebelle,
Vers, marbre, onyx, émail...*

*Tout passe, l'art robuste
Seul, a l'éternité;
Le buste
Survit à la cité.*

*Et la médaille austère
Que trouve un laboureur
Sous terre
Fait vivre un empereur.*

*Les dieux eux-mêmes meurent,
Mais les vers souverains
Demeurent,
Plus forts que les airains.

Sculpte, lime, cisèle,
Que ton rêve flottant
Se scelle
Dans le bloc résistant.*

Ce long travail, cette patience du génie contreviennent à l'opinion si facile du don gratuit appuyé sur la paresse de l'artiste. Mais on ne peut souscrire à ce candide avis prononcé par un malicieux artiste : « L'inspiration, c'est d'ignorer la règle des participes ». L'artiste réel, celui qui s'est voué au rythme comme à une religion laisse dire et abandonne à ceux qui sont pressés de jouir cette tâche trop aisée. Il est payé de son labeur par cette joie magnifique, et qui ne va pas sans amertume, d'avoir gravé son sillon plus profondément que les autres dans la pensée des hommes. Heureux si, dans ce sillon, il n'a semé que des pensées dignes de la forme pure. Quelle que soit alors sa destinée sur la terre, il peut penser qu'il a, ne fût-ce qu'un moment, forcé les êtres humains à lever la tête et regarder plus haut que leur pâture. A vivre seul avec son rêve qu'anime quotidiennement la toute-puissance du rythme, il cherche en ses évocations l'éternelle patrie absente.

Le rythme est un guide pour lui comme Béatrice pour Dante. Il l'a compris, il s'attache à ses pas ailés. Il peut dire comme le poète :

Béatrice regardait en haut et moi je regardais en elle.

A regarder ainsi en haut, même à travers la beauté sensible et les puissances évocatoires, il apprend à entendre le rythme divin des étoiles, à discerner la force qui les meut, le Souverain Amour

Qui régit le Soleil et les autres étoiles.

L'ŒUVRE MAGIQUE

Toutes choses, comme nous l'avons vu au cours de ces études, ont un rythme personnel qui les amène à répandre une harmonie bienfaisante sur leur entourage, tant qu'elles conservent ce rythme. Mais, si cette influence se conjugue et se conforte d'une autre qui lui soit complémentaire ou harmonique, elle acquiert une puissance beaucoup plus grande que sa radiation naturelle. La connaissance de ce rythme interne et intime des choses, de ses applications, des consonnances et des dissonnances qui se produisent entre les êtres et leur utilisation pour la production de phénomènes est ce que l'on nomme *Magie*.

Frazer, à qui nous devons une infinité de matériaux utilisables sur ce point, a traité la question, dans son *Rameau d'Or*, avec un constant parti-pris de dénigrement, sans vouloir se rendre compte d'un fait bien simple : si la magie n'était qu'un ramas de superstitions sans motifs et sans effets, il serait bien invraisemblable que les hautes intelligences de tous les temps, que l'initiation d'Egypte qui fut le pur sommet de la pensée méditerranéenne, sommet où germèrent toutes les sources qui nous désaltèrent encore; que des hommes de génie tels qu'Albert le Grand à qui Notre-Dame et la Sorbonne viennent de rendre un solennel hommage, sans parler d'autres, plus anciens ou plus récents, aient pris à la magie un intérêt passionné.

Un point encore aurait dû frapper Frazer, c'est l'unanimité des croyances sur des actions qui, raisonnablement, ne devraient correspondre à aucune réalité. Pourquoi le fait d'insulter, de frapper une statuette de cire, accordée à un ennemi par l'insertion de quelque partie de son individu, est-il réputé le molester lui-même jusqu'à lui donner la mort? Cela se retrouve partout, aussi bien dans les grottes préhistoriques, révélatrices d'une humanité qui nous a précédés de plus de 100 siècles que dans la lointaine Océanie; dans nos campagnes aussi bien que dans la savante Egypte et dans les temples de Ninive. S'il n'y avait là qu'une vaine fantasmagorie destinée à illusionner et à soumettre les peuples, les pratiques seraient moins semblables et moins constantes. Les savants et les êtres frustes n'y participeraient pas au même degré. Il y a mieux : cette œuvre mauvaise a été, de

tout temps, assimilée au meurtre par les criminalistes qui ne font pas de différence entre l'envoûteur et l'assassin.

Pour créer une opinion aussi répandue, aussi puissamment mise en pratique par les uns et combattue par les autres, il faut qu'une tradition initiatique, la même partout, basée soit sur une révélation primitive, soit sur les survivances d'un monde aboli, se soit transmise de peuple à peuple, abâtardie chez les uns, magnifiée chez les autres, avilie jusqu'à la sorcellerie par ceux qui n'y ont voulu voir que le phénoménisme utilitaire des œuvres de mort et d'amour, élevée jusqu'aux rites sains par ceux qui ont su comprendre combien les phénomènes sont sans importance, leur seul but étant de démontrer que toutes les choses créées composent un chœur merveilleux, de louanges au Créateur, car toutes les choses ne tendent qu'à la perfection et à la Lumière.

Prenons pour exemple le son. Nous avons vu à quel point les tam-tams d'Afrique ou d'Amérique parviennent à briser les nerfs, à soumettre la volonté des hommes à leurs sorciers et à leurs chefs. Cela part d'un effet purement physique et cependant, si cet effet se continue, le psychisme s'en trouve absolument détruit. C'est, moins brutalement et à plus longue échéance, l'effet qu'obtenait le professeur Charcot quand il faisait tomber ses malades en catalepsie par le moyen d'un gong sonnant à leurs oreilles.

Nous avons parlé du commandant Courmes « sifflant le vent » et obtenant un succès sur lequel il ne comptait pas. Il y a, dans plusieurs autres pays des « siffleurs de vent » qui obtiennent un effet semblable, qu'ils soient bretons ou sibériens. Ces derniers, comme les Lapons, arrivent à un même effet en dénouant certaines cordes. Ceci ne nous rappelle-t-il pas Ulysse recevant d'Eole une autre liée par une corde d'argent et qui contient le vent nécessaire? Il y a donc, entre les éléments et nous des puissances peut-être conscientes sur lesquelles nous pouvons exercer un pouvoir par le moyen du rythme.

Mais revenons au son; dans l'espèce qui nous occupe, il agit sur les milieux atmosphériques et peut-être agit-il par ces Forces personnifiées qui commandent aux éléments. L'Elfe du nuage est sensible à certains sons, à certains intervalles, à certaines paroles. Ce ne sont pas les mêmes qui agiront sur l'Ondine de la source ou la Salamandre du feu caché; elles entendent tout de même.

Wagner, non le musicien, mais l'auteur d'une *Histoire naturelle helvétique*, raconte que, près du lac des Quatre-Cantons, il existe une source qui, appelée trois fois par son nom, déborde si rapidement que les assistants sont obligés de se sauver, et l'audacieux qui a osé faire entendre cet appel magique meurt dans l'année. Une autre source, selon Solinus, au son de la flûte,

s'emporte comme de joie et se met à danser. Enfin se trouvent en Albanie les sources sulfureuses d'Elbassan qui débordent dès qu'un enfant psalmodie une chanson magique. Notez qu'il y faut un enfant, être pur en soi-même et qui ne discute pas, qui ne fait pas intervenir sa volonté personnelle où ne se montre qu'un rythme.

Quant à la Salamandre, voici une tradition hindoue qui démontre comment certains chants la peuvent contraindre à se manifester, même contre son désir et le désir du chanteur. Il est un *rag* ou chant magique que l'on nomme le brûlant, l'excitant : on ne doit jamais le chanter, sous peine de déchaîner les dangereux Esprits du Feu. L'empereur Akbar, qui, en sa qualité de musulman, considérait comme superstitieuses toutes les traditions de l'Inde, ordonna que ce chant fût chanté devant lui par un chanteur célèbre appelé Naiq Gopaul. Celui-ci tenta vainement de détourner l'empereur de cette fantaisie cruelle. Soit qu'Akbar ne put croire à l'efficacité du chant, soit que la vie de Naiq Gopaul lui parût quantité négligeable, il n'accepta aucune excuse. Tout ce qu'il voulut bien permettre c'est que le malheureux rhapsode put se placer jusqu'au cou dans la rivière Jumna. Ayant donc fait à sa femme les adieux les plus touchants, il entra dans la rivière aussi profondément qu'il put. Vaine précaution. Dès les premières mesures, l'eau se mettait à bouillir. Le malheureux demandait grâce; mais Akbar, estimant sans doute que l'expérience était fort curieuse, voulut la mener à sa fin. Le chant continua donc et les flammes jaillirent autour de celui qui chantait jusqu'à ce qu'il fut réduit en cendres dans le milieu de la rivière, avant que le chant fût fini.

Ceci peut sembler un conte de fées. Mais nous sommes accoutumés à parler sur un autre ton quand il est question de l'Egypte. Et l'Egypte ne voit pas autrement les choses que l'Inde immémoriale. Le « prêtre juste de voix », celui qui connaît « les mots de puissance », commande aux vivants et aux morts. Il peut, par de savantes modulations de voix, modifier les notes fondamentales de l'hymne et multiplier son pouvoir : mais il lui est interdit de modifier les paroles qui doivent être prononcées. Connaître le nom véritable du Dieu vous donne prise sur lui, mais il est nécessaire que ce nom soit correctement prononcé, faute de quoi l'action se tourne contre l'imprudent incantateur : « Prenez garde à Phtah, maître de la vérité, et craignez de prononcer son nom faussement, car, certes, il retranchera celui qui l'a prononcé faussement, et il le ruinera. »

Si les dieux eux-mêmes subissent la force de l'incantation, c'est qu'ils sont les premiers auteurs de cette force incantatoire. Toutes les initiations sont unanimes pour attribuer la création

à la Parole. « Et Dieu dit... » affirme la *Genèse*; « Au commencement était le Verbe », répond l'*Evangile* selon saint Jean.

Dans une forme pastorale, les *Védas* reprennent la même idée, attribuant au son primitif une efficacité créatrice. Ils le montrent générateur modifié par le rythme, par le mètre du vers. La voix universelle consiste en quatre paroles, connues des seuls brahmanes versés dans la piété. Les trois premières sont absolument secrètes; les hommes peuvent tous connaître la quatrième. *L'Atharva Véda* expose ainsi cet arrière :

« La Vache a mugi, elle crée les flots; unipède, bipède, quadrupède, puis encore à huit pieds, à neuf pieds, stance quinaire de l'univers, scandée en mille syllabes, c'est d'elle que les océans s'écoulent, divergents. »

Par ce seul fait, le poème sacré transporte non seulement l'officiant mais le fidèle dans les mondes inaccessibles aux sens et à la froide raison. Les stances de 7 vers sont les plus efficaces. Mais les mauvais esprits ont essayé de se servir du Verbe sacré; il s'est évadé de leur emprise et s'est réfugié dans la voix des arbres. C'est pourquoi les quatre objets sacrés — qui correspondent aux quatre couleurs du tarot — sont en bois : l'arc, la vina, l'essieu et le tambour. C'est aussi pourquoi « la voix la plus parlante, la plus charmante est celle des arbres car, jadis, c'était celle des Dieux ».

J'insiste sur le fait de la Musique, parce qu'elle est le rythme le plus aisément perceptible et parce que toute parole magique doit être chantée ou psalmodiée; mais nous allons voir que toutes les radiations sont considérées comme rythmes, à juste titre, puisqu'elles correspondent à des Nombres et à des rapports de Nombres. Il est donc nécessaire à celui qui veut pratiquer un psychisme transcendant de connaître ces rythmes et leurs rapports, afin de multiplier l'efficacité des uns par la puissance des autres. Il est bon, avant de commencer n'importe quelle opération, de s'informer exactement de l'état du ciel et de l'heure propice, car la présence d'un astre funeste anéantirait l'action ou tout au moins l'entraverait. Ce n'est pas qu'il y ait des planètes ou des étoiles qui soient mauvaises en elles-mêmes; mais les radiations émises ne se combinent pas harmonieusement et ne peuvent manquer de nuire à l'effet qu'on veut obtenir.

Dans les cérémonies religieuses de l'*inauguration*, quand il s'agissait d'ériger un temple ou une statue, les Anciens ne manquaient pas de s'informer de ces moments bénéfiques. Les Augures qui n'étaient pas seulement des devins mais des astronomes et des savants, étaient consultés avant toute chose — d'où le nom de la cérémonie. Nous avons remplacé cela par des discours officiels; je crois que nous avons eu tort.

L'état du ciel a grande importance, mais nous ne devons pas omettre de choisir l'heure convenable. Chaque jour est divisé en deux parties : le jour, du lever au coucher du soleil; la nuit, du coucher de l'astre à son lever. Chaque jour et chaque nuit sont divisés en 12 heures nécessairement inégales puisque le jour et la nuit ne sont réellement égaux que le seul jour des équinoxes. Chacune de ces heures est consacrée à une planète, celle qui donne son nom au jour étant la première au lever du Soleil, les autres suivent dans leur ordre classique. Si nous prenons un dimanche au jour de l'équinoxe, nous aurons : 6 heures, Soleil; 7 heures, Vénus; 8 heures, Mercure; 9 heures, Lune; 10 heures, Saturne; 11 heures, Jupiter; midi, Mars; 13 heures, Soleil et ainsi de suite ce qui nous amène à trouver la lune le lundi au soleil levant. Dans la pratique, on admet que le soleil se lève toujours à 6 heures, mais, pour obtenir des effets certains, on a tort de ne pas suivre la véritable marche des astres.

Cette indication est précieuse parce qu'elle nous détourne de commencer une œuvre magique dans le moment qui est soumis à une planète contraire à l'effet voulu. On ne doit demander aux êtres que ce qui est de leur ressort, aussi bien aux forces cosmiques qu'aux personnes humaines. De même qu'on n'irait pas demander une consultation médicale à un marchand de musique, on ne demandera aux heures de Vénus ni effets nuisibles ni conceptions philosophiques, non plus qu'on se s'adressera au sombre et stérile Saturne pour réussir dans ses amours. Mais les rites sont infiniment plus complexes car, en amour, pour nous en tenir à ce désir qui est le plus répandu de tous, il y a cent façons de désirer le bonheur. S'il ne s'agit que d'une satisfaction personnelle, le vendredi à l'heure de Vénus est parfait; mais, si nous souhaitons le mariage, une pensée sociale intervient et nous devrons opérer le vendredi à l'heure de Jupiter. Si la jalousie nous tourment et que nous voulions assujettir l'objet aimé à notre seule image, nous agirons toujours le vendredi mais à l'heure de Saturne qui est le gardien, la limite. Puis nous devrons chercher quelles sont les substances, les parfums, les métaux, les couleurs, les plantes où se complaisent ces planètes et, dans le cas d'un jour et d'une heure différents, qui ne s'opposent à aucune des planètes invoquées.

Ici, la suprême sagesse consiste à « faire comme les Anciens », quitte à chercher dans la science moderne, dans la science de toujours les motifs de notre obéissance. Puis, une fois le rite commencé, il faut l'accomplir tel qu'il est, sans y apporter nulle modification personnelle. Le plus sage, dira-t-on, serait de ne pas commencer. Je le crois. Toutefois, quand on étudie théoriquement la science traditionnelle, on a nécessairement le désir

de vérifier ses assertions. Mais, pour le faire utilement, il faut éliminer de soi toute passion et toute colère, sous peine de recevoir le fatal *choc en retour*. C'est parce qu'il agit sous l'empire de la haine ou de la cupidité que « le sorcier finit toujours étranglé par le diable » suivant le vieux proverbe.

Revenons à l'envoûtement d'amour. S'il est accompli avec jalouse et violence, son principal résultat est de rendre éperdu celui qui agit, et non de toucher le cœur rebelle. La *Magicienne* de Théocrite est, à ce point de vue, merveilleusement étudiée. A mesure qu'elle tente de déchaîner des Forces, sa passion croît et devient démente. Elle commence par s'adresser à Séléné, patronne des unions secrètes. Puis la douce lune ne lui suffit plus; son action n'est pas assez prompte; elle fait appel aux incantations qui font descendre la lune rouge sur la terre et la contraignent à danser sur l'herbe épouvantée; elle fait frapper sur l'airain sonore pour créer ce rythme redoutable, et elle invoque la noire, la redoutable Hécate, celle qui demande du sang. L'amant appelé ne vient pas et la désespérée, lasse d'essayer ses armes magiques, se rappelle tragiquement « les poisons reçus d'un hôte assyrien, qu'elle cache dans une corbeille ». Aujourd'hui, c'est le revolver. Avec l'écart des âges et des civilisations, c'est, en tout état de cause, le seul remède à son mal que doit ignorer une amoureuse.

Notons ensemble quelles sont, en leurs grandes lignes, ces correspondances des astres et des choses sur quoi se base la Magie. Nous nous apercevrons que ces rapprochements ne sont pas aussi arbitraires qu'il plaît aux esprits forts de le supposer.

Le sombre Saturne, maître des Sabbats, se plaît aux œuvres de destruction; il aime le noir feuillage stérile des conifères et les racines souterraines. Les animaux noirs lui sont consacrés, ceux surtout qui exhalent une odeur repoussante. Le plomb est son métal, non pas seulement à cause de sa couleur sombre, mais parce que les plus fortes radiations s'émoussent sur sa molle résistance. L'étude toute récente des rayons X l'a prouvé. Saturne est *le sens de l'obstacle*; il est la pesanteur hostile aux envolées. Le noir est sa couleur et certains violets sombres. L'onyx maléfique et le jais du deuil sont ses gemmes. On fait appel à lui pour l'évocation des morts, alors son parfum est la myrrhe. Pour les œuvres de haine, c'est l'assa-fétida. Mais on peut lui demander aussi l'abstraction qui nous sépare de ce monde pour nous amener en un lieu plus pur. Il est l'Ange mélancolique de la Science philosophique. Alors, sa pierre est le saphir et de blanches fleurs sans parfum se tressent à son noir cyprès.

Jupiter est le maître des œuvres sociales; il couronne les

ambitions quand elles sont soumises à la Norme. Il est favorable aux enfants quand ils ont passé leur quatrième année — auparavant, ils sont soumis à la lune. Il préside au mariage et à l'hospitalité. Il est le témoin des serments et punit ceux qui manquent à leur parole. Il est le gardien des traditions et des rites sur quoi se basent les sociétés organisées. C'est grâce à lui que s'établissent les relations obligatoires entre les mondes visibles et invisibles, car il est le pontife, celui qui fait le pont. Sa magie est harmonieuse; tout ce qui est doux lui convient; il aime les fruits savoureux, les écorces odoriférantes, les fleurs bleues ou violettes et les céréales. Sa couleur est bleue ou pourprée. Son métal est l'étain qui, joint au cuivre lui donne la dureté du bronze de même qu'il est justicier pour défendre ou pour sévir, selon les circonstances. Ses gemmes sont : la chrysolithe quand on fait appel à lui comme père et l'escarboucle quand il est pontife. Son parfum rituel est le benjoin.

Mars, maître du Feu, aime toutes les choses qui sont âcres et brûlantes, toutes celles qui manifestent une force roborative. Le fer est son métal car l'application du fer, même sans ingestion, réveille les énergies et donne au sang plus de puissance. Les plantes qui lui sont vouées ont les mêmes effets; tels sont les bulbes alliacés, la moutarde, le raifort, l'ortie ingérée comme remède ou appliquée en lotions pour reconstituer la peau et cicatriser les blessures. Le rouge est sa couleur et aussi l'orangé quand on appelle une énergie qui n'est pas seulement physique. Deux pierres lui sont consacrées : la topaze qui suscite la force sous toutes ses formes; l'améthyste qui permet à la force morale de dominer et d'utiliser sagement les forces vitales et physiques. Son parfum rituel est la corne brûlée mais, pour les opérations curatives on emploie plutôt le safran.

Le Soleil est l'intelligence, le rayonnement, la beauté. On fait appel à son appui pour obtenir la domination et la gloire mais surtout pour les mériter. Il est attractif et s'y plaît aussi aime-t-il les plantes qui subissent plus avidement l'attraction de sa lumière comme l'Héliotrope, le tournesol et l'hémérocalle. La verveine magique bénéficie de sa force. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, cette plante si souvent utilisée pour l'amour et qui l'appelle dans des circonstances données appartient plus au Soleil qu'à Vénus. A lui, comme tueur de monstres, appartiennent aussi les âpres labiées dont les parfums développés par la chaleur solaire sont un élément de lutte contre les épidémies et les maladies infectieuses. Sa couleur est le jaune citron et il a, de ce fait, une préférence pour les fruits de cette couleur et riches de vitamines comme les citrons et les oranges. L'or est son métal et on peut trouver en lui d'autres vertus que sa rareté

et son emploi dans la parure. Les médecins spagyrites savent bien que la quintessence d'or, si on pouvait l'extraire dans les conditions exigées — et ce serait seulement une question de temps et d'argent — est l'élixir de longue vie, car toute vie vient du soleil et s'en retourne à la lumière. Sa pierre est le diamant, parfaite image de l'adepte, qui subjugue toute matière et n'est entamée par aucune; qui, provenant du charbon, la matière la plus amorphe et la plus vulgaire, est parvenue par la cristallisation, c'est-à-dire en s'épurant soi-même, à être l'un des aspects de la Lumière. Enfin, le diamant brûle sans laisser de cendre; et cela aussi le rapproche des grands initiés dont on n'a jamais retrouvé le cadavre.

Vénus, mère des amours, se plaît à toutes les choses qui sont douces et attractives. Entre les parfums, elle choisit les parfums d'huile qui inspirent la mollesse et la volupté. La rose est sa fleur préférée et tout ce qui est rose lui convient, spécialement le corail qui, comme elle, est né de la mer. Vénus, dans son aspect supérieur, peut-être invoquée pour accorder la voyance, qui dépend de son ange Anael, prince de la Lumière astrale; mais on l'appelle surtout pour les œuvres de beauté qui relèvent de l'art ou du théâtre et pour les œuvres d'amour. Les opérations du premier genre doivent toujours être faites à la lumière du jour et avoir la rose pour emblème; les secondes seront toujours faites la nuit, sous le signe du myrte. Le parfum de Vénus est de rose et d'ambre; son métal est le cuivre. Ici encore, nous pouvons remarquer à quel point la science la plus contemporaine corrobore les antiques enseignements. C'est par un cercle (ligne de beauté) de fil de cuivre (métal de Vénus) que M. G. Lakhowski guérit le cancer, maladie atroce et qui détruit toute beauté. Chypre qui fut un des temples les plus réputés de la déesse doit son nom à ses mines de cuivre et peut-être aussi aux cyprès phalliques qui sont les obélisques de l'Aphrodite. La gemme de Vénus est le corail, mais elle aime aussi la turquoise, la « pierre verte » chère à l'Hathor égyptienne, mère des hommes et des dieux.

Le changeant Mercure aime tout ce qui est mobile et fluide comme lui. Il préside au commerce, aux arts appliqués, à l'éloquence, à l'éducation des enfants. Il a donné son nom au seul métal liquide et qui semble infixable. La médecine est son domaine, surtout la médecine spagyrique par laquelle on cherche surtout à rétablir un équilibre en faisant bénéficier le malade des concordances naturelles et la médecine magnétique qui transmet du guérisseur au malade une énergie sans doute développée mais déjà existante. Car Mercure ne crée rien, mais son influence transforme sans cesse ce qu'elle touche et, si elle est

bien dirigée, ne manque point d'améliorer. Il n'a pas le pouvoir ordonnateur de Jupiter ni la puissance de Mars, mais il agit plutôt sur le système nerveux, aussi prend-il plaisir aux parfums d'essence, ceux qui agissent sur le grand sympathique et lui donnent de l'activité comme la menthe, le romarin, la mélisse et surtout l'anis. Sa couleur est le gris, surtout le gris verdâtre et les teintes à reflets. Pour le même motif, il aime les agates chatoyantes, les pierres irisées, bénéfiques comme la chrysoprase ou douteuses comme l'opale. Son parfum est le girofle.

La Lune douce et blanche aime tout ce qui est frais, doux et blanc comme elle. Elle est invoquée pour la voyance, la divination, et tout ce qui nous extériorise; mais on la prie aussi pour obtenir des enfants et pour obtenir d'heureuses traversées. Il ne faut pas imaginer qu'elle soit toujours bienveillante car, dans sa phase obscure, elle devient Hécate et se prête aux œuvres de la magie noire. Même dans sa clarté, on assure qu'elle est violente et qu'elle facilite la matérialisation des funestes esprits comme les incubes et succubes. En tout cas, bien que ses phases aient une grande importance au point de vue de la germination et de la croissance des plantes et surtout des plantes à bulbes, elle n'en a pas moins sur l'évolution des maladies et non seulement des maladies nerveuses, mais des affections cardiaques et autres lésions. Toutes les fleurs d'eau lui sont chères parce qu'elles sont apaisantes et aussi le pavot qui verse un sommeil plein de songes, mais l'iris est tout ensemble sa fleur et son parfum. Son métal est l'argent et ses gemmes sont ou le cristal de roche qui focalise la lumière astrale ou la pierre de Lune qui donne le sommeil et enseigne à diriger ses rêves.

La Magie est donc l'art d'utiliser ces concordances pour obtenir les effets souhaités. Mais, quand elle se teinte de sorcellerie, elle cherche à aller beaucoup plus loin. On peut être assuré qu'il s'agit de magie noire dès qu'on fait intervenir les viscères et le sang des animaux, surtout de l'animal préféré de la planète. C'est ainsi que, dans le parfum de la Lune, on mèle le cœur d'une grenouille avec la cervelle d'un chat et divers autres ingrédients végétaux ou minéraux. Outre que cela doit fournir des odeurs épouvantables, il ne faut jamais oublier que tout ce qui a vécu vit encore et que nous sommes toujours responsables de sa destruction.

La magie noire est à la haute et saine Magie ce que le démon est à Dieu : son singe horrible et malfaisant. Ce n'est pas qu'elle soit sans puissance, mais cette puissance aboutit au mal par des chemins abominables. Relisez *l'Île magique* de W. Seabrook, vous y verrez des êtres, d'ordinaires excellents, enivrés de sang et de rhum, dansant des danses rituelles au cours desquelles la

prêtresse arrache la tête d'un coq dont le sang gicle de tous côtés et arrose sa robe blanche. Vous y verrez comment les sorciers donnent aux vivants des breuvages qui les font pareils à des morts, corps sans âme soumis jusqu'à la mort à leur commandement. Vous y verrez, au cours d'une cérémonie initiatique, le *papaloï* tisser des passes d'un magnétisme transcendant entre un bouc et une jeune fille jusqu'à ce que la vie de chacun ait passé dans l'autre, de sorte que l'égorgement rituel du bouc atteindrait également la vierge, si on ne la dégageait promptement.

Ces phénomènes sont indéniables, ils sont constatés *de visu* avec une simplicité plus dramatique, plus poignante que les effets les plus savants de l'émotion. Vous les retrouverez sur tous les points du globe et, si vous les étudiez d'un peu près, vous trouverez que, dans les conditions requises — heureusement assez difficiles à réaliser — ils n'ont rien d'impossible et d'irréalisable. Alors, vous vous réjouirez de voir que les religions, pour combattre ces pouvoirs où s'exhale, quelquefois jusqu'au crime, l'orgueil satanique de l'homme, aient élu de la Bonté divine des rites qui rétablissent l'ordre et qui rendent au monde l'harmonie et la paix.

« Les rites, dit le comte de Larmandie dans *Magie et Religion*, qui ne sont que la mise en œuvre des symboles, ont un *pouvoir naturel* qui contient en potentiel et en germe tout l'épanouissement du monde physique. Le mot symbole veut dire avant tout résumé, *quintessence*; donc en accomplissant une cérémonie symbolique, nous attirons la cause seconde dans l'orbite de notre volonté; nous déclanchons le dynamisme producteur du phénomène. Nos doigts sortent du clavier dont la Nature écoute les harmonies et qui lui reste perpétuellement caché. Mais, pour être accompli d'une manière efficace, tout rite exige un état d'âme et même une préparation de corps, une assise préalable, physique, psychique et intellectuelle, sans laquelle il serait puéril de songer à la manœuvre des clés phénoménales. »

Cette dernière partie n'est pas nécessairement exacte. Certes, il est plus harmonieux et par conséquent plus utile de ne s'adresser aux Forces supérieures qu'avec un cœur pur et des mains pures; mais le thème de *l'Apprenti sorcier* est perpétuellement vrai. Un être ignorant peut se trouver, par cas fortuit, en possession de secrets terribles; il peut en user et déchaîner des catastrophes effroyables. C'est le thème de tous les Contes arabes. Il y a pis : un être impur peut user des pouvoirs qu'il a reçus au temps où il valait mieux pour les fins qui lui plaisent, bien qu'il sache, suivant la parole de l'Apôtre, qu'il « boit et mange sa propre condamnation ». Un des rites noirs les plus mons-

trueux est la Messe noire; elle ne peut être célébrée que par un véritable prêtre car, seul, celui qui a reçu le Sacrement de l'Ordre a le pouvoir de consacrer l'hostie et le calice. Il se trouve — fort rarement, mais il se trouve — des prêtres assez déchus en leur âme pour célébrer l'infâme rite qui a sa pleine efficacité, car la pire abjection ne peut abroger l'initiation reçue ni détruire l'effet des mots sacramentels.

Le rite a sa valeur en soi. Si l'efficacité dépendait de la pureté d'intention, il n'y aurait pas de magie noire. Ce n'est jamais en vue du Bien que l'on sème la maladie, qu'on empoisonne le bétail et qu'on ruine les familles. En relisant les procès de sorcellerie — qui ne datent pas tous des ténèbres du Mogus » car le règne de Louis XIII fut le plus fertile à cet égard — on voit que les torts causés étaient réels et que ces torts cessaient d'agir dès que le coupable soit « levait la charge », soit opérait un contre-charme. Ce faisant, malgré ses précautions, il risquait parfois le choc en retour, phénomène souvent constaté qui nous montre à quel point tout ce qui est magique est soumis à des lois mathématiques, les mages blancs et noirs n'ignoreraient nullement que l'homme est « un résonateur biologique », qu'aucune vibration émise ne se perd jamais, ni par la distance ni par la durée. Si donc la volonté mauvaise ne rencontre pas son destinataire ou le trouve bien protégé, les émissions de haine font « retour à l'envoyeur » comme une lettre mal adressée. La force de choc reste égale, de même que l'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion.

Prenons, pour illustrer ce fait un procès qui fut célèbre en son temps : celui du berger Hocque. Il était de Pacy-sur-Eure, terre de souvenirs celtiques et de traditions ancestrales où se produisit, deux siècles plus tard, l'affaire de Cideville que tout le monde a racontée. Hocque, par le moyen des statuettes de cire, avait causé la mortalité dans les troupeaux de cultivateurs dont il pensait avoir à se plaindre, à moins qu'il eût été payé par des envieux. Arrêté, conduit en prison, il demanda que sa cause fût transférée au Grand-Châtelet. C'était son droit et lui faisait gagner du temps. Comme il n'avouait point et que les preuves contre lui n'étaient que preuves de raison, on fit comme dans toutes les prisons de tous les temps : on lui adjoignit un camarade chargé de le confesser, sous couleur de camaraderie. Ce « mouton » se nommait Béatrix. Comme il disposait des fonds de la justice, il put offrir à son ami Hocque quelques boissons consolatrices qui finirent par lui délier la langue. Il se vanta de son savoir et dit que les morts de bestiaux — elles continuaient et la justice en inférait sinon l'innocence de Hocque, du moins sa non-culpabilité en l'espèce — duraient aussi long-

temps que la charge ne serait pas levée, ce qu'il ne ferait pas, car là était sa sauvegarde.

Béatrix entra dans ses vues et lui demanda, comme vivement intéressé par tant de puissance, comment on levait cette charge. Hocque, ayant laissé toute prudence au fond de son verre en donna le plus grand détail, indiquant même un sorcier nommé Bras-de-Fer qui accomplirait parfaitement le contre-rite à condition de l'ordonner de la part de Hocque. Les juges avertis par Béatrix firent toute diligence pour sauver ce qui restait encore du troupeau. Mais Hocque, s'éveillant, comprit de quelle manœuvre il était victime. Béatrix venant prendre de ses nouvelles faillit être assommé nonobstant les menottes. Mais Hocque n'eut pas le plaisir, pas même le temps de se venger. Ses amis, pensant le servir, détruisaient la charge et, dit le récit officiel signé du juge Lemarié, « il mourut presque aussitôt en des convulsions étranges ».

Qu'est-ce que la charge, en sorcellerie? C'est la statuette de cire ou bien un cœur de veau, de porc ou de mouton, mis en contact avec du sang, des cheveux, des rognures d'ongle, une dent tombée (de là vient l'expression « avoir une dent contre quelqu'un ») en un mot quoi que ce soit qui puisse assimiler la charge avec la personne visée. Naturellement, il y a « des paroles », l'incantation nécessaire pour atteindre par le rythme ce monde astral dont parlait tout à l'heure, et fort excellamment, M. de Larmandie. Sans incantation, il n'y a point de charme et charme est *carmen*, chant sacré.

Hocque a donc réalisé le rite de mort. Les moutons crèvent comme mouches. On se désie de lui, mais on n'a point de preuves; on en a d'autant moins qu'une fois arrêté, ils ne cessent pas d'agir par la vertu des rythmes mis en œuvre. Grâce à la perfidie de Béatrix, la charge est détruite. Alors la vibration, l'effet de la charge, qu'on ne peut pas plus abolir que les autres vibrations, retombe sur son auteur et cause sa mort immédiate. *Ceci prouve*, comme disait Phèdre le fabuliste, qu'il y a une justice en ce monde et en l'autre.

Car l'action du sorcier finit toujours par se tourner contre lui. La loi est identique pour le magicien blanc qui ne cherche que l'accomplissement du Bien. Il utilise les rites, les rythmes et les formes pour atteindre le plan astral, le lieu où les rythmes et les sensibilités existent à l'état pur et, n'agissant pas sur la matière par voie directe, il l'atteint plus sûrement par contre-coup. De ceci nous prendrons exemple chez les médecins magistes, spécialement Paracelse. Il était, comme Corneille Agrippa, l'élève du saint et savant abbé Jean Trithème; mais, aussi bien

que son condisciple, il se montrait médiocrement soumis aux pouvoirs extérieurs.

A peine nommé professeur à Bâle, il brûla solennellement les œuvres de Galien qui étaient la Bible des médecins d'alors; il se mit à guérir à sa manière, fort différente des lois reçues. Ses remèdes étaient le plus souvent des talismans dont le métal s'harmonisait avec la maladie à traiter et il s'inquiétait grandement des heures propices et de l'état du ciel. Sa conception de la maladie lui était absolument personnelle. C'est ainsi qu'il attribue la lèpre à la carence dans le corps humain du « baume de vie », soit de la force naturelle; c'est pourquoi le lépreux ne peut pas se réchauffer et devient de plus en plus insensible. La chaleur naturelle est l'œuvre du Soleil. C'est donc l'or, le métal solaire, qui doit la restituer à ceux qui en manquent. Si l'or peut pénétrer dans l'économie avant que la lèpre soit tout à fait déclarée, elle s'arrêtera par la seule apposition du talisman d'or, car, nous l'avons vu, l'ingestion n'est pas nécessaire : la radiation y supplée fort bien, donnant au corps malade les radiations qui lui manquaient. Mais si la lèpre est déjà déclarée, il faut que la force de l'or soit confortée par celle des signes dont on le chargera. Ces signes seront gravés sous le signe du Lion (maison solaire), la Lune dispositrice de la santé, de la vie végétative et corporelle doit se trouver dans le même signe et l'on choisira l'heure du Soleil. Ce talisman n'a de valeur que pour une année. Ce temps écoulé, sa force est tarie et on doit le renouveler.

Encore dans le Lion, la Lune s'y trouvant de même, on fait le talisman de ce signe zodiacal. Il est si puissant qu'il guérit toutes les infections, toutes les maladies inflammatoires et les blessures accidentelles, les brûlures spécialement. C'est par lui que l'épouse de Nicolas Scherer, fondeur à Villach (Carinthie), ayant été fortement atteinte par des matières métalliques en fusion, fut guérie par le seul fait de porter ce talisman et de le tremper dans ses breuvages, si bien guérie qu'elle ne conserva pas de cicatrice.

Paracelse composait un onguent qui, mis en contact avec le sang ou la sanie du malade, le guérissait à distance. Un peu plus tard, le chevalier anglais Digby opéra des guérisons semblables en traitant des linges souillés dans le sulfate qu'il purifiait et modifiait un certain nombre de fois. Il ne dut qu'à sa naissance et à la faveur des grands de n'être pas poursuivi comme sorcier.

C'est certes de la magie, mais on ne saurait la trouver condamnable bien que toute action qui fait son effet sans contact apparent et par la voie détournée de l'astral puisse être réputée

magique. La guérison du cancer des plantes, opérée comme le fait M. G. Lakhowsky par un fil de cuivre, eût rendu les juges dangereusement pensifs. Il y aurait sans doute des résultats plus surprenants encore si l'action du cuivre, récepteur des énergies atmosphériques, était soutenue par une vibration musicale, une couleur appropriée et, au besoin, des parfums choisis.

Dans le second volume du *Nombre d'Or* qui est consacré aux *Rites*, M. Matila Ghika définit la magie en termes modernes et scientifiques mais qui quadrent parfaitement avec la réalité traditionnelle : « La magie, dit-il, c'est la rationalisation, l'étude systématique du maniement des forces (captation, condensation, application) et des correspondances. »

On ne peut dire mieux. La raison et l'étude sont les premiers facteurs de la Haute Science. Avant de chercher à surprendre par des phénomènes, il est nécessaire d'en pénétrer la cause et de savoir dans quelles conditions ils se produiront le plus utilement, avec moins d'effort et plus d'harmonie, car la beauté est un puissant élément de magie — et c'est pourquoi le diable est laid.

Ces forces existent et, contrairement à ce que pense la foule, toutes les forces sont naturelles. Seulement, elles sont mal connues ou, ayant été connues jadis, elles ont été oubliées, ou bien encore ceux qui veulent les mettre en œuvre ne se placent pas dans les conditions requises parce qu'ils se placent vainement au-dessus des règles. Or personne n'échappe aux lois; nous n'obtiendrons rien que par la norme et après l'avoir mérité. Si nous surprenons un secret sans le comprendre et que nous cherchions à l'utiliser, il se tournera contre nous. Si nous voulons tirer dudit secret un bénéfice matériel, il nous faussera compagnie. Le mage ne peut rien pour lui-même et tout le bien qui peut lui advenir naît des vibrations harmonieuses qu'il émet pour le salut d'autrui, créant ainsi un choc en retour favorable.

Le domaine magique semble aujourd'hui se restreindre parce que la Science a touché — peut-être inconsidérément — à toutes les forces et s'en est servie, sans les expliquer d'ailleurs. Nous avons mis l'électricité à tous les usages, mais il n'en est pas de définition valable, si simple ou si compliquée qu'on l'imagine. Or, ce n'est pas « comment » qu'il est important de connaître, c'est « pourquoi » et surtout « en quoi » sont et agissent les puissances. La Science dit aujourd'hui que tout ce qui passait pour matière est énergie électrique, mais qu'est-ce que l'énergie? Qu'est-ce que l'électricité?

Les antiques initiations faisaient de toutes les forces inconnues des anges, des élémentaux, des esprits plus ou moins conscients et, à voir certaines actions de la foudre, on se demande s'ils

n'avaient pas raison. Aujourd'hui, on leur dénie toute personnalité, mais il est des volumes entiers sur les bizarries des forces. La foudre n'est pas la seule à manifester des caprices. D'où viennent-ils? Qui les dirige? En ce qui concerne la foudre, on dit que certaines prières, certains rites agissent sur elle, que des objets sacrés l'écartent. Que faut-il penser du tison de Noël, du cierge de la Chandeleur, des prières à sainte Geneviève? Il n'y a pas si longtemps que ces croyances étaient universellement admises et elles durent en divers pays. Sont-elles véritablement sans motif?

C'est là justement que gît la magie, celle qui agit par le, rythme, cette harmonie enveloppante, musique des astres, voix des sirènes planétaires, comme disaient les pythagoriciens. C'est dans les moments de *résonance parfaite* avec le Rythme universel que s'opèrent les œuvres de la haute et sainte magie. Celles-là ne peuvent avoir pour objet la gloriole ni le profit.

Dans les initiations d'Egypte, les degrés de l'initiation sont placés sous la garde des Déesses. Ce sont elles qui, avec Thot, imposent les mains, accordent les souffles, enseignent à l'adepte cette poignée de mains qui fut un signe de reconnaissance et qui survit encore dans la Franc-Maçonnerie. Isis, Nephthys, Hathor, donnent l'allaitement spirituel, le souffle ou le baiser de paix. Mais c'est une déesse plus haute encore qui accorde les derniers secrets. C'est Mâat, qui est tout ensemble mesure et justice. Son nom est celui du roseau taillé, du calame usité par le scribe; mais ce roseau parfaitement droit sert aussi d'unité de mesure. Il est le rayon de lumière plus inflexible qu'une épée et qui sert à régler toutes choses. Ce roseau, nous le retrouvons au chapitre XXI de l'*Apocalypse*, servant aussi de mesure aux mains de l'Ange qui dirige saint Jean dans la Jérusalem céleste : « Celui qui me parlait avait un roseau d'or pour mesurer la ville, ses portes et ses murailles. » Ce roseau d'or, ce mètre idéal que la Sagesse a fait avec de la lumière ne saurait être que le Rythme.

Aussi Magie et Musique, Magie et Poésie, ne sauraient être séparées. Ce sont les fils de Caïn qui ont découvert les arts : Tubalcaïn, le fondateur de cuivre, Jabel le chanteur et l'enchanter, Jubal, le maçon géomètre. Il est nécessaire que tous trois aient fleuri dans la même famille où, par le crime paternel, les cieux étant devenus sourds, l'homme devait suppléer par son génie à ce qui lui était refusé. Mais le génie vient de Dieu seul et rien ne se fait qu'il ne l'ait voulu.

Dans le *Livre d'Hénoch*, ce sont les Anges, séduits par la beauté des femmes Caïnites qui leur enseignent la magie, l'astrologie et tous les arts qui agissent sur la sensibilité, aussi bien

la musique que les parfums et le maquillage — qui fut également la peinture de guerre.

Sont-ce réellement les enfants de la race maudite qui ont trouvé les arts du feu et par conséquent du rythme? Une donnée constante porterait à le croire. Dans toute l'Afrique aussi bien que dans certains pays de l'Europe, les forgerons composent une caste séparée, un peu crainte et fort estimée qui n'admet le mariage qu'entre membres de la même corporation, reconnus à divers symboles, à des attouchements rituels. Les enseignements de leur art deviennent de véritables initiations, qui doivent, sous peine de mort, être cachées à tous les profanes. Pour obtenir communication de ces secrets, les épreuves sont longues, pénibles, parfois dangereuses; mais le travail de chacun est la gloire de tous, chacun est et se sent solidaire des autres. Toute véritable corporation prend un aspect magique; les découvertes ajoutées deviennent des sortes de rites. La musique est sans cesse mêlée au travail comme aux agapes, afin de créer un lien commun, cet égrégore sans lequel il n'est pas de société qui puisse se croire viable.

Les chefs, les savants, gardent les lois scientifiques avec autant de soin qu'ils en mettraient à ne pas dévoiler des œuvres dangereuses et des prestiges matériels entretiennent la terreur religieuse de ceux qui ne savent pas encore mais qui doivent travailler longtemps avant que les portes leur soient ouvertes. Comment faire comprendre à celui qui ignore tout des forces électriques qu'une hache peut *rebondir*, sans cause apparente, en rencontrant le champ d'un électro-aimant assez puissant pour assurer cette défense? Pour l'ignorant, c'est un miracle. Pour le savant, c'est un fait naturel, inexpliqué pour le présent, mais susceptible d'être reproduit. Un rythme y intervient, c'est donc une magie. C'est également un symbole : celui de la protection accordée par les Forces à celui qui sait créer autour de lui, la zone nécessaire de force et de silence.

La mise en œuvre du symbole est la véritable magie, car, guidé par la puissance du rythme, le symbole devient un accumulateur. Les statues antiques — et même relativement modernes — auxquelles on attribue un pouvoir miraculeux en sont l'exemple. On y veut voir des impostures quand on ne cherche pas à discerner les différences qui existent entre des objets comparables entre eux. La statue que l'on érige à nos carrefours, outre qu'elle est généralement fort laide et dénuée d'âme, ne reçoit d'autre consécration que celle de discoureurs préoccupés de leurs ambitions personnelles — et du vin d'honneur qu'on prépare. Les statues antiques étaient l'expression d'un culte et d'une pensée. Elles étaient commencées à des heures propices et, quand

elles étaient livrées à la religion du peuple, l'inauguration, pratiquée en des conditions astronomiques favorables, comportait des cérémonies qui étaient une véritable « charge », une accumulation de forces vivantes appropriées à la qualité du symbole réalisé. Cette accumulation était favorisée et renouvelée par des onctions de parfums, d'huile et même de sang qui matériaisaient les Forces et en concentraient les radiations. Ces statues étaient des pantacles; les nôtres sont des blocs de pierre.

Bien que nous n'ayons pas surpassé, si nous l'avons jamais atteinte, la beauté de l'œuvre antique, cette beauté quoique parfaite n'était pas son véritable but. Tout devait y concourir au sentiment religieux, tout participait à la formation astrale. De même que, dans l'incantation il ne saurait y avoir de changement, puisque chaque note, chaque inflexion avait sa valeur personnelle à l'égal de chaque syllabe, de même chaque ligne, chaque pli de draperie, chaque attribut présente un sens qui contribuera à l'efficacité religieuse. La statue qui doit être placée en plein air peut avoir plus de beauté que celle qui sera placée dans le naos sacré ou celle, plus divine encore, qui sera cachée dans la crypte, c'est toujours la plus cachée qui recevra les hommages magiques les plus saints et les plus redoutables, car il n'est pas question de forme artistique, mais de conservation d'une âme initiatique, d'un secret merveilleusement utile qui ne doit pas être perdu.

Toujours la grotte, la crypte est le lieu de l'initiation. L'une des plus anciennes entre celles qui relèvent de l'initiation d'Egypte est celle de Mâat, au temple de Sésacht, dans le massif du Sinaï. La montagne est riche en turquoise, celle de Hâthor, « la dame à la pierre verte ». Les mines de cuivre y affleurent. Mais ceux qui pénètrent dans la grotte, prolongée loin sous la montagne en sortent, après des probations fort longues, plus grises et muets qu'il ne conviendrait aux amis de Hâthor, si elle n'était que l'amoureuse.

Nous avons profané l'amour à un tel point que son nom prononcé amène généralement un sourire indiciblement stupide. L'union des sexes représentée par une génisse divine ne peut sembler sérieuse qu'à ceux qui envisagent sérieusement la possibilité de donner la vie à un être humain, de le mettre aux prises avec son évolution divine. Quant à des amours plus hautes, il est rare que l'on y songe. Et cependant, c'est cet amour non charnel, cette union d'âmes et de forces qui est une véritable magie. Il n'a rien qui parle aux sens, pas même à l'imagination quand celle-ci n'est pas guidée par la pensée scientifique. L'amour qu'évoque l'initiation est l'accord de tous les êtres en le rythme très pur et très inflexible qui les conduit à leur aboutissement,

dans le sein de la très haute Vénus Ouranienne. Sa demeure est la maison des astres, dans les nuits fourmillantes de clartés, son chemin est la voie lactée que l'adepte doit franchir d'une âme détachée, avant de trouver le palais des Dieux. Dans la magie talismanique, il est représenté par le pentagramme sur une face et l'hexagramme sur l'autre face, exprimant ainsi que l'homme parfait, en pleine possession de sa volonté, créateur de son Devenir, l'étoile à 5 pointes de la liberté humaine n'accède à la Divinité qu'en s'accordant joyeusement à l'étoile du macrocosme; au Rythme parfait, éternel, qui est la volonté de Dieu.

C'est en se conformant à cette volonté que le véritable mage atteint à la théurgie, qui est le sommet de l'Initiation. Il ne s'agit plus pour lui de chercher à produire une action extérieure; il ne souhaite plus que connaître, dans le sens de la plus haute connaissance, cette volonté divine, s'accorder avec elle, faire coïncider par l'amour et par le rythme, son action personnelle avec le plan divin. Un pareil don ne peut être accordé qu'à celui qui est parvenu, en toute conscience, à la Connaissance parfaite qui, pareil à saint Jean au soir du Grand Mystère, a reposé sa tête sur le cœur de son Dieu. Dès l'instant que cette communion s'est produite, ne fût-ce que pour la durée d'un éclair, celui qui en a été jugé digne sent se déchirer devant lui des voiles dont l'existence même lui était inconnue. Il voit toutes les choses sous un aspect si nouveau, si parfaitement dépouillé, qu'elles ne se ressemblent plus. Sans cesser d'exister en elles-mêmes, elles existent surtout par leurs rapports avec l'Absolu; elles sont comme les notes d'une immortelle symphonie où pas une n'est inutile; il n'en est partant aucune qui puisse mériter sa haine. Une seule chose est haïssable, la faute de rythme ou la discordance qui peut troubler cette harmonie, et cette faute est le péché.

Pour comprendre l'action de cette magie supérieure, besoin est de recourir à une comparaison souvent faite: celle de la roue. Le Cosmos tout entier agit et se meut à la manière d'une roue dont les apparences extérieures de ce monde correspondent à la jante, à la face extérieure de la roue. Les Causes secondes, quelles qu'elles soient, correspondent aux rayons; le véritable moteur, qui est la volonté divine, se trouve au centre là où existe le moyeu. Elle constitue ce Moteur Immobile, cet Invariable Milieu que nous retrouverons dans toutes les religions, dans toutes les philosophies initiatiques.

Du point de vue de l'étudiant, la jante lui est donnée par l'étude des sciences humaines. Il y trouvera les lois extérieures et s'il sait, ainsi qu'il le doit, que toute chose visible est le reflet et le symbole d'une chose invisible, cette première étude

lui sera d'autant plus profitable qu'il ne la considérera pas comme un but, mais comme un moyen. Les rayons de la roue lui feront étudier les différentes Forces qui mettent en rapport le visible avec l'invisible. Elles vont du magnétisme qui est l'une des plus matérielles jusqu'à la magie cérémonielle qui est la mise en œuvre de plusieurs rythmes et concordances pour parvenir au même effet. L'adepte y apprendra, d'abord en théorie puis par une pratique de plus en plus pénétrante, l'influence des rythmes et des nombres, car tout ce qui existe agit par ces rapports — et, faute de se conformer à eux — perd ses forces et sa puissance. Celui qui est parvenu à ce point de l'initiation est un adepte véritable et les actes qu'il peut accomplir méritent d'autant plus le respect qu'ils se rapprochent davantage du Bien, qui est le Rythme moral. Cependant, sa science et son action demeurent encore sur le plan de l'homme. Il peut arriver à celui qui s'y est élevé de se laisser tenter par sa puissance même et de perdre le sens de ce qui est permis et de ce qui est défendu. Aussi la magie peut-elle, si elle perd ce contrôle, se laisser utiliser par des esprits trop superbes, aux pires comportements. Oubliant que l'abandon de soi-même est la première force qui leur soit nécessaire, des êtres magnifiquement doués se laissent emporter par l'orgueil, par l'envie, par la concupiscence. Ils imaginent qu'ils sont devenus des sortes de divinités visibles et que les lois ne sont plus faites pour eux. Ils utilisent leur connaissance pour l'assouvissement de leurs passions faisant tourner en magie noire ce qui leur avait été enseigné pour l'accomplissement du Bieu et la plus grande gloire de Dieu. Cornelius Agrippa fut l'un de ces derniers, aussi sa fin fut lamentable. Lui qui fut le maître de tant de forces finit par émettre des vibrations si pénibles qu'il écarta tous ses amis et finit dans le désespoir.

Or la première étape vers la vraie sagesse ce n'est pas de chercher des amitiés puissantes, mais d'émettre des radiations si harmonieuses qu'elles forcent la sympathie et, en premier lieu, des animaux et des petits enfants, êtres chez qui l'éducation et les fréquentations mondaines n'ont pas faussé l'instinct très sûr qui aspire vers ce qui lui est naturellement bénéfique.

Puisqu'il peut s'égarer ainsi, celui qui a atteint le savoir n'a pas atteint encore son véritable but. Ce but, c'est l'Invariable Milieu, le Moteur Immobile, le Moyeu de la Roue. Ce n'est que par le détachement complet de soi et du monde que nous pouvons y parvenir. C'est ce détachement parfait qui est représenté par la mort fictive, inévitable dans toutes les hautes initiations. Dans les cérémonies catholiques de l'ordination et de la prise de voile, c'est seulement quand l'ordinand ou la postulante se

sont étendus sur le sol, quand ils se relèvent pour attester que « le Seigneur est leur seul héritage » qu'ils peuvent adhérer à leur nouvelle Vie, la vie sainte et contemplative ouverte pour ceux-là seuls qui ont consenti ce sacrifice. Ils ne cherchent rien qui soit au monde, seulement ce qui est éternel.

Ce point auquel les saints de l'ordre le plus élevé arrivent souvent par l'extase, il est permis à l'adepte de l'obtenir par sa recherche personnelle, soutenue par une sorte d'entraînement volontaire qui le soustrait à toute préoccupation mondaine et fixe son esprit sur le centre des choses, sans se laisser détourner par aucun plaisir, peine, intérêt ou désir. Malgré le labeur qu'un tel entraînement représente, il ne donne pas à volonté les résultats que l'on obtient pourtant, en des heures de plénitude parfaite et de complet abandon.

D'une part, la vie moderne prête peu à la liberté d'esprit et de cœur nécessaire à l'accomplissement d'une telle ascèse et il est bien difficile d'y arriver en dehors du cloître ou de quelque solitude qui peut lui être comparable. Ce n'est pas que l'adepte ait des besoins particuliers sauf celui d'une paix complète, d'un silence parfait, conditions absolues, irréalisables dans le fracas des grandes villes. Il faut en outre qu'il soit quitte envers les devoirs de son état. S'il a une famille à qui ses soins sont nécessaires, s'il exerce une profession nécessitant sa présence et son contrôle, il ne peut se regarder comme mort au monde. Il aurait même tort de rechercher cette forme de paix car, avant toute chose, même au point de vue de son évolution, il doit remplir au mieux les devoirs de son état. Ce n'est donc qu'après avoir assuré l'avenir de ses enfants que le père ou la mère peut chercher hors du monde cet isolement nécessaire. Encore faut-il y ajouter une atmosphère sympathique, un cadre naturel en harmonie avec sa nature personnelle. Il est à remarquer que les fondateurs d'ordres religieux ont toujours placé leurs couvents dans les plus beaux sites :

Bernard dans les vallons, Benoît sur la colline.

sites sévères et grandioses mais pleins d'une calme beauté. Ce ne fut certainement pas le sens esthétique seul qui les conduisit à ce choix, mais ils savaient que la beauté de ce monde nous aide, même quand elle n'est pas l'objet de notre attention particulière, à pressentir les harmonies du monde invisible, à espérer l'harmonie divine. Loin que cette solitude pèse au cœur de l'adepte, elle est sa joie la plus complète car elle est toute peuplée par la présence de l'Ami divin, du seul être qui soit l'Être, du seul amour qui soit l'Amour.

Dans la contemplation et le silence, l'esprit se concentre et

se projette vers son but absolu; là se produit le déchirement du voile et que s'éclaire tout à coup l'obscurité du monde sensible. Et, comme je le disais, même si cette joie ne dure qu'un instant, cet instant a suffi pour changer la face du monde.

Celui qui a vécu de telles minutes ne peut plus considérer les choses et les êtres que sous les espèces de l'Éternité, et tout ce qu'il leur demande comme ce qu'il leur souhaite n'existe que par ces rapports avec le Divin. Toute vie matérielle et même toute vie sentimentale est abolie. Rien n'existe en dehors de la vérité sublime, entrevue, apparue et possédée. Elle supprime tellement le souci de la personnalité qui vient s'y fondre que les deux moments de la vie humaine où la personnalité s'abolit dans une joie plus terrestre, l'ivresse du vin et l'ivresse de l'amour sont les seuls états qui puissent offrir un point de comparaison avec des sommets et différents de la constante pratique. C'est pourquoi de très pieux musulmans qui ne burent jamais de boissons fermentées écrivirent *l'Eloge du vin* ou les *Quatrains* d'Omar Khayam et de très saints vieillards qui avaient oublié l'amour, s'ils l'avaient connu, comparèrent la possession de la Sagesse à celle de la Bien-Aimée.

Le théurge est sacré par ce baiser et c'est par lui qu'il possède les pouvoirs miraculeux consécutifs à cette fusion divine. La connaissance de l'avenir est à lui, non par suite d'une voyance basée sur certains états nerveux, mais parce qu'il perçoit le futur en germe dans le présent. Pour le contentement de ceux qui espèrent recevoir des directives matérielles, il arrive trop souvent que les révélations ainsi perçues se manifestent sous une forme symbolique abstraite et difficile à interpréter. C'est ainsi que « le disciple que Jésus aimait » nous a donné *l'Apocalypse*, « révélation » magnifique et mystérieuse où sont décrites toutes les époques pareilles à la nôtre où la vie universelle est sur le point de subir un changement d'orientation. L'adepte est aussi doué de ce discernement des esprits » qui n'est pas, comme on l'imagine, la connaissance de la pensée des autres, ce qui est peu de chose, mais la connaissance des forces personnifiées à qui il peut demander avec utilité quelque effet réalisateur, particulièrement la guérison des obsédés et des malades.

Nous ne faisons pas assez état de cette vérité que la plupart des maux dont nous sommes atteints et surtout les maladies proviennent de nos fautes et que notre guérison ne peut nous être donnée que si nous revenons par avance au rythme primordial. C'est pourquoi Jésus, qui cependant avait tout pouvoir, prend la peine de dire à tous ceux qu'il guérit : « Allez, vos péchés vous sont remis. » Il veut ainsi vous faire entendre que, lorsque nous sommes rentrés volontairement ou par son pouvoir

divin dans la droite voie, même nos douleurs physiques reçoivent un soulagement. L'adepte est alors théurge et, comme son nom l'indique, agissant par le Divin, peut user de ce retour du pécheur à la grâce pour rétablir également la bonne harmonie de son corps.

Beaucoup de maladies, parmi celles que l'on veut croire exclusivement lésionnelles, sont apportées dans le corps par l'influence d'esprits mauvais, de forces impures dont l'intrusion est facilitée par l'état de péché auquel nous nous laissons aller. Dans les siècles passés, les sages considéraient surtout les épidémies comme le résultat d'une action faite par le mauvais esprit chargé de punir les coupables et de les ramener au Bien, s'ils en étaient capables encore. La Bible nous montre souvent non un démon mais un Ange exterminateur envoyé par Dieu à la terre dans ce but de purification. Sur son passage, les coupables sont frappés et nous pouvons constater qu'il exige lui-même des signes et des actes de justice. Ce sont les symboles qui agissent dans ce rite de préservation. C'est parce que les portes d'Israël sont marquées d'un Tau tracé avec le sang de l'Agneau préfigurant la plus sainte des victimes que l'Ange épargne les premiers-nés du peuple élu. Il ne suffisait donc pas que les innocents fussent dans leur droit, il était nécessaire que le signe sacramental, le signe de l'équilibre parfait ramené chez nous par le sacrifice volontaire, rappelât la bienveillance particulière dont Jéhovah avait couvert son peuple.

Dans l'initiation grecque, nous voyons Apollonius de Thyane posséder des pouvoirs du même ordre. La peste sévissant dans le pays où il se trouvait, les habitants vinrent en foule le supplier d'écartier le fléau qui faisait quotidiennement périr de nombreuses personnes. Le sage avait certainement son idée sur les origines du mal, car il ne réfléchit qu'un instant et ordonna qu'un certain mendiant fût lapidé, comme fauteur de la calamité publique. Le peuple ne discuta point et l'arrêt fut exécuté séance tenante; mais les disciples du Maître estimaient en eux-mêmes que cette sentence était injuste et cruelle. Le supplice terminé, Apollonius qui avait lu dans leurs pensées les conduisit au tas de pierres, ordonnant qu'elles fussent écartées. On n'y trouva pas le corps du mendiant mais celui d'un chien noir dont la bouche était couverte de bave. Or, dans le symbolisme hellénique, le chien noir est la bête d'Hécate, la Lune maléfique, patronne des magiciens noirs. Le mendiant était donc une vaine apparence sous laquelle se laissait voir un être démoniaque, ayant reçu permission de tourmenter les hommes pendant un temps déterminé.

Une des plus hautes figures théurgiques dont l'Histoire nous

ait gardé le souvenir est celle de Moïse. Initié d'Egypte, souillé d'un meurtre juste — autant qu'un meurtre peut être juste — il alla se purifier dans le désert où il reçut l'hospitalité et les enseignements de Jéthro qui devint son beau-père. Jéthro était Ethiopien, donc le tenant des traditions atlantéennes. Ce ne fut qu'après 40 ans que son gendre put revenir en Egypte et arracher enfin le peuple d'Israël à sa dure captivité. A ce moment, il avait atteint les plus hauts degrés de l'initiation; il put dominer les mages d'Egypte de toute la puissance de son savoir et de sa vertu et, après avoir déchaîné l'Ange exterminateur sur la terre de Khémi, il put, avec l'aide de Dieu, écarter les eaux de la Mer Rouge et les laisser retomber sur l'armée ennemie quand son peuple fut en sûreté. Ainsi périrent sous les vagues « le cheval et le cavalier ».

Ces prodiges auraient dû lui donner une autorité complète sur le peuple hébreu; mais ce n'est pas un peuple qui se laisse aisément conduire. Ceux qui avaient gémi sur les tourments et les hontes de la captivité furent les premiers à lui reprocher les inconvénients inévitables de la traversée d'un désert qui s'ouvrirait bientôt sur la Terre de Promission. Cependant il les guide par une série ininterrompue de miracles : la pierre s'ouvre pour donner des sources d'eau vive; la nourriture pleut du ciel, chaque jour, pendant 40 ans.

Que l'on veuille ou non considérer ces prodiges sous leur aspect symbolique je n'en choisirai que deux qui manifestent la science théurgique en ses rapports avec le Rythme. On se rappelle que Coré, Dathan et Abiron s'étaient soulevés contre lui parce que le souverain pontificat avait été donné, sur l'ordre de Dieu, à Aaron et à ses fils. Les révoltés se jugeaient lésés par ce choix et prétendaient avoir autant de droits que les élus aux plus hautes fonctions sacrées. Moïse, accusé de favoriser sa famille, souffrait de cette calomnie; mais il souffrait davantage encore à la pensée que les rebelles, n'ayant pas reçu l'initiation nécessaire, oseraient se présenter devant l'Éternel sans réaliser l'état de pureté requise et lui offriraient des encensoirs où brûleraient un feu profane. C'était offenser gravement les lois rituelles, car il ne suffit pas qu'une offrande — et surtout celle du Feu — soit faite même de bon cœur, il faut que les rites soient observés, si l'on veut créer l'unisson nécessaire entre la terre et le ciel afin que les prières, qui sont les eaux inférieures, s'élancent vers les Eaux supérieures et en fassent descendre les bénédictions appelées par cet accord préalable. De là vient l'efficacité des rites; il y a danger à s'en passer, ne fût-ce que le danger de ne pas aboutir. Mais, pour les révoltés, le risque était plus grave; leur cœur était plein de haine et d'envie; la désobéissance était dans leur

esprit et sur leurs lèvres. Aussi quand ils apportèrent à l'autel leurs encensoirs pleins d'un feu domestique, ils furent engloutis dans la terre avec toute leur famille. La haine et l'opposition systématique au rythme transcendant des rites, avaient déterminé l'action violente et déchaîné les éléments.

L'autre exemple est celui du Serpent d'airain. A la suite d'une des innombrables infractions à la Loi que le peuple avait commises et qui désolaient son prophète, Dieu envoya des serpents dont la morsure était brûlante et qui faisaient appeler la mort sans qu'ils fussent en état de la donner. Bien que le peuple eût mérité son châtiment, Moïse en avait le cœur déchiré, car il aimait paternellement ce peuple promis à de si grandes destinées. Il supplia le Seigneur de lui accorder un remède. Alors il lui fut ordonné de fondre un serpent d'airain qui serait érigé dans le camp et tous ceux qui contemplerent cette image seraient immunisés contre les morsures.

Ici, nous trouvons une des lois rythmiques de la souveraine Magie. L'effigie, consacrée d'une certaine manière appelle les semblables et, consacrée par d'autres rites, les force à se retirer.

La tradition kabbalistique nous apprend que la vision divine avait subi chez Moïse des changements qui tenaient aux divers états de son évolution. Il avait d'abord vu son Dieu dans les flammes du buisson ardent et il lui avait parlé comme un maître à son disciple : « Ote la chaussure de tes pieds car ce lieu est une terre sainte. » Puis, quand le futur libérateur eut accompli une longue période de probation, il lui avait donné ses commandements comme un Père fait à son fils. Sur le Sinaï, il lui avait donné la Loi au milieu des éclairs, au-dessus des foules terrifiées qui s'étaient vengées de leur crainte en vénérant le Taureau d'Or. Mais quand, ayant accompli ce qui lui était ordonné, Moïse eût érigé le Tabernacle suivant les nombres célestes, afin qu'il fût l'image parfaite de l'Univers créé par Dieu, il reçut ses commandements sous une forme nouvelle : « Jusque là, le Seigneur lui parlait comme par une trompette immense, et l'on voyait rougir la face de Moïse lorsqu'il l'entendait... Maintenant, la voix de l'Éternel était si douce, si constante, si intime, que non seulement ni les hommes ni les sages ne pouvaient l'entendre, mais qu'aucun trouble sur le visage du prophète ne leur révélait. (E. Fleg, *Moïse*).

C'est à partir de ce moment que Moïse ressent la véritable communion de l'adepte et le miracle est son pain quotidien. C'est que deux faits se sont produits : d'une part, le Tabernacle abrite l'Arche d'alliance, le lieu choisi par Dieu pour y faire reposer sa force et qui fut durant tant d'années l'âme véritable

d'Israël. Mais aussi, depuis que le Tabernacle avait été édifié, le Prophète se trouvait sans cesse en relation avec le Dieu qu'il avait toujours servi en esprit et en vérité. L'union était parfaite et entière; Moïse ne pouvait plus errer que dans les très rares moments où, par sa faute, il s'écartait de la volonté divine, comme le jour où, dans l'excès de sa colère, il frappa le rocher auquel il devait seulement parler, faute qu'il paya de la privation bien cruelle de pénétrer dans la Terre promise. Il avait « *oublié de s'oublier* » et, laissant ses propres sentiments se manifester, il était redevenu un homme.

Si nous quittons la vie de Moïse pour entrer dans l'étude des lois théurgiques, nous voyons que cette forme la plus magnifique de l'initiation ne peut être donnée à l'homme qu'autant qu'il demeure en contact parfait avec la puissance divine. Ici, la science et la recherche, si nécessaires dans toutes les phases préliminaires de l'initiation, s'effacent devant le pur retour et l'abandon de tout son être à une volonté plus haute, à un rythme si doux qu'il n'est plus une contrainte mais l'extase du plus enivrant amour.

C'est pourquoi la grotte initiatique a toujours été consacrée à une Force féminine, Isis chez les Egyptiens, Héra, Déméter ou Pallas chez les Grecs et, dans les traditions judéo-chrétiennes ces Eaux supérieures qui sont la Shékinah des juifs, l'Epouse mystique de Dieu toujours prête à venir en aide à ceux qui l'implorent et, chez nous, la Vierge mère de miséricorde, qu'on n'a jamais invoquée en vain. Du plus lointain des âges, nous trouvons cette tradition, venue certes d'une révélation première. La grotte, tombe fictive est le sein maternel de l'initié; il y trouve sa naissance à la lumière et l'allaitement mystérieux de son esprit.

Les grottes de la préhistoire nous ont révélé les plus anciens volts d'envoûtement que la terre ait sans doute connus. La crypte de turquoise au flanc du Sinaï a-t-elle été la première ou l'une des premières où se sont pratiquées des initiations spirituelles? Il est impossible de le dire. Ce qui est certain, c'est que, depuis les époques immémoriales, les initiations majeures ont toujours été conférées dans des souterrains. L'être humain, purifié par les épreuves imposées, y entrait comme dans la tombe, certain que, même si sa dernière heure terrestre était venue, sa première heure céleste allait sonner. Qu'importait le reste de la vie?

Il abandonnait la vie terrestre ainsi qu'un vêtement usé; il le laissait dans le sépulcre avec les passions de tout ordre, sauf une infinie pitié. Il s'élançait vers le véritable amour, celui dont Salomon a dit, au *Cantique des Cantiques*, que « pour cet amour un homme donnera toutes choses et croira n'avoir rien donné ».

Comme une musique parfaite que pas un souffle vil ne trouble, il écoute le chant du monde, le Rythme parfait qui lui sert de guide depuis qu'il est sorti des mains de Dieu, celui dans lequel notre péché seul a pu mettre des fausses notes. Il ne veut, il ne peut entendre autre chose. Il a compris. Il a découvert le sens caché de la vie. A l'encontre du Dante, c'est à la porte du Paradis qu'il comprend que la Souveraine Justice conduit à la Suprême Sagesse et au Sublime Amour, ces trois formes du monde divin. L'adepte sait que l'Amour a capté les forces, que la Sagesse les a condensées, que la Justice les a appliquées pour l'accomplissement de l'œuvre unique. Autrefois, cela semblait antinomique. Maintenant que ses yeux sont ouverts, il y voit l'harmonie des puissances fraternelles, la Trinité parfaite et indissoluble. L'Amour, la Sagesse, la Justice, c'est une seule et même lumière, la Lumière qu'il a cherchée, l'aboutissement absolu de l'entièvre initiation.

Comme il lui semble faible alors le danger qu'il a pu courir, que son corps mortel court encore! Eh quoi! est-il si étrange de mourir? N'est-il pas mort déjà? Que lui importe désormais le spectacle changeant du monde? Celui à qui s'est révélé le véritable visage de la vie celui qui peut dire comme Jacob : « J'ai regardé mon Dieu face à face et mon âme a été sauvée », celui-là peut quitter la vie passagère; elle est déjà pour lui comme le passé, comme un paysage de jadis dont on se souvient à peine.

Cette fin de son initiation l'a complètement séparé de ce qu'il était, l'a guéri de toute passion, de toute colère, de tout intérêt quel qu'il soit. Ce n'est plus lui, ce n'est plus l'être de chair et de désir qui vit en lui, c'est la lumière qui l'habite. Car la Lumière rythme pur, véritable aspect de la Vérité primitive, la Lumière est le seul but de la Haute Magie. Si les recherches de l'adepte s'accordent avec les désirs de la science, il est le premier à lui en donner les résultats afin que le monde en profite. Mais, lui, une fois cette porte franchie, il n'a pas le droit de se retourner, même la vérité humaine ne doit pas valoir à ses yeux le geste de recul qui sépara Orphée d'Eurydice; il n'a pas le droit de se baisser pour ramasser les fruits qui tombent même des arbres qu'il a plantés et fait croître. Son royaume n'est pas de ce monde.

La Lumière est le but de la véritable initiation; elle est et doit être son but unique. Le phénomène ne doit être pour le chercheur que la preuve visible d'une réalité déjà muée en certitude. Le phénomène est vain de toute vanité. Une seule chose est nécessaire, ainsi que le dit l'Evangile, « chercher le royaume de Dieu et sa justice ». Si tout le reste nous est donné par sur-

croît, c'est comme présent de la Loi atteinte. Nous n'avons pas occasion de nous en énorgueillir.

Ce n'est pas nous qui avons fait les Lois dont nous nous sommes servis. Nous avons été portés par des ailes qui n'étaient pas les nôtres. Une seule chose nous appartient : le Souverain Amour, grâce auquel nous nous sommes détachés de notre gangue corporelle et sentimentale; l'Amour qui se donne à nous dans la mesure où nous nous donnons à lui.

La Lumière est le seul but que nous devions poursuivre. Pour ceux qui ont passé le seuil de la vieillesse, il sied à peine de faire des projets. Mais, pour ceux qui savent, ce seuil est déjà passé avec beaucoup d'autres seuils. La caverne précède la tombe, et celui qui en est sorti est déjà plus mort que les morts. Mais il convient de dire que cette mort tant redoutée par ceux qui n'ont pas encore trouvé la voie n'est que le chemin des étoiles, qu'elle conduit à la Lumière, comme à la véritable transmutation, à la Magie parfaite.

Que nous vivions ou que nous mourions à cette terre, c'est vers la Lumière sans ombre que va notre pèlerinage; et, s'il faut la chercher hors de ce monde, nous irons la cueillir aux portes de la tombe. Jamais il ne fait aussi sombre qu'aux instants frissonsnats où se prépare l'aube. Nous sommes dans un temps où l'on pourrait croire que toute clarté va sombrer. Il semble que le jour ne se lèvera plus. Mais c'est seulement l'ombre de la caverne heureuse où le grain semé va germer, où ce qui paraît mort palpite déjà d'une vie secrète. Bientôt les jeunes pousses perceront le sol noir. Bientôt les radieuses fleurs annonceront les fruits de joie.

En recevant le Rythme parfait, nous aurons oublié le sens de l'obstacle. Toute crainte, toute fatigue disparaîtront avec le doute. Ceux qui auront franchi l'épreuve se souviendront des Rythmes où ils ont découvert le secret de la vie, le motif d'espérer contre toute espérance humaine car la véritable Lumière pénètre toute chose comme le rayon secret des étoiles.

ANNE OSMONT.

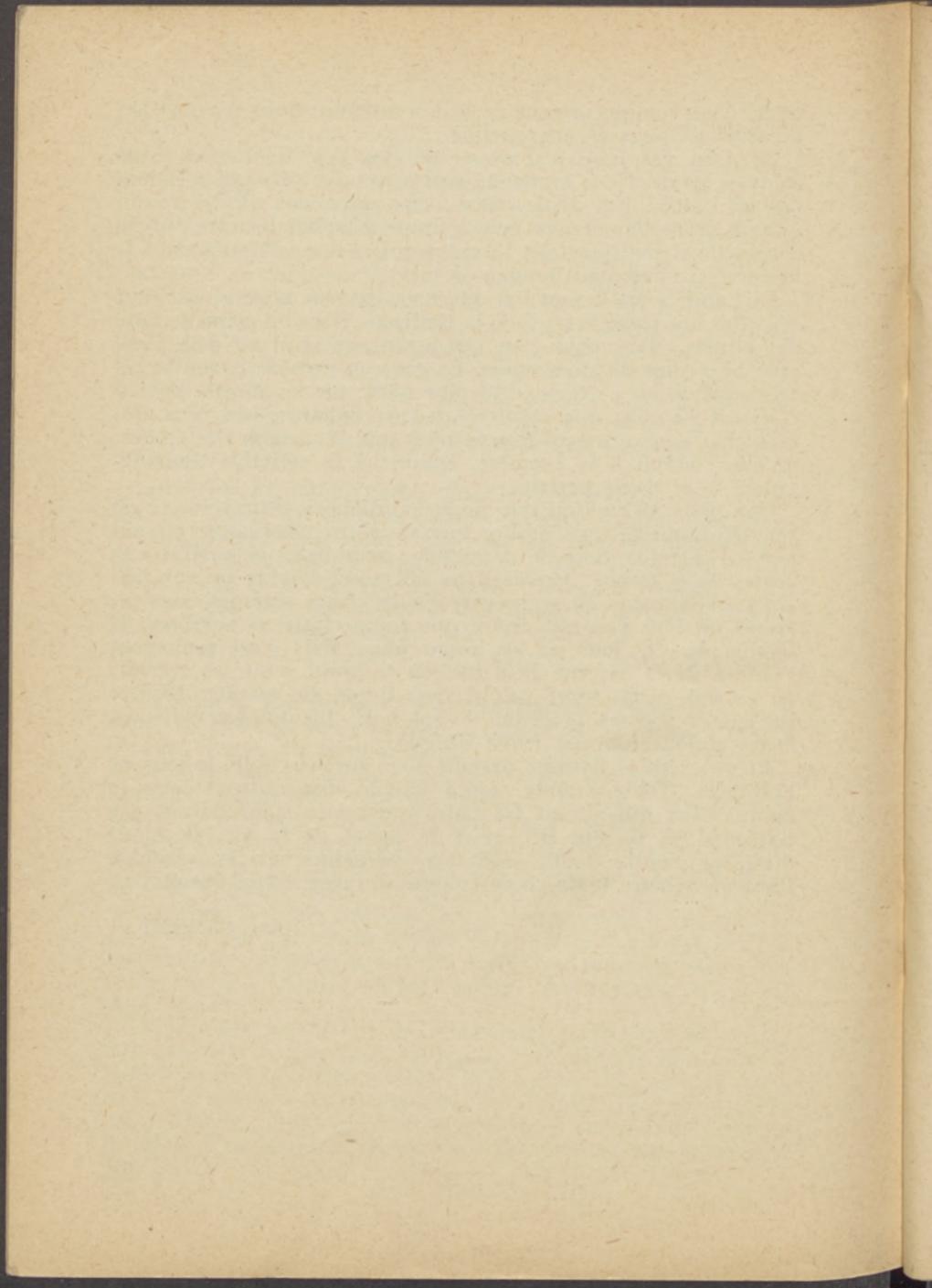


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
LA FORME.....	3
LA LUMIÈRE.....	20
LE SON.....	37
LE PARFUM.....	56
LES NOMBRES.....	73
L'ŒUVRE D'ART.....	90
L'ŒUVRE MAGIQUE.....	111

PAR LE MÊME AUTEUR :

Mes Souvenirs, 50 années d'Occultisme, Mes voyages en Astral (aux Editions des Champs-Elysées).

Nocturne, poèmes. Prix des manuscrits de la **Vie Heureuse**, épuisé.

Le Sequin d'Or, roman, épuisé.

Le Mouvement symboliste, épuisé.

Le Symbolisme du Sceptre.

- de la Croix.
- du Glaive.
- du Disque.
- de la Rose.
- du Serpent.
- de la Coupe.

L'Art d'être heureuse, étude sur la physiognomonie.

**Cours de Sciences d'Observation, de Mythologie
et de Mystique**,

au domicile de l'Auteur, 24, rue de Turenne, 3^e ét., PARIS

Programme sur demande.

Jours de réception :

les lundis et vendredis de 14 à 18 heures.

COLLECTION UNIVERSELLE des « Éditions des Champs-Élysées »

N° 1. -	Les Cartes divinatoires provençales , par le Marquis de Saint-Geniès.....	Frs 10. —
N° 2. -	Mes souvenirs, 50 années d'occultisme, mes voyages en Astral , par M ^{me} Anne Osmont	Frs 12. —
N° 3. -	Almanach astrologique « L'Avenir » 1942-43	Frs 15. —
N° 4. -	Le Rythme, créateur de forces et de formes , par M ^{me} Anne Osmont	Frs 30. —
N° 5. -	Les Parfums, leurs influences magiques , par Valentin Bresle	Frs 30. —

EN PRÉPARATION :

La Magie en Provence, par le Marquis de Saint-Geniès, avec de nombreuses illustrations et reproductions inédites des Musées d'Arles, d'Aix, d'Avignon, etc.

COLLECTION MUSICALE des « Éditions des Champs-Élysées »

1. **Mon vieux clocher**, mélodie, musique de Raymond Salmon.
 2. **Mado**, fox-trott, chant et orchestre, musique de Raymond Salmon.
 3. **Amen**, java, chant et orchestre, de Raysval.
-

Dans toutes les librairies et aux « Éditions des Champs-Élysées », 78, Avenue des Champs-Élysées, Paris (VIII^e)
Par poste recommandé Frs 4. » en sus.

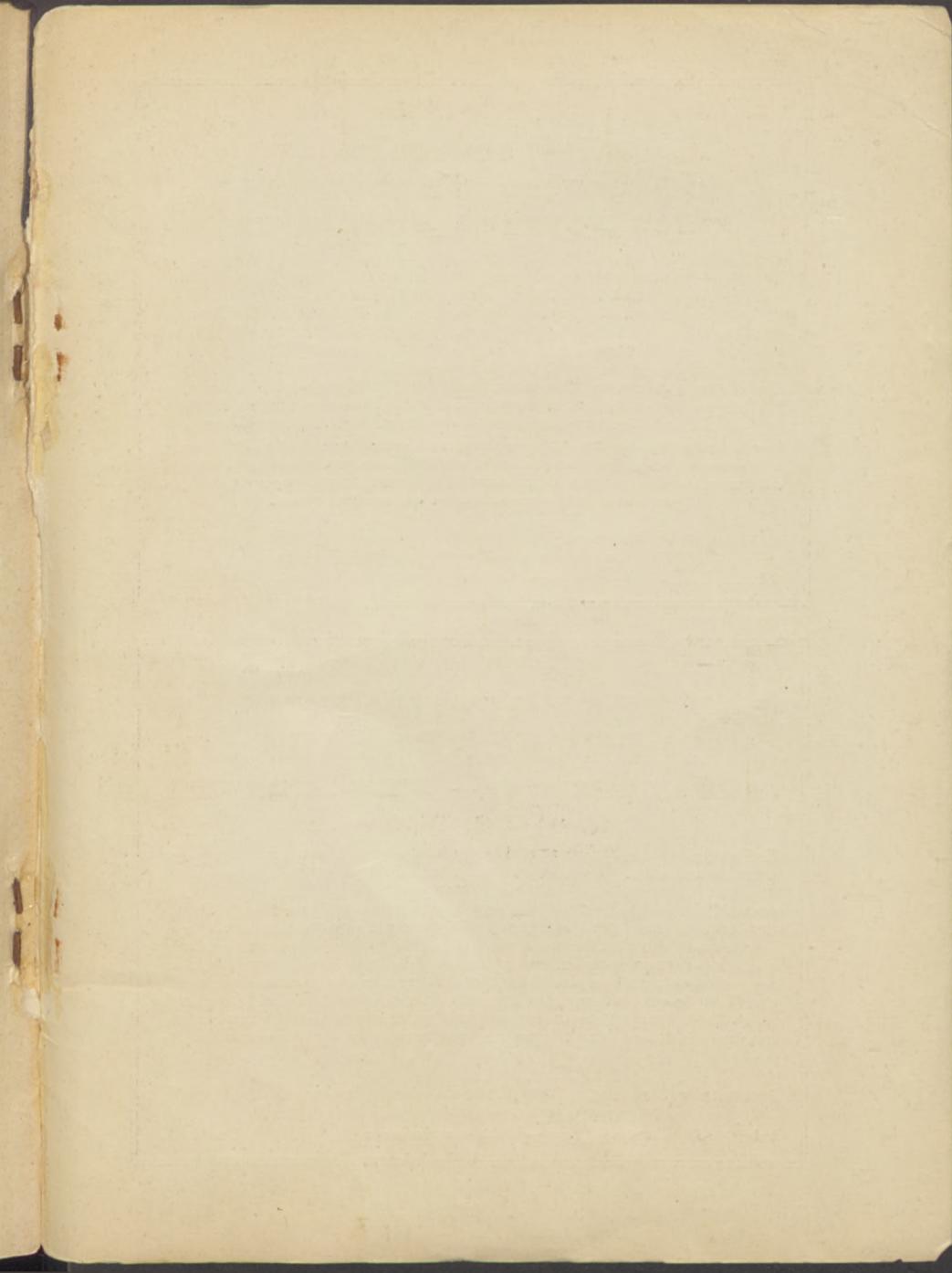
901

Biblioteka Główna UMK



300046289357





Biblioteka Główna UMK



300046289357

Biblioteka

Główna

UMK Toruń

1111254

AN

Mes

50 années à occulter

Mes voyages en Astral

Un livre écrit par une grande occultiste — doublée d'une femme de lettres — collaboratrice, depuis trente années, des Durville, un livre plein de FAITS VÉCUS et d'anecdotes gaies et sérieuses, où se mêlent les noms de Papus, de De Guaita, du Colonel de Rochas et des Durville, du Docteur Vergnes, de Barlet et du Comte Monti et des dizaines d'autres occultistes, psychistes, médiums, Rose-Croix, Franc-Maçons, Pythagoriciens, Théosophes, Mazdaznéens, etc., etc. Un livre qui traite des procédés des Hommes-panthères de l'Afrique Orientale, des Sorciers nord-africains et des Initiés et Scientifiques Européens. Un livre qui dépasse par les expériences de dédoublement personnel de l'auteur et par ses voyages en Astral, en France, à Constantinople et jusqu'en Afrique équatoriale, tous les livres d'imagination Julesvernienne et wellsiennne.

Dans toutes les librairies et aux « Éditions des Champs-Élysées »,
78, Avenue des Champs-Élysées, Paris (VIII^e)

Prix..... Frs 12. » — Par poste recommandé..... Frs 15. »

MARQUIS JEHAN DE SAINT-GENIES

CARTES DIVINATOIRES PROVENÇALES

COMMENT LES CONFECTONNER — COMMENT LES INTERPRÉTER

Avec 87 reproductions

Cet ouvrage intéressera tous les amateurs et les professionnels des arts divinatoires, des sciences occultes, ainsi que les amateurs du folklore français.

Après l'historique des cartes divinatoires provençales l'auteur donne des explications très détaillées de la valeur de chaque carte : valeur intrinsèque et valeur selon le voisinage. Ces images étant très simples, chacun pourra se confectionner un jeu de cartes divinatoires, soit en les recopiant, soit en découpant et collant sur des cartons les reproductions de cet ouvrage. On aura ainsi le moyen de tirer des oracles pour soi-même ou pour ses amis. Ces cartes peuvent servir aussi comme jeu de société qui amusera tout le monde par ses innombrables combinaisons.

Dans toutes les librairies et aux « Éditions des Champs-Élysées »,
78, Avenue des Champs-Élysées, Paris (VIII^e)

Prix..... Frs 10. » — Par poste recommandé..... Frs 13. »